OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

TOME NEUVIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



THEATRE.

SAMSON,

OPERA.

1732.

AVERTISSEMENT.

M. *Rameau*, le plus grand muſicien de France, mit cet opéra en muſique vers l'an 1732. On était près de le jouer, lorſque la même cabale qui depuis fit ſuſpendre les repréſentations de Mahomet ou du Fanatiſme, empêcha qu'on ne repréſentât l'opéra de Samſon. Et tandis qu'on permettait que ce ſujet parût ſur le théâtre de la comédie italienne, et que *Samſon* y fît des miracles conjointement avec *Arlequin*, on ne permit pas que ce même ſujet fût ennobli ſur le théâtre de l'académie de muſique.

Le muſicien employa depuis preſque tous les airs de Samſon dans d'autres compoſitions lyriques, que l'envie n'a pas pu ſupprimer.

On publie ce poëme dénué de ſon plus grand charme; et on le donne ſeulement comme une eſquiſſe d'un genre extraordinaire. C'eſt la ſeule excuſe peut-être de l'impreſſion d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de *Vénus* et d'*Adonis* trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne le croirait d'abord. C'eſt en effet ſur leurs terres que l'action ſe paſſe.

Cicéron, dans ſon excellent livre de la Nature des Dieux, dit que la déeſſe *Aſtarté*, révérée des Syriens, était *Vénus* même, et qu'elle épouſa *Adonis*. On ſait de plus qu'on célébrait la fête d'*Adonis* chez les Philiſtins. Ainſi ce qui ſerait ailleurs un mélange abſurde du profane et du ſacré ſe place ici de ſoi-même.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA VOLUPTÉ.

PLAISIRS et AMOURS.

BACCHUS.

HERCULE.

LA VERTU.

Suivans de *la Vertu*.

PROLOGUE.

(*le théâtre repréſente la ſalle de l'opéra.*)

LA VOLUPTÉ *ſur ſon trône, entourée des* Plaiſirs *et des* Amours.

LA VOLUPTÉ.

SUR les bords fortunés embellis par la Seine
Je règne dès long-temps.
Je préſide aux concerts charmans
Que donne Melpomène.
Amours, Plaiſirs, Jeux ſéducteurs,
Que le loiſir fit naître au ſein de la molleſſe,
Répandez vos douces erreurs ;
Verſez dans tous les cœurs
Votre charmante ivreſſe ;
Régnez, répandez mes faveurs.

CHOEUR *à parodier.*

Répandons, &c.

LA VOLUPTÉ.

Venez, Mortels, accourez à mes yeux :
Regardez, imitez les enfans de la gloire :
Ils m'ont tous cédé la victoire.
Mars les rendit cruels, et je les rends heureux.

(*Entrée de héros armés et tenant dans leurs mains des guirlandes de fleurs.*)

BACCHUS *à Hercule.*

Nous ſommes les enfans du maître du tonnerre :
Notre nom jadis redouté
Ne périra point ſur la terre ;
Mais parlons avec liberté :
Parmi tant de lauriers qui ceignent votre tête,
Dites-moi quelle eſt la conquête
Dont le grand cœur d'Alcide était le plus flatté ?

HERCULE.

Ah ! ne me parlez plus de mes travaux pénibles,
Ni des cieux que j'ai ſoutenus :
En ces lieux je ne connais plus
Que la charmante Iole et les Plaiſirs paiſibles.
Mais vous, Bacchus, dont la valeur
Fit du ſang des humains rougir la terre et l'onde,
Quel plaiſir, quel barbare honneur
Trouvez-vous à troubler le monde ?

BACCHUS.

Ariane m'ôte à jamais
Le ſouvenir de mes brillans forfaits ;
Et par mes préſens ſecourables
Je ravis la raiſon aux mortels miſérables
Pour leur faire oublier tous les maux que j'ai faits.

(*enſemble.*)

Volupté, reçois nos hommages ;
Enchante dans ces lieux

Les héros, les dieux et les ſages :
Sans tes plaiſirs, ſans tes doux avantages,
Eſt-il des ſages et des dieux ?

UN AMOUR.

Jupiter n'eſt point heureux
Par les coups de ſon tonnerre.
Amour, il doit à tes feux
Ces momens ſi précieux
Qu'il vient goûter ſur la terre.

Le dieu qui préſide au jour,
Et qui ranime le monde,
Ferait-il ſon vaſte tour
S'il n'allait trouver l'Amour
Qui l'attend au ſein de l'onde ?

Ici tous les conquérans
Bornent leur grandeur à plaire :
Les ſages ſont des amans ;
Ils cachent leurs cheveux blancs
Sous les myrtes de Cythère.

Mortels, ſuivez les Amours ;
Toute ſageſſe eſt folie.
Profitez de vos beaux jours :
Les dieux aimeront toujours ;
Soyez dieux dans votre vie.

LA VOLUPTÉ.

Ah ! quelle éclatante lumière
Fait pâlir les clartés du beau jour qui nous luit ?
Quelle eſt cette nymphe ſévère
Que la Sageſſe conduit ?

CHOEUR.

Fuyons la Vertu cruelle ;
Les Plaiſirs ſont bannis par elle.

LA VERTU.

Mère des Plaiſirs et des Jeux,
Néceſſaire aux mortels, et ſouvent trop fatale,
Non, je ne ſuis point ta rivale :
Je viens m'unir à toi pour mieux régner ſur eux.
Sans moi, de tes plaiſirs l'erreur eſt paſſagère ;
Sans toi, l'on ne m'écoute pas :
Il faut que mon flambeau t'éclaire,
Mais j'ai beſoin de tes appas.
Je veux inſtruire et je dois plaire.
Viens de ta main charmante orner la Vérité.
Diſparaiſſez, guerriers conſacrés par la fable :
Un Alcide véritable
Va paraître en ce lieu, comme vous enchanté.

Chantons ſa gloire et ſa faibleſſe,
Et voyons ce héros par l'amour abattu

Adorer encor la Vertu
Entre les bras de la Molleſſe.

CHOEUR *des ſuivans de la Vertu.*

Chantons, célébrons en ce jour
Les dangers cruels de l'amour.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES DE LA PIECE.

SAMSON.

DALILA.

LE ROI DES PHILISTINS.

LE GRAND-PRETRE.

LES CHOEURS.

SAMSON,

OPERA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*le théâtre repréſente une campagne. Les Iſraélites*, *couchés ſur le bord du fleuve Adonis*, *déplorent leur captivité.*)

DEUX CORYPHÉES.

TRIBUS captives,
Qui ſur ces rives
Traînez vos fers ;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le dieu de l'univers.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le dieu de l'univers.

UN CORYPHÉE.

Ainſi depuis quarante hivers
Des Philiſtins le pouvoir indomptable
Nous accable ;
Leur fureur eſt implacable,

Elle infulte aux tourmens que nous avons foufferts.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le dieu de l'univers.

UN CORYPHÉE.

Race malheureufe et divine,
Triftes Hébreux, frémiffez tous :
Voici le jour affreux qu'un roi puiffant deftine
A placer fes dieux parmi nous.
Des prêtres menfongers, pleins de zèle et de rage,
Vont nous forcer à plier les genoux
Devant les dieux de ce climat fauvage.
Enfans du ciel, que ferez-vous ?

CHOEUR.

Nous bravons leur courroux ;
Le Seigneur feul a notre hommage.

CORYPHÉE.

Tant de fidélité fera chère à fes yeux.
Defcendez du trône des cieux,
Fille de la Clémence,
Douce Efpérance,
Tréfor des malheureux ;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.
Defcendez, douce Efpérance.

SCENE II.

SECOND CORYPHÉE.

Ah ! déjà je les vois ces pontifes cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.
(les prêtres des idoles dans l'enfoncement, autour d'un autel couvert de leurs dieux.)
Ne souillons point nos yeux de ces vains sacrifices ;
Fuyons ces monstres adorés :
De leurs prêtres sanglans ne soyons point complices.

CHOEUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRETRE DES IDOLES.

Esclaves, demeurez,
Demeurez : votre roi par ma voix vous l'ordonne.
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais, lorsqu'il vous abandonne ;
Adorez les dieux ses vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainsi que vos ancêtres,
Mutins toujours vaincus, et toujours insolens :
Obéissez, il en est temps,
Connaissez les dieux de vos maîtres.

CHOEUR.

Tombe plutôt sur nous la vengeance du ciel !
Plutôt l'enfer nous engloutisse !
Périsse, périsse
Ce temple et cet autel !

LE GRAND-PRETRE.

Rebut des nations, vous déclarez la guerre
Aux dieux, aux pontifes, aux rois ?

CHOEUR.

Nous méprifons vos dieux, et nous craignons les lois
Du maître de la terre.

SCENE III.

SAMSON *entre, couvert d'une peau de lion.*

Les Perfonnages de la fcène précédente.

SAMSON.

QUEL fpectacle d'horreur !
Quoi ! ces fiers enfans de l'erreur
Ont porté parmi vous ces monftres qu'ils adorent ?
Dieu des combats, regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos tyrans implorent.
Soutiens mon zèle, infpire-moi ;
Venge ta caufe, venge-toi.

LE GRAND-PRETRE.

Profane, impie, arrête !

SAMSON.

Lâches ! dérobez votre tête
A mon jufte courroux ;
Pleurez vos dieux, craignez pour vous.
Tombez, dieux ennemis ! foyez réduits en poudre.
Vous ne méritez pas

Que

Que le dieu des combats
Arme le ciel vengeur, et lance ici ſa ſoudre ;
Il ſuffit de mon bras.
Tombez, dieux ennemis ! ſoyez réduits en poudre.
(il renverſe les autels.)

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel ne punit point ce ſacrilége effort ?
Le ciel ſe tait, vengeons ſa querelle.
Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHOEUR DES PRETRES.

Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCENE IV.

SAMSON, les Iſraélites.

SAMSON.

Vos eſprits étonnés ſont encore incertains ?
Redoutez-vous ces dieux renverſés par mes mains ?

CHOEUR DES FILLES ISRAELITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un roi le tyran des Hébreux ?

SAMSON.

Le Dieu dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces rois la grandeur périſſable.

Faibles tribus, demandez ſon appui ;
Il vous armera du tonnerre ;
Vous ſerez redoutés du reſte de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHOEUR.

Mais nous ſommes, hélas ! ſans armes, ſans défenſe.

SAMSON.

Vous m'avez, c'eſt aſſez ; tous vos maux vont finir.
Dieu m'a prêté ſa force, ſa puiſſance :
Le fer eſt inutile au bras qu'il veut choiſir ;
En domptant les lions, j'appris à vous ſervir :
Leur dépouille ſanglante eſt le noble préſage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui ſont leur image.

(*air.*)

Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
Remonte à ta grandeur première,
Comme un jour Dieu du haut des airs
Rappellera les morts à la lumière,
Du ſein de la pouſſière,
Et ranimera l'univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'appelle ;
Tu naquis pour elle ;
Reprends tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

(*autre air.*)

L'hiver détruit les fleurs et la verdure ;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la nature ,
Et lui rend ſa beauté ;
L'affreux eſclavage
Flétrit le courage ;
Mais la liberté
Relève ſa grandeur , et nourrit ſa fierté.
Liberté ! liberté !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(*le théâtre repréſente le périſtile du palais du roi : on voit à travers les colonnes des forêts et des collines : dans le fond de la perſpective le roi eſt ſur ſon trône, entouré de toute ſa cour habillée à l'orientale.*)

LE ROI.

AINSI ce peuple eſclave, oubliant ſon devoir,
Contre ſon roi lève un front indocile.
Du ſein de la pouſſière il brave mon pouvoir.
Sur quel roſeau fragile
A-t-il mis ſon eſpoir?

UN PHILISTIN.

Un impoſteur, un vil eſclave,
Samſon, les ſéduit et vous brave :
Sans doute il eſt armé du ſecours des enfers.

LE ROI.

L'inſolent vit encore ? Allez, qu'on le ſaiſiſſe ;
Préparez tout pour ſon ſupplice :
Courez, ſoldats, chargez de fers
Des coupables Hébreux la troupe vagabonde ;
Ils ſont les ennemis et le rebut du monde,
Et, déteſtés par-tout, déteſtent l'univers.

CHOEUR DES PHILISTINS, *derrière le théâtre.*

Fuyons la mort, échappons au carnage ;
Les enfers ſecondent ſa rage.

LE ROI.

J'entends encor les cris de ces peuples mutins :
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace ?

UN PHILISTIN, *entrant ſur la ſcène.*

Il eſt vainqueur, il nous menace ;
Il commande aux deſtins ;
Il reſſemble au dieu de la guerre ;
La mort eſt dans ſes mains.
Vos ſoldats renverſés enſanglantent la terre ;
Le peuple fuit devant ſes pas.

LE ROI.

Que dites-vous ? un ſeul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes ſoldats ?
Quel démon pour lui ſe déclare ?

SCENE II.

LE ROI, les Philiſtins *autour de lui ;* SAMSON, *ſuivi des Hébreux, portant dans une main une maſſue, et de l'autre une branche d'olivier.*

SAMSON.

Roi, Prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce ſigne heureux de la paix bienfeſante,
Dans cette main ſanglante
Qui vous peut immoler.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage ?
Contre un roi ſi puiſſant quel bras peut s'élever ?

LE ROI.

Si vous êtes un dieu, je vous dois mon hommage ;
Si vous êtes un homme, oſez-vous me braver ?

SAMSON.

Je ne ſuis qu'un mortel ; mais le Dieu de la terre,
Qui commande aux rois,
Qui ſouffle à ſon choix
Et la mort et la guerre,
Qui vous tient ſous ſes lois,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Eh bien, quel eſt ce dieu ? quel eſt le témoignage
Qu'il daigne m'annoncer par vous ?

SAMSON.

Vos ſoldats mourans ſous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
Au nom de ma patrie, au nom de l'Eternel,
Reſpectez déſormais les enfans d'Iſraël,
Et finiſſez leur eſclavage.

LE ROI.

Moi, qu'au ſang philiſtin je faſſe un tel outrage ?
Moi, mettre en liberté ces peuples odieux ?
Votre dieu ferait-il plus puiſſant que mes dieux ?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver ; voyez ſi la nature
Reconnaît ſes commandemens.
Marbres, obéiſſez, que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers, et retombe en torrens.
(*on voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.*)

CHOEUR.

Ciel ! ô Ciel ! à ſa voix on voit jaillir cette onde
Des marbres amollis !
Les élémens lui ſont ſoumis !
Eſt-il le ſouverain du monde ?

LE ROI.

N'importe ; quel qu'il ſoit, je ne puis m'avilir
A recevoir des lois de qui doit me ſervir.

SAMSON.

Eh bien, vous avez vu quelle était ſa puiſſance,
Connaiſſez quelle eſt ſa vengeance.
Deſcendez, feux des cieux, ravagez ces climats :
Que la foudre tombe en éclats ;
De ces fertiles champs détruiſez l'eſpérance.
(*tout le théâtre paraît embraſé.*)
Brûlez, moiſſons ; ſéchez, guérets ;
Embraſez-vous, vaſtes forêts.
(*au roi.*)
Connaiſſez quelle eſt ſa vengeance.

CHOEUR.

Tout s'embraſe, tout ſe détruit ;
Un dieu terrible nous pourſuit.

Brûlante flamme, affreux tonnerre,
Ciel ! ô Ciel ! ſommes-nous
Au jour où doit périr la terre ?

LE ROI.

Suſpends, ſuſpends cette rigueur,
Miniſtre impérieux d'un dieu plein de fureur !
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton ſuperbe maître ;
Mes dieux long-temps vainqueurs commencent à céder:
C'eſt à leur voix à me réſoudre.

SAMSON.

C'eſt à la ſienne à commander.
Il nous avait punis, il m'arme de ſa foudre :
A tes dieux infernaux va porter ton effroi.
Pour la dernière fois peut-être tu contemples
Et ton trône et leurs temples :
Tremble pour eux et pour toi.

SCENE III.

SAMSON, Chœur d'Iſraélites.

SAMSON.

Vous que le ciel conſole après des maux ſi grands,
Peuples, oſez paraître aux palais des tyrans :
Sonnez, trompette, organe de la gloire ;
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES

LES HEBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats :
Il eſt le ſeul dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les ſoldats.
Il va finir notre eſclavage.
Pour nous eſt l'avantage ;
La gloire eſt à ſon bras ;
Il fait trembler ſur leur trône
Les rois maîtres de l'univers,
Les guerriers au champ de Bellone,
Les faux dieux au fond des enfers.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de ſa gloire ;
Sonnez, annoncez ſa victoire.
Le défenſeur intrépide
D'un troupeau faible et timide
Garde leurs paiſibles jours
Contre le peuple homicide
Qui rugi. dans les antres ſourds :
Le berger ſe repoſe, et ſa flûte ſoupire
Sous ſes doigts le tendre délire
De ſes innocentes amours.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de ſa gloire ;
Sonnez, annoncez ſa victoire.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(le théâtre repréſente un bocage et un autel, où ſont Mars, Vénus et les dieux de Syrie.)

LE ROI, LE GRAND-PRETRE DE MARS, DALILA, prêtreſſe de Vénus, CHOEUR.

LE ROI.

Dieux de Syrie,
Dieux immortels,
Ecoutez, protégez un peuple qui s'écrie
Aux pieds de vos autels.
Eveillez-vous, puniſſez la furie
De votre eſclave criminel.
Votre peuple vous prie :
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRETRE.

Mars terrible,
Mars invincible,

Protége nos climats ;
Prépare
A ce barbare
Les fers et le trépas.
O Vénus ! déesse charmante,
Ne permets pas que ces beaux jours,
Destinés aux amours,
Soient profanés par la guerre sanglante.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

Samson nous a domptés ; ce glorieux empire
Touche à son dernier jour ;
Fléchissez ce héros ; qu'il aime ; qu'il soupire !
Vous n'avez d'espoir qu'en l'Amour.

DALILA.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire et de séduire ;
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs ;
Apprends-nous à semer de fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHOEUR.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire et de séduire.

DALILA.

D'Adonis c'est aujourd'hui la fête ;
Pour ses jeux la jeunesse s'apprête.

Amour, voici le temps heureux
Pour inſpirer et pour ſentir tes feux.

CHOEUR DES FILLES.

Amour, voici le temps, &c.
Dieu des plaiſirs, &c.

DALILA.

Il vient plein de colère, et la terreur le ſuit;
Retirons-nous ſous cet épais feuillage.
(*elle ſe retire avec les filles de Gaza et les prêtreſſes.*)
Implorons le dieu qui ſéduit
Le plus ferme courage.

SCENE II.

SAMSON *ſeul.*

LE dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage;
Devant lui tout tremble et tout fuit.
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs ſont moins de ravage
Que ſon nom ſeul en a produit
Chez le Philiſtin plein de rage.
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans ſon paſſage
N'ont fait que l'irriter:
Ils ſont tombés; la mort eſt leur partage.

(*on entend une harmonie douce.*)

Ces ſons harmonieux, ces murmures des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Aſiles de la paix, lieux charmans, doux ombrage,
Vous m'invitez au repos.

(*il s'endort ſur un lit de gazon.*)

SCENE III.

DALILA, SAMSON.

CHOEUR des Prêtreſſes de Vénus, *revenant ſur la ſcène.*

PLAISIRS flatteurs, amolliſſez ſon ame,
Songes charmans, enchantez ſon ſommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre Amour, éclaire ſon réveil,
Mets dans nos yeux ton pouvoir et ta flamme.

DALILA.

Vénus, inſpire-nous, préſide à ce beau jour.
Eſt-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide ?
Vénus, il ſemble né pour embellir ta cour.
Armé, c'eſt le dieu Mars; déſarmé, c'eſt l'Amour.
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible;
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHOEUR.

Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

SAMSON *ſe réveille, entouré des filles de Gaza.*

Où ſuis-je ? en quels climats me vois-je tranſporté ?
Quels doux concerts ſe font entendre ?
Quels raviſſans objets viennent de me ſurprendre ?
Eſt-ce ici le ſéjour de la félicité ?

DALILA *à Samſon.*

Du charmant Adonis nous célébrons la fête ;
L'Amour en ordonna les jeux ;
C'eſt l'Amour qui les apprête :
Puiſſent-ils mériter un regard de vos yeux !

SAMSON.

Quel eſt cet Adonis dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau ſéjour ?

DALILA.

C'était un héros indomptable,
Qui fut aimé de la mère d'Amour.
Nous chantons tous les ans cette aimable aventure.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter :
Les vents viennent de s'arrêter :
Ces forêts, ces oiſeaux et toute la nature
Se taiſent pour vous écouter.

DALILA *se met à côté de Samson. Le chœur se range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée de peu d'instrumens qui sont sur le théâtre.*

Vénus dans nos climats souvent daigne se rendre ;
C'est dans nos bois qu'on vient apprendre
De son culte charmant tous les secrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains ;
Alors tout fut heureux dans une paix profonde ;
Tout l'univers aima dans le sein du loisir.
Vénus donnait au monde
L'exemple du plaisir.

SAMSON.

Que ses traits ont d'appas ! que sa voix m'intéresse !
Que je suis étonné de sentir la tendresse !
De quel poison charmant je me sens pénétré !

DALILA.

Sans Vénus, sans l'Amour, qu'aurait-il pu prétendre ?
Dans nos bois il est adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré.
Il devint dieu dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour
Ces prés, cette onde, cet ombrage,
Inspirent le plus tendre amour
Au cœur le plus sauvage.

SAMSON.

O Ciel ! ô troubles inconnus !
J'étais ce cœur sauvage, et je ne le suis plus.

Je ſuis changé ; j'éprouve une flamme naiſſante.

(*à Dalila.*)

Ah ! s'il était une Vénus,
Si des Amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait ſe préſenter,
Je vous prendrais pour elle, et croirais la flatter.

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendreſſe.
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a ſentis !
Mais j'euſſe aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la déeſſe.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LES HEBREUX.

LES HEBREUX.

Ne tardez point, venez ; tout un peuple fidelle
Eſt prêt à marcher ſous vos lois :
Soyez le premier de nos rois ;
Combattez et régnez : la gloire vous appelle.

SAMSON.

Je vous ſuis, je le dois ; j'accepte vos préſens.
Ah !... quel charme puiſſant m'arrête !
Ah ! différez du moins, différez quelque temps
Ces honneurs brillans qu'on m'apprête.

CHOEUR DE FILLES DE GAZA.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats ;
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous ſourire ;
L'Amour vous tend les bras.

LES HEBREUX.

Craignez le plaiſir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne :
L'amour nous dérobe ſouvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

DEUX HEBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas ;
Nos cruels ennemis ſont prêts à nous ſurprendre ;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux... Allons, je ſuis vos pas.
Prêtreſſe de Vénus, vous, ſa brillante image,

Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des rois, pour ce grand eſclavage;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-temps gémir de votre abſence?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Eſt-il un plus grand bien que celui de vous voir?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique eſpérance,
Et vous êtes mon ſeul eſpoir.

SCENE V.

DALILA *ſeule.*

Il s'éloigne, il me fuit, il emporte mon ame;
Par-tout il eſt vainqueur.
Le feu que j'allumais m'enflamme.
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.
O mère des Plaiſirs, le cœur de ta prêtreſſe
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Vénus! ma ſeule déeſſe,
La tendreſſe eſt ma loi, mon devoir eſt d'aimer.
Echo, voix errante,
Légère habitante
De ce beau ſéjour,
Echo, monument de l'amour,

Parle de ma faibleſſe au héros qui m'enchante.
Favoris du printemps, de l'Amour et des airs,
Oiſeaux dont j'entends les concerts,
Chers confidens de ma tendreſſe extrême,
Doux ramages des oiſeaux,
Voix fidelle des échos,
Répétez à jamais : Je l'aime, je l'aime.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRETRE, DALILA.

LE GRAND-PRETRE.

Oui, le roi vous accorde à ce héros terrible,
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le ſecret de ſa force invincible,
Qui commande au monde ſurpris.
Un tendre hymen, un ſort paiſible,
Dépendront du ſecret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher ? il m'aime :
L'indifférent ſeul eſt diſcret :
Samſon me parlera, j'en juge par moi-même :
L'amour n'a point de ſecret.

SCENE II.

DALILA *ſeule.*

Secourez-moi, tendres Amours,
Amenez la paix ſur la terre ;
Ceſſez, trompettes et tambours,
D'annoncer la funeſte guerre ;
Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.
Hymen, Amour, que ton flambeau l'éclaire ;

Qu'à jamais je puiſſe plaire,
Puiſque je ſens que j'aimerai toujours !
Secondez-moi, tendres Amours,
Amenez la paix ſur la terre.

SCENE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'AI ſauvé les Hébreux par l'effort de mon bras,
Et vous ſauvez par vos appas
Votre peuple et votre roi même :
C'eſt pour vous mériter que j'accorde la paix.
Le roi m'offre ſon diadème,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux; on s'empreſſe à vous plaire.
Vous régnez ſur vos ennemis ;
Mais de tous les ſujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous eſt le plus ſoumis.

SAMSON et DALILA, *enſemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes ;
Myrte amoureux, croiſſez près des lauriers.
L'amour eſt le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels.
Que tardez-vous encore ?

Venez ; qu'un pur amour vous amène aux autels
Du dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah ! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non, ſon culte eſt impie, et ma loi le condamne ;
Non, je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'eſt plus.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le temple de l'univers ;
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le temple de l'univers.

SCENE IV.

SAMSON, DALILA, Chœur de différens Peuples, de Guerriers, de Paſteurs.

(*le temple de Vénus paraît dans toute ſa ſplendeur.*)

AIR.

AMOUR, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des élémens,
L'univers n'eſt formé, ne s'anime et ne dure

Que par tes regards bienfesans.
Tendre Vénus, tout l'univers t'implore,
Tout n'eſt rien ſans tes feux.
On craint les autres dieux, c'eſt Vénus qu'on adore:
Ils règnent ſur le monde, et tu règnes ſur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le ſang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit;
Tu nous déſarmes;
Nous rendons les armes:
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRETRESSE.

Chantez, oiſeaux, chantez; votre ramage tendre
Eſt la voix des plaiſirs.
Chantez; Vénus doit vous entendre;
Portez-lui nos ſoupirs.
Les filles de Flore
S'empreſſent d'éclore
Dans ce ſéjour;
La fraîcheur brillante
De la fleur naiſſante
Se paſſe en un jour:
Mais une plus belle
Naît auprès d'elle,
Plaît à ſon tour.
Senſible image
Des plaiſirs du bel âge,

Senſible image
Du charmant amour !

SAMSON.

Je n'y réſiſte plus : le charme qui m'obsède
Tyranniſe mon cœur, enivre tous mes ſens :
Poſsédez à jamais ce cœur qui vous poſsède,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez : vous vous troublez. . . . .

DALILA.

Ciel ! que vais-je lui dire ?

SAMSON.

D'où vient que votre cœur ſoupire ?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, et je dois vous parler.

SAMSON.

Ah ! devant vous c'eſt à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous ?

DALILA.

Cet amour qui m'engage
Fait ma gloire et mon bonheur ;
Mais il me faut un nouveau gage
Qui m'aſſure de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez ; tout ſera poſſible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux,
Par quel pouvoir ſecret cette force invincible ? . . .

SAMSON

SAMSON.

Que me demandez-vous ? C'eſt un ſecret terrible
Entre le ciel et moi.

DALILA.

Ainſi vous doutez de ma foi ?
Vous doutez et m'aimez ! . . .

SAMSON.

Mon cœur eſt trop ſenſible ;
Mais ne m'impoſez point cette funeſte loi.

DALILA.

Un cœur ſans confiance eſt un cœur ſans tendreſſe.

SAMSON.

N'abuſez point de ma faibleſſe.

DALILA.

Cruel ! quel injuſte refus !
Notre hymen en dépend ; nos nœuds feraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous ? . . .

DALILA.

Parlez, c'eſt l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah ! ceſſez d'écouter cette funeſte envie.

DALILA.

Ceſſez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Eh bien, vous le voulez ; l'amour me juſtifie :
Mes cheveux, à mon Dieu conſacrés dès long-temps,
De ſes bontés pour moi ſont les ſacrés garans :

Il voulut attacher ma force et mon courage
A de ſi faibles ornemens :
Ils ſont à lui ; ma gloire eſt ſon ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous ? . . .

SAMSON.

Qu'ai-je dit ? malheureux !
Ma raiſon revient ; je friſſonne
De l'abyme où j'entraîne avec moi les Hébreux.

TOUS DEUX, *enſemble.*

La terre mugit, le ciel tonne,
Le temple diſparaît, l'aſtre du jour s'enfuit,
L'horreur épaiſſe de la nuit
De ſon voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le ſecret formidable.
Amour ! fatale volupté !
C'eſt toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable,
Et je ſens que Dieu m'a quitté.

SCENE V.

LES PHILISTINS, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRETRE DES PHILISTINS.

VENEZ ; ce bruit affreux, ces cris de la nature,
Ce tonnerre, tout nous aſſure
Que du dieu des combats il eſt abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure ?

SAMSON.

Quoi ! de mes ennemis je ſuis environné ?
(*il combat.*)
Tombez, tyrans....

LES PHILISTINS.

Cédez, eſclave.

(*enſemble.*)

Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels ! arrêtez,
Tournez ſur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, tyrans....

LES PHILISTINS, *combattant.*

Cédez, eſclave.

SAMSON.

Ah ! quelle mortelle langueur !
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah Dieu ! ma valeur eſt trompée ;
Dieu retire ſon bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave :
Il eſt vaincu ; cédez, eſclave.

SAMSON, *entre leurs mains.*

Non, lâches ! non, ce bras n'eſt point vaincu par vous ;
C'eſt Dieu qui me livre à vos coups.

(*on l'emmène.*)

SCENE VI.

DALILA *ſeule.*

O déſeſpoir ! ô tourmens ! ô tendreſſe !
Roi cruel ! Peuples inhumains !
O Vénus, trompeuſe déeſſe !
Vous abuſiez de ma faibleſſe.
Vous avez préparé, par mes fatales mains,
L'abyme horrible où je l'entraîne ;
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains
Pour hâter ſa mort et la mienne.
Trône, tombez ; brûlez, autels,
Soyez réduits en poudre.

Tyrans affreux, Dieux cruels,
Puiffe un Dieu plus puiffant écrafer de fa foudre
Vous et vos peuples criminels !

CHOEUR, *derrière le théâtre.*

Qu'il périffe,
Qu'il tombe en facrifice
A nos dieux.

DALILA.

Voix barbares ! cris odieux !
Allons partager fon fupplice.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAMSON *enchaîné*, Gardes.

SAMSON.

PROFONDS abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi !
Frappez, tonnerre,
Ecrafez-moi !
Mon bras a refufé de fervir mon courage ;
Je fuis vaincu, je fuis dans l'efclavage ;
Je ne te verrai plus, flambeau facré des cieux ;
Lumière, tu fuis de mes yeux.
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur ;
Douce lumière,
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma trifte paupière.
Profonds abymes, &c.

SCENE II.

SAMSON, Chœur d'Hébreux.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

HELAS! nous t'amenons nos tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple faint, malheureufe race,
Mon bras relevait ta grandeur;
Ma faibleffe a fait ta difgrâce.
Quoi! Dalila me fuit! Chers amis, pardonnez
A de fi honteufes alarmes.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

Elle a fini fes jours infortunés.
Oublions à jamais la caufe de nos larmes.

SAMSON.

Quoi! j'éprouve un malheur nouveau!
Ce que j'adore eft au tombeau!
Profonds abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecrafez-moi!

SAMSON et DEUX CORYPHÉES.

Trio.

Amour, tyran que je détefte,

Tu détruis la vertu, tu traînes fur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas :
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable et funefte !

UN CORYPHÉE.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux ;
Ils viennent infulter au deftin qui nous preffe ;
Ils ofent imputer au pouvoir de leurs dieux
Les maux affreux où Dieu nous laiffe.

SCENE III.

LE ROI, Chœur de Philiftins, SAMSON, Chœur d'Hébreux.

LE ROI et LE CHOEUR.

ELEVEZ vos accens vers vos dieux favorables ;
Vengez leurs autels, vengez-nous.

LE CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens, &c.

CHOEUR D'ISRAELITES.

Terminons nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur ! ils ne font point coupables ;
Tourne fur moi tes coups.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens vers nos dieux favorables ;
Vengeons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

SAMSON.

O Dieu . . . . pardonne.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il ſe peut, un nouveau châtiment :
Que le trait de la mort, ſuſpendu ſur ſa tête,
Le menace encore et s'arrête ;
Que Samſon dans ſa rage entende notre fête,
Que nos plaiſirs ſoient ſon tourment.

SCENE IV.

SAMSON, les Iſraélites, le Roi, les Prêtreſſes de Vénus, les Prêtres de Mars.

UNE PRETRESSE.

Tous nos dieux étonnés, et cachés dans les cieux,
Ne pouvaient ſauver notre empire :
Vénus avec un ſourire
Nous a rendus victorieux :
Mars a volé, guidé par elle :
Sur ſon char tout ſanglant,
La Victoire immortelle
Tirait ſon glaive étincelant
Contre tout un peuple infidelle,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit et tremblant.

UNE AUTRE.

C'eſt Vénus, qui défend aux tempêtes
De gronder ſur nos têtes.
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à ſon autel.

LE ROI.

Eh bien, qu'eſt devenu ce dieu ſi redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puiſſance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les deſtins,
Son tonnerre étouffé dans ſes débiles mains
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai ſoutenu cet horrible langage,
Quand il n'offenſait qu'un mortel:
On inſulte ton nom, ton culte, ton autel;
Lève-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne ſont point entendus.
Malheureux, ton dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuſe;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non, tu dois ſentir à longs traits
L'amertume de ton ſupplice.
Qu'avec toi ton dieu périſſe,
Et qu'il ſoit comme toi mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires enfin ; c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins ;
Tu m'inſpires ; ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil eſclave, qu'oſes-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers momens ?
Qu'on l'immole, il eſt temps ;
Frappez ; il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez ; je dois vous inſtruire
Des ſecrets de mon peuple, et du dieu que je ſers :
Ce moment doit ſervir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous les crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta préſence et de ce temple affreux,

LE ROI.

Tu feras fatisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, font-ils autour de toi ?

LE ROI.

Ils y font tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne
Qui foutient ce féjour fi cher aux Philiftins ?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON, *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux ! que tes murs fe renverfent,
Que tes débris fe difperfent
Sur moi, fur ce peuple en fureur.

CHOEUR.

Tout tombe, tout périt. O Ciel ! ô Dieu vengeur !

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, et j'expire en vainqueur.

Fin du cinquième et dernier acte.

LA
PRINCESSE
DE
NAVARRE,

COMEDIE-BALLET.

Fête donnée par le Roi en ſon château de Verſailles, le 23 février 1745.

La muſique des divertiſſemens était de Rameau.

AVERTISSEMENT.

Le roi a voulu donner à madame la *Dauphine* une fête qui ne fût pas ſeulement un de ces ſpectacles pour les yeux, tels que toutes les nations peuvent les donner, et qui, paſſant avec l'éclat qui les accompagne, ne laiſſent après eux aucune trace. Il a commandé un ſpectacle qui pût à la fois ſervir d'amuſement à la cour, et d'encouragement aux beaux arts, dont il ſait que la culture contribue à la gloire de ſon royaume. M. le duc de *Richelieu*, premier gentilhomme de la chambre, en exercice, a ordonné cette fête magnifique.

Il a fait élever un théâtre de cinquante-ſix pieds de profondeur dans le grand manége de Verſailles, et a fait conſtruire une ſalle, dont les décorations et les embelliſſemens ſont tellement ménagés que tout ce qui ſert au ſpectacle doit s'enlever en une nuit, et laiſſer la ſalle ornée pour un bal paré, qui doit former la fête du lendemain.

Le théâtre et les loges ont été conſtruits avec la magnificence convenable, et avec le goût qu'on connaît depuis long-temps dans ceux qui ont dirigé ces préparatifs.

On a voulu réunir ſur ce théâtre tous les talens qui pourraient contribuer aux

agrémens de la fête, et raſſembler à la fois tous les charmes de la déclamation, de la danſe et de la muſique, afin que la perſonne auguſte à qui cette fête eſt conſacrée, pût connaître tout d'un coup les talens qui doivent être dorénavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de compoſer la fête fît un de ces ouvrages dramatiques où les divertiſſemens en muſique forment une partie du ſujet, où la plaiſanterie ſe mêle à l'héroïque, et dans leſquels on voit un mélange de l'opéra, de la comédie et de la tragédie.

On n'a pu ni dû donner à ces trois genres toute leur étendue; on s'eſt efforcé ſeulement de réunir les talens de tous les artiſtes qui ſe diſtinguent le plus, et l'unique mérite de l'auteur a été de faire valoir celui des autres.

Il a choiſi le lieu de la ſcène ſur les frontières de la Caſtille, et il en a fixé l'époque ſous le roi de France *Charles V*, prince juſte, ſage et heureux, contre lequel les Anglais ne purent prévaloir, qui ſecourut la Caſtille, et qui lui donna un monarque.

Il eſt vrai que l'hiſtoire n'a pu fournir de ſemblables allégories pour l'Eſpagne,

car il y régnait alors un prince cruel, à ce qu'on dit, et sa femme n'était point une héroïne dont les enfans fussent des héros. Presque tout l'ouvrage est donc une fiction dans laquelle il a fallu s'asservir à introduire un peu de bouffonnerie, au milieu des plus grands intérêts, et des fêtes au milieu de la guerre.

Ce divertissement a été exécuté le 23 février 1745, vers les six heures du soir. Le roi s'est placé au milieu de la salle, environné de la famille royale, des princes et princesses de son sang, et des dames de la cour, qui formaient un spectacle beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait leur donner.

Il eût été à désirer qu'un plus grand nombre de Français eût pu voir cette assemblée, tous les princes de cette maison qui est sur le trône long-temps avant les plus anciennes du monde, cette foule de dames parées de tous les ornemens qui sont encore des chefs-d'œuvre du goût de la nation, et qui étaient effacés par elles ; enfin cette joie noble et décente qui occupait tous les cœurs, et qu'on lisait dans tous les yeux.

On est sorti du spectacle à neuf heures et demie, dans le même ordre qu'on était

entré; alors on a trouvé toute la façade du palais et des écuries illuminée. La beauté de cette fête n'eſt qu'une faible image de la joie d'une nation qui voit réunir le ſang de tant de princes auxquels elle doit ſon bonheur et ſa gloire.

Sa Majeſté, ſatisfaite de tous les ſoins qu'on a pris pour lui plaire, a ordonné que ce ſpectacle fût repréſenté encore une ſeconde fois.

PROLOGUE

DE LA FETE POUR LE MARIAGE DE MONSIEUR LE DAUPHIN.

LE SOLEIL *defcend dans fon char et prononce ces paroles.*

L'INVENTEUR des beaux arts, le dieu de la lumière,
Defcend du haut des cieux dans le plus beau féjour
Qu'il puiffe contempler en fa vafte carrière.

La gloire, l'hymen, l'amour,
Aftres charmans de cette cour,
Y répandent plus de lumière
Que le flambeau du dieu du jour.

J'envifage en ces lieux le bonheur de la France,
Dans ce roi qui commande à tant de cœurs foumis ;
Mais, tout dieu que je fuis, et dieu de l'éloquence,
Je reffemble à fes ennemis,
Je fuis timide en fa préfence.

Faut-il qu'ayant tant d'affurance
Quand je fais entendre fon nom,
Il ne m'infpire ici que de la défiance ?
Tout grand homme a de l'indulgence,
Et tout héros aime Apollon.

Qui rend son siècle heureux veut vivre en la mémoire.
Pour mériter Homère, Achille a combattu.
Si l'on dédaignait trop la gloire,
On chérirait peu la vertu.

(tous les acteurs bordent le théâtre ; représentant les Muses et les beaux Arts.)

O vous qui lui rendez tant de divers hommages,
Vous qui le couronnez, et dont il est l'appui,
N'espérez pas pour vous avoir tous les suffrages
Que vous réunissez pour lui.

Je sais que de la cour la science profonde
Serait de plaire à tout le monde ;
C'est un art qu'on ignore ; et peut-être les dieux
En ont cédé l'honneur au maître de ces lieux.

Muses, contentez-vous de chercher à lui plaire,
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de ses lois, les efforts de son bras,
Thémis, la Prudence et Bellone
Conduisant son cœur et ses pas,
La Bonté généreuse assise sur son trône ;
Le Rhin libre par lui, l'Escaut épouvanté,
Les Apennins fumans que sa foudre environne,
Laissons ces entretiens à la postérité,
Ces leçons à son fils, cet exemple à la terre :
Vous graverez ailleurs dans les fastes des temps
Tous ces terribles monumens,
Dressés par les mains de la Guerre.

Célébrez aujourd'hui l'hymen de ſes enfans,
Déployez l'appareil de vos jeux innocens.
L'objet qu'on déſirait, qu'on admire et qu'on aime,
Jette déjà ſur vous des regards bienfeſans :
On eſt heureux ſans vous ; mais le bonheur ſuprême
Veut encor des amuſemens.

Cueillez toutes les fleurs, et parez-en vos têtes ;
Mêlez tous les plaiſirs, uniſſez tous les jeux,
Souffrez le plaiſant même ; il faut de tout aux fêtes,
Et toujours les héros ne ſont pas ſérieux.
Enchantez un loiſir, hélas ! trop peu durable.
Ce peuple de guerriers, qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment, et revole aux dangers.
Leur maître en tous les temps veille ſur la patrie.
Les ſoins ſont éternels, ils conſument la vie ;
Les plaiſirs ſont trop paſſagers.

Il n'en eſt pas ainſi de la vertu ſolide ;
Cet hymen l'éterniſe : il aſſure à jamais,
A cette race auguſte, à ce peuple intrépide,
Des victoires et des bienfaits.

Muſes, que votre zèle à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautés dont cette cour abonde,
Et que ce jour illuſtre aſſemble autour de moi,
Je vais voler au ciel, à la ſource féconde
De tous les charmes que je voi ;
Je vais, ainſi que votre roi,
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.

Fin du Prologue.

NOUVEAU

PROLOGUE

DE LA PRINCESSE

DE NAVARRE,

ENVOYÉ A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU, POUR LA REPRESENTATION QU'IL FIT DONNER A BORDEAUX, LE 26 NOVEMBRE 1764.

NOUS oſons retracer cette fête éclatante,
Que donna dans Verſaille au plus aimé des rois
Le héros qui le repréſente,
Et qui nous fait chérir ſes lois.

Ses mains en d'autres lieux ont porté la victoire;
Il porte ici le goût, les beaux arts et les jeux,
Et c'eſt une nouvelle gloire.
Mars fait des conquérans, la paix fait des heureux.

Des Grecs et des Romains les ſpectacles pompeux
De l'univers encore occupent la mémoire;
Auſſi-bien que leurs camps, leurs cirques ſont fameux.
Melpomène, Thalie, Eutherpe et Terpſicore
Ont enchanté les Grecs et ſavent plaire encore
A nos Français polis et qui penſent comme eux.

La guerre défend la patrie,
Le commerce peut l'enrichir;
Les lois font son repos, les arts la font fleurir.
La valeur, les talens, les travaux, l'industrie,
Tout brille parmi vous; que vos heureux remparts
Soient le temple éternel de la Paix et des Arts.

Fin du nouveau Prologue.

PERSONNAGES CHANTANS

DANS TOUS LES CHOEURS.

Quinze femmes et vingt-cinq hommes.

PERSONNAGES DE LA COMEDIE.

CONSTANCE, princeſſe de Navarre.

LE DUC DE FOIX.

DON MORILLO, ſeigneur de campagne.

SANCHETTE, fille de *Morillo.*

LEONOR, l'une des femmes de la princeſſe.

HERNAND, écuyer du duc.

Un Officier des gardes.

Un Alcade.

Un Jardinier.

Suite.

La ſcène eſt dans les jardins de don Morillo, ſur les confins de la Navarre.

LA

LA

PRINCESSE

DE

NAVARRE,

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

Ah, quel voyage, et quel ſéjour
Pour l'héritière de Navarre !
Votre tuteur, don Pèdre eſt un tyran barbare :
Il vous force à fuir de ſa cour.
Du fameux duc de Foix vous craignez la tendreſſe ;
Vous fuyez la haine et l'amour ;
Vous courez la nuit et le jour,
Sans page et ſans dame d'atour.
Quel état pour une princeſſe !
Vous vous expoſez tour à tour
A des dangers de toute eſpèce.

CONSTANCE.

J'efpère que demain, ces dangers, ces malheurs,
De la guerre civile effet inévitable,
Seront au moins fuivis d'un ennui tolérable;
Et je pourrai cacher mes pleurs
Dans un afile inviolable.
O fort! à quels chagrins me veux-tu réferver?
De tous côtés infortunée,
Don Pèdre aux fers m'avait abandonnée;
Gafton de Foix veut m'enlever.

LEONOR.

Je fuis de vos malheurs comme vous occupée;
Malgré mon humeur gaie ils troublent ma raifon;
Mais un enlèvement, ou je fuis fort trompée,
Vaut un peu mieux qu'une prifon.
Contre Gafton de Foix quel courroux vous anime?
Il veut finir votre malheur;
Il voit ainfi que nous don Pèdre avec horreur.
Un roi cruel qui vous opprime
Doit vous faire aimer un vengeur.

CONSTANCE.

Je hais Gafton de Foix autant que le roi même.

LEONOR.

Eh pourquoi? parce qu'il vous aime?

CONSTANCE.

Lui, m'aimer! nos parens fe font toujours haïs.

LEONOR.

Belle raifon!

CONSTANCE.

Son père accabla ma famille.

LEONOR.

Le fils eſt moins cruel, Madame, avec la fille ;
Et vous n'êtes point faits pour vivre en ennemis.

CONSTANCE.

De tout temps la haine ſépare
Le ſang de Foix et le ſang de Navarre.

LEONOR.

Mais l'amour eſt utile aux raccommodemens.
Enfin dans vos raiſons je n'entre qu'avec peine ;
Et je ne crois point que la haine
Produiſe les enlèvemens.
Mais ce beau duc de Foix que votre cœur déteſte,
L'avez-vous vu, Madame ?

CONSTANCE.

Au moins mon ſort funeſte
A mes yeux indignés n'a point voulu l'offrir.
Quelque haſard aux ſiens m'a pu faire paraître.

LEONOR.

Vous m'avoûrez qu'il faut connaître
Du moins avant que de haïr.

CONSTANCE.

J'ai juré, Léonor, au tombeau de mon père,
De ne jamais m'unir à ce ſang que je hais.

LEONOR.

Serment d'aimer toujours, ou de n'aimer jamais,
Me paraît un peu téméraire.

Enfin, de peur des rois et des amans, hélas !
Vous allez dans un cloître enfermer tant d'appas.

CONSTANCE.

Je vais dans un couvent tranquille,
Loin de Gaſton, loin des combats,
Cette nuit trouver un aſile.

LEONOR.

Ah ! c'était à Burgos, dans votre appartement,
Qu'était en effet le couvent.
Loin des hommes renfermée,
Vous n'avez pas vu ſeulement
Ce jeune et redoutable amant
Qui vous avait tant alarmée.
Grâce aux troubles affreux dont nos Etats ſont pleins,
Au moins dans ce château nous voyons des humains.
Le maître du logis, ce baron qui vous prie
A dîner malgré vous, faute d'hôtellerie,
Eſt un baron abſurde, ayant aſſez de bien,
Groſſièrement galant avec peu de ſcrupule ;
Mais un homme ridicule
Vaut peut-être encor mieux que rien.

CONSTANCE.

Souvent dans le loiſir d'une heureuſe fortune,
Le ridicule amuſe ; on ſe prête à ſes traits ;
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunés et les eſprits bien faits.

LEONOR.

Mais un esprit bien fait peut remarquer, je pense,
Ce noble cavalier si prompt à vous servir,
Qu'avec tant de respects, de soins, de complaisance,
Au-devant de vos pas nous avons vu venir.

CONSTANCE.

Vous le nommez ?

LEONOR.

Je crois qu'il se nomme Alamir.

CONSTANCE.

Alamir ? il paraît d'une toute autre espèce
Que monsieur le baron.

LEONOR.

Oui, plus de politesse,
Plus de monde, de grâce.

CONSTANCE.

Il porte dans son air
Je ne sais quoi de grand.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De noble.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LEONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne sais quoi de tendre.

CONSTANCE.

Oh point. Dans tous les ſoins qu'il s'empreſſe à nous rendre,
Son reſpect eſt ſi retenu !

LEONOR.

Son reſpect eſt ſi grand qu'en vérité j'ai cru
Qu'il a deviné votre alteſſe.

CONSTANCE.

Les voici ; mais ſurtout point d'alteſſe en ces lieux :
Dans mes deſtins injurieux
Je conſerve le cœur, non le rang de princeſſe.
Garde de découvrir mon ſecret à leurs yeux ;
Modère ta gaîté déplacée, imprudente ;
Ne me parle point en ſuivante.
Dans le plus ſecret entretien
Il faut t'accoutumer à paſſer pour ma tante.

LEONOR.

Oui, j'aurai cet honneur ; je m'en ſouviens très-bien.

CONSTANCE.

Point de reſpect, je te l'ordonne.

SCENE II.

DON MORILLO et LE DUC DE FOIX *en jeune officier, d'un côté du théâtre.*

De l'autre, CONSTANCE et LEONOR.

MORILLO *au duc de Foix, qu'il prend toujours pour Alamir.*

Oh, oh, qu'eſt-ce donc que j'entends ?
La tante eſt tutoyée ! Ah, ma foi, je ſoupçonne
Que cette tante-là n'eſt pas de ſes parens.
Alamir, mon ami, je crois que la friponne
Ayant ſur moi du deſſein,
Pour renchérir ſa perſonne,
Prit cette tante en chemin.

LE DUC DE FOIX.

Non, je ne le crois pas ; elle paraît bien née.
La vertu, la nobleſſe éclate en ſes regards.
De nos troubles civils les funeſtes haſards
Près de votre château l'ont ſans doute amenée.

MORILLO.

Parbleu, dans mon château je prétends la garder ;
En bon parent tu dois m'aider :
C'eſt une bonne aubaine ; et des nièces pareilles
Se trouvent rarement, et m'iraient à merveilles.

LE DUC DE FOIX.

Gardez de les laiſſer échapper de vos mains.

LEONOR *à la princeſſe.*

On parle ici de vous, et l'on a des deſſeins.

MORILLO.

Je réponds de leur complaiſance.

(*il s'avance vers la princeſſe de Navarre.*)

Madame, jamais mon château....

(*au duc de Foix.*)

Aide-moi donc un peu.

LE DUC DE FOIX, *bas.*

Ne vit rien de ſi beau.

MORILLO.

Ne vit rien de ſi beau.... Je ſens en ſa préſence
Un embarras tout nouveau ;
Que veut dire cela ? Je n'ai plus d'aſſurance.

LE DUC DE FOIX.

Son aſpect en impoſe, et ſe fait reſpecter.

MORILLO.

A peine elle daigne écouter.
Ce maintien réſervé glace mon éloquence ;
Elle jette ſur nous un regard bien altier !
Quels grands airs ! Allons donc, ſers-moi de chancelier,
Explique-lui le reſte, et touche un peu ſon ame.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! que je le voudrais !... Madame,
Tout reconnaît ici vos ſouveraines lois ;
Le ciel, ſans doute, vous a faite
Pour en donner aux plus grands rois.

Mais

Mais du ſein des grandeurs, on aime quelquefois
A ſe cacher dans la retraite.
On dit que les dieux autrefois
Dans de ſimples hameaux ſe plaiſaient à paraître :
On put ſouvent les méconnaître ;
On ne peut ſe méprendre aux charmes que je vois.

MORILLO.

Quels diſcours ampoulés, quel diable de langage !
Es-tu fou ?

LE DUC DE FOIX.

Je crains bien de n'être pas trop ſage.
(*à Léonor.*)
Vous qui ſemblez la ſœur de cet objet divin,
De nos empreſſemens daignez être attendrie ;
Accordez un ſeul jour, ne partez que demain ;
Ce jour le plus heureux, le plus beau de ma vie,
Du reſte de nos jours va régler le deſtin.
(*à Morillo.*)
Je parle ici pour vous.

MORILLO.

Eh bien, que dit la tante ?

LEONOR.

Je ne vous cache point que cette offre me tente :
Mais Madame, ma nièce.

MORILLO *à Léonor.*

Oh, c'eſt trop de raiſon.
A la fin, je ſerai le maître en ma maiſon.

Ma tante, il faut fouper alors que l'on voyage;
Petites façons et grands airs,
A mon avis, font des travers.
Humanifez un peu cette nièce fauvage.
Plus d'une reine en mon château
A couché dans la route, et l'a trouvé fort beau.

CONSTANCE.

Ces reines voyageaient en des temps plus paifibles;
Et vous favez quel trouble agite ces Etats.
A tous vos foins polis nos cœurs feront fenfibles;
Mais nous partons; daignez ne nous arrêter pas.

MORILLO.

La petite obftinée! Où courez-vous fi vîte?

CONSTANCE.

Au couvent.

MORILLO.

Quelle idée, et quels triftes projets!
Pourquoi préférez-vous un auffi vilain gîte?
Qu'y pourriez-vous trouver?

CONSTANCE.

La paix.

LE DUC DE FOIX.

Que cette paix eft loin de ce cœur qui foupire!

MORILLO.

Eh bien, efpères-tu de pouvoir la réduire?

LE DUC DE FOIX.

Je vous promets du moins d'y mettre tout mon art.

MORILLO.

J'emploîrai tout le mien.

LEONOR.

Souffiez qu'on ſe retire ;
Il faut ordonner tout pour ce prochain départ.

(*elles font un pas vers la porte.*)

LE DUC DE FOIX.

Le reſpect nous défend d'inſiſter davantage ;
Vous obéir en tout eſt le premier devoir.

(*ils font une révérence.*)

Mais quand on ceſſe de vous voir,
En perdant vos beaux yeux, on garde votre image.

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, DON MORILLO.

MORILLO.

On ne partira point, et j'y ſuis réſolu.

LE DUC DE FOIX.

Le ſang m'unit à vous, et c'eſt une vertu
D'aider dans leurs deſſeins des parens qu'on révère.

MORILLO.

La nièce eſt mon vrai fait, quoiqu'un peu froide et fière ;
La tante ſera ton affaire :
Et nous ſerons tous deux contens.
Que me conſeilles-tu ?

LE DUC DE FOIX.

D'être aimable, de plaire.

MORILLO.

Fais-moi plaire.

LE DUC DE FOIX.

Il y faut mille ſoins complaiſans,
Les plus profonds reſpects, des fêtes et du temps.

MORILLO.

J'ai très-peu de reſpect, le temps eſt long; les fêtes
Coûtent beaucoup, et ne ſont jamais prêtes;
C'eſt de l'argent perdu.

LE DUC DE FOIX.

L'argent fut inventé
Pour payer, ſi l'on peut, l'agréable et l'utile.
Eh, jamais le plaiſir fut-il trop acheté?

MORILLO.

Comment t'y prendras-tu?

LE DUC DE FOIX.

La choſe eſt très-facile.
Laiſſez-moi partager les frais.
Il vient de venir ici près
Quelques comédiens de France,
Des troubadours experts dans la haute ſcience,
Dans le premier des arts, le grand art du plaiſir:
Ils ne ſont pas dignes, peut-être,
Des adorables yeux qui les verront paraître;
Mais ils ſavent beaucoup, s'ils ſavent réjouir.

MORILLO.

Réjouiſſons-nous donc.

LE DUC DE FOIX.

Oui, mais avec myſtère.

MORILLO.

Avec myſtère, avec fracas,
Sers-moi tout comme tu voudras ;
Je trouve tout fort bon quand j'ai l'amour en tête.
Prépare ta petite fête :
De mes menus plaiſirs je te fais l'intendant.
Je veux ſubjuguer la friponne
Avec ſon air important,
Et je vais pour danſer ajuſter ma perſonne.

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.

HERNAND, tout eſt-il prêt ?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter ?
Quand Monſeigneur ordonne, on ſait exécuter.
Par mes ſoins ſecrets tout s'apprête
Pour amollir ce cœur et ſi fier et ſi grand.
Mais j'ai grand'peur que votre fête
Réuſſiſſe auſſi mal que votre enlèvement.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! c'eſt-là ce qui fait la douleur qui me preſſe ;
Je pleure ces tranſports d'une aveugle jeuneſſe,

Et je veux expier le crime d'un moment
Par une éternelle tendreſſe.
Tout me réuſſira, car j'aime à la fureur.

HERNAND.

Mais en déguiſemens vous avez du malheur :
Chez don Pèdre en ſecret j'eus l'honneur de vous ſuivre
En qualité de conjuré ;
Vous fûtes reconnu, tout prêt d'être livré,
Et nous ſommes heureux de vivre ;
Vos affaires ici ne tournent pas trop bien,
Et je crains tout pour vous.

LE DUC DE FOIX.

J'aime et je ne crains rien :
Mon projet avorté, quoique plein de juſtice,
Dut ſans doute être malheureux ;
Je ne méritais pas un deſtin plus propice,
Mon cœur n'était point amoureux.
Je voulais d'un tyran punir la violence ;
Je voulais enlever Conſtance,
Pour unir nos maiſons, nos noms et nos amis ;
La ſeule ambition fut d'abord mon partage.
Belle Conſtance, je vous vis ;
L'amour ſeul arme mon courage.

HERNAND.

Elle ne vous vit point ; c'eſt-là votre malheur.
Vos grands projets lui firent peur ;

Et dès qu'elle en fut informée,
Sa fureur contre vous dès long-temps allumée
En avertit toute la cour.
Il fallut fuir alors.

LE DUC DE FOIX.

Elle fuit à ſon tour.
Nos communs ennemis la rendront plus traitable.

HERNAND.

Elle hait votre ſang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haine indomptable
Peut tenir contre tant d'amour?

HERNAND.

Pour un héros tout jeune et ſans expérience,
Vous embraſſez beaucoup de terrain à la fois:
Vous voudriez finir la méſintelligence
Du ſang de Navarre et de Foix;
Vous avez en ſecret avec le roi de France
Un chiffre de correſpondance.
Contre un roi formidable ici vous conſpirez;
Vous y riſquez vos jours et ceux des conjurés.
Vos troupes vers ces lieux s'avancent à la file;
Vous préparez la guerre au milieu des feſtins;
Vous bernez le ſeigneur qui vous donne un aſile;
Sa fille, pour combler vos ſinguliers deſtins,
Devient folle de vous, et vous tient en contrainte:
Il vous faut employer et l'audace et la feinte;

Téméraire en amour et criminel d'Etat,
Perdant votre raiſon, vous riſquez votre tête.
Vous allez livrer un combat,
Et vous préparez une fête ?

LE DUC DE FOIX.

Mon cœur de tant d'objets n'en voit qu'un ſeul ici ;
Je ne vois, je n'entends que la belle Conſtance.
Si par mes tendres ſoins ſon cœur eſt adouci,
Tout le reſte eſt en aſſurance.
Don Pèdre périra, don Pèdre eſt trop haï.
Le fameux du Gueſclin vers l'Eſpagne s'avance ;
Le fier Anglais notre ennemi
D'un tyran déteſté prend en vain la défenſe :
Par le bras des Français les rois ſont protégés ;
Des tyrans de l'Europe ils domptent la puiſſance ;
Le ſort des Caſtillans ſera d'être vengés
Par le courage de la France.

HERNAND.

Et cependant en ce ſéjour
Vous ne connaiſſez rien qu'un charmant eſclavage.

LE DUC DE FOIX.

Va, tu verras bientôt ce que peut un courage,
Qui ſert la patrie et l'amour.
Ici tout ce qui m'inquiète,
C'eſt cette paſſion dont m'honore Sanchette,
La fille de notre baron.

HERNAND.

C'eſt une fille neuve, innocente, indiſcrette,

Bonne par inclination,
Simple par éducation,
Et par inſtinct un peu coquette ;
C'eſt la pure nature en ſa ſimplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa ſimplicité même eſt fort embarraſſante,
Et peut nuire aux projets de mon cœur agité.
J'étais loin d'en vouloir à cette ame innocente.
J'apprends que la princeſſe arrive en ce canton ;
Je me rends ſur la route, et me donne au baron
Pour un fils d'Alamir, parent de la maiſon.
En amour comme en guerre une ruſe eſt permiſe.
J'arrive, et ſur un compliment,
Moitié poli, moitié galant,
Que par-tout l'uſage autoriſe,
Sanchette prend feu promptement,
Et ſon cœur tout neuf s'humaniſe :
Elle me prend pour ſon amant,
Se flatte d'un engagement,
M'aime, et le dit avec franchiſe.
Je crains plus ſa naïveté
Que d'une femme bien appriſe
Je ne craindrais la fauſſeté.

HERNAND.

Elle vous cherche.

LE DUC DE FOIX.

Je te laiſſe :
Tâche de dérouter ſa curioſité ;
Je vole aux pieds de la princeſſe.

SCENE V.

SANCHETTE, HERNAND.

SANCHETTE.

Je ſuis au déſeſpoir.

HERNAND.

Qu'eſt-ce qui vous déplaît,
Mademoiſelle ?

SANCHETTE.

Votre maître.

HERNAND.

Vous déplaît-il beaucoup ?

SANCHETTE.

Beaucoup ; car c'eſt un traître,
Ou du moins il eſt près de l'être ;
Il ne prend plus à moi nul intérêt.
Avant-hier il vint, et je fus tranſportée
De ſon ſéduiſant entretien ;
Hier il m'a beaucoup flattée,
A préſent il ne me dit rien.
Il court, ou je me trompe, après cette étrangère :
Moi je cours après lui ; tous mes pas ſont perdus ;
Et depuis qu'elle eſt chez mon père,
Il ſemble que je n'y ſois plus.
Quelle eſt donc cette femme et ſi belle et ſi fière,
Pour qui l'on fait tant de façons ?
On va pour elle encor donner les violons,
Et c'eſt ce qui me déſeſpère.

HERNAND.

Elle va tout gâter. . . . . Mademoiſelle, eh bien,
Si vous me promettiez de n'en témoigner rien,
D'être diſcrette.

SANCHETTE.

Oh oui, je jure de me taire,
Pourvu que vous parliez.

HERNAND.

Le ſecret, le myſtère
Rend les plaiſirs piquans.

SANCHETTE.

Je ne vois pas pourquoi.

HERNAND.

Mon maître né galant, dont vous tournez la tête,
Sans vous en avertir, vous prépare une fète.

SANCHETTE.

Quoi, tous ces violons !

HERNAND.

Sont tous pour vous.

SANCHETTE.

Pour moi !

HERNAND.

N'en faites point ſemblant, gardez un beau ſilence ;
Vous verrez vingt français entrer dans un moment ;
Ils ſont parés ſuperbement ;
Ils parlent en chanſons, ils marchent en cadence,
Et la joie eſt leur élément.

SANCHETTE.

Vingt beaux meſſieurs français ! j'en ai l'ame ravie ;
J'eus de voir des français toujours très-grande envie :
Entreront-ils bientôt ?

HERNAND.

Ils ſont dans le château.

SANCHETTE.

L'aimable nation ! que de galanterie !

HERNAND.

On vous donne un ſpectacle, un plaiſir tout nouveau.
Ce que font les Français eſt ſi brillant, ſi beau !

SANCHETTE.

Eh ! qu'eſt-ce qu'un ſpectacle ?

HERNAND.

Une choſe charmante.
Quelquefois un ſpectacle eſt un mouvant tableau
Où la nature agit, où l'hiſtoire eſt parlante,
Où les rois, les héros ſortent de leur tombeau :
Des mœurs des nations c'eſt l'image vivante.

SANCHETTE.

Je ne vous entends point.

HERNAND.

Un ſpectacle aſſez beau
Serait encore une fête galante ;
C'eſt un art tout français d'expliquer ſes déſirs,
Par l'organe des jeux, par la voix des plaiſirs ;
Un ſpectacle eſt ſurtout un amoureux myſtère,
Pour courtiſer Sanchette et tâcher de lui plaire,

Avant d'aller tout uniment
Parler au baron votre père
De notaire, d'engagement,
De fiançaille et de douaire.

SANCHETTE.

Ah! je vous entends bien; mais moi, que dois-je faire?

HERNAND.

Rien.

SANCHETTE.

Comment, rien du tout?

HERNAND.

Le goût, la dignité
Confiftent dans la gravité,
Dans l'art d'écouter tout finement fans rien dire,
D'approuver d'un regard, d'un gefte, d'un fourire.
Le feu dont mon maître foupire,
Sous des noms empruntés, devant vous paraîtra;
Et l'adorable Sanchette,
Toujours tendre, toujours difcrette,
En filence triomphera.

SANCHETTE.

Je comprends fort peu tout cela;
Mais je vous avoûrai que je fuis enchantée
De voir de beaux français, et d'en être fêtée.

SCENE VI.

SANCHETTE et HERNAND *ſont ſur le devant*, LA PRINCESSE DE NAVARRE *arrive par un des côtés du fond ſur le théâtre*, *entre* DON MORILLO et LE DUC DE FOIX ; Suite.

LEONOR *à Morillo.*

Oui, Monſieur, nous allons partir.

LE DUC DE FOIX, *à part.*

Amour, daigne éloigner un départ qui me tue.

SANCHETTE *à Hernand.*

On ne commence point. Je ne puis me tenir ;
Quand aurai-je une fête aux yeux de l'inconnue ?
Je la verrai jalouſe, et c'eſt un grand plaiſir.

CONSTANCE *voulant paſſer par une porte*, *elle s'ouvre et paraît remplie de guerriers.*

Que vois-je, ô Ciel ! ſuis-je trahie ?
Ce paſſage eſt rempli de guerriers menaçans !
Quoi ! don Pèdre en ces lieux étend ſa tyrannie ?

LEONOR.

La frayeur trouble tous mes ſens.

(*les guerriers entrent ſur la ſcène*, *précédés de trompettes*, *et tous les acteurs de la comédie ſe rangent d'un côté du théâtre.*)

UN GUERRIER, *chantant.*

Jeune beauté, ceſſez de vous plaindre,
Banniſſez vos terreurs,

C'eſt vous qu'il faut craindre :
Banniſſez vos terreurs,
C'eſt vous qu'il faut craindre ,
Régnez ſur nos cœurs.

LE CHOEUR *répète.*

Jeune beauté , ceſſez de vous plaindre , &c.

(*marche de guerriers danſans.*)

UN GUERRIER.

Lorſque Vénus vient embellir la terre ,
C'eſt dans nos champs qu'elle établit ſa cour.
Le terrible dieu de la guerre ,
Déſarmé dans ſes bras , ſourit au tendre Amour.
Toujours la beauté diſpoſe
Des invincibles guerriers ;
Et le charmant Amour eſt ſur un lit de roſe
A l'ombre des lauriers.

LE CHOEUR.

Jeune beauté , ceſſez de vous plaindre , &c.

(*on danſe.*)

UN GUERRIER.

Si quelque tyran vous opprime ,
Il va tomber la victime
De l'amour et de la valeur ;
Il va tomber ſous le glaive vengeur.

UN GUERRIER.

A votre préſence
Tout doit s'enflammer ;
Pour votre défenſe

Tout doit s'armer ;
L'amour, la vengeance
Doit nous animer.

LE CHOEUR *répète.*

A votre préfence
Tout doit s'enflammer, &c.

(*on danfe.*)

CONSTANCE *à Léonor.*

Je l'avoûrai, ce divertiffement
Me plaît, m'alarme davantage ;
On dirait qu'ils ont fu l'objet de mon voyage.
Ciel ! avec mon état quel rapport étonnant !

LEONOR.

Bon, c'eft pure galanterie,
C'eft un air de chevalerie,
Que prend le vieux baron pour faire l'important.

(*la princeffe veut s'en aller, le chœur l'arrête en chantant*)

LE CHOEUR.

Demeurez, préfidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs foient ici vos conquêtes.

DEUX GUERRIERS.

Tout l'univers doit vous rendre
L'hommage qu'on rend aux dieux ;
Mais en quels lieux
Pouvez-vous attendre
Un hommage plus tendre,
Plus digne de vos yeux ?

LE CHOEUR.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Et que nos cœurs ſoient vos conquêtes.

(*les acteurs du divertiſſement rentrent par le même portique.*)

(*pendant que Conſtance parle à Léonor, don Morillo, qui eſt devant elles, leur fait des mines; et Sanchette qui eſt alors auprès du duc de Foix, le tire à part ſur le devant du théâtre.*)

SANCHETTE *au duc de Foix.*

Ecoutez donc, mon cher amant;
L'aubade qu'on me donne eſt étrangement faite:
Je n'ai pas pu danſer. Pourquoi cette trompette?
Qu'eſt-ce qu'un Mars, Vénus, des tyrans, des combats,
Et pas un ſeul mot de Sanchette?
A cette dame-ci tout s'adreſſe en ces lieux:
Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi, taiſons-nous; l'Amour reſpectueux
Doit avoir quelquefois ſon bandeau ſur la bouche,
Bien plus encor que ſur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau, quels reſpects! ils ſont bien ennuyeux!

MORILLO, *s'avançant vers la princeſſe.*

Eh bien, que dites-vous de notre ſérénade?
La tante eſt-elle un peu contente de l'aubade?

LEONOR.

Et la tante et la nièce y trouvent mille appas.

LA PRINCESSE *à Léonor.*

Qu'eſt-ce que tout ceci ? Non, je ne comprends pas
Les contrariétés qui s'offrent à ma vue ;
Cette ruſticité du ſeigneur du château,
Et ce goût ſi noble, ſi beau,
D'une fête ſi prompte et ſi bien entendue.

MORILLO.

Eh bien donc, notre tante approuve mon cadeau.

LEONOR.

Il me paraît brillant, fort heureux et nouveau.

MORILLO.

La porte était gardée avec de beaux gendarmes :
Eh, eh, l'on n'eſt pas neuf dans le métier des armes.

CONSTANCE.

C'eſt magnifiquement recevoir nos adieux ;
Toujours le ſouvenir m'en ſera précieux.

MORILLO.

Je le crois. Vous pourriez voyager par le monde
Sans être fêtoyée, ainſi qu'on l'eſt ici :
Soyez ſage, demeurez-y ;
Cette fête, ma foi, n'aura pas ſa ſeconde :
Vous chômerez ailleurs. Quand je vous parle ainſi,
C'eſt pour votre ſeul bien ; car pour moi, je vous jure
Que ſi vous décampez, de bon cœur je l'endure ;
Et quand il vous plaira, vous pourrez nous quitter.

CONSTANCE.

De cette offre polie il nous faut profiter ;
Par cet autre côté permettez que je ſorte.

LEONOR.

On nous arrête encore à la ſeconde porte ?

CONSTANCE.

Que vois-je ? quels objets ! quels ſpectacles charmans !

LEONOR.

Ma nièce, c'eſt ici le pays des romans.

(il ſort de cette ſeconde porte une troupe de danſeurs et de danſeuſes avec des tambours de baſque et des tambourins.)

(après cette entrée, Léonor ſe trouve à côté de Morillo, et lui dit :)

Qui ſont donc ces gens-ci ?

MORILLO *au duc de Foix.*

C'eſt à toi de leur dire

Ce que je ne ſais point.

LE DUC DE FOIX *à la princeſſe de Navarre.*

Ce ſont des gens ſavans,

Qui dans le ciel tout courant ſavent lire,
Des mages d'autrefois illuſtres deſcendans,
A qui fut réſervé le grand art de prédire.

(les aſtrologues arabes, qui étaient reſtés ſous le portique pendant la danſe, s'avancent ſur le théâtre, et tous les acteurs de la comédie ſe rangent pour les écouter.)

UNE DEVINERESSE *chante.*

Nous enchaînons le temps ; le Plaiſir ſuit nos pas ;
Nous portons dans les cœurs la flatteuſe eſpérance ;
Nous leur donnons la jouiſſance
Des biens même qu'ils n'ont pas ;

Le préſent fuit, il nous entraîne ;
Le paſſé n'eſt plus rien.
Charme de l'avenir, vous êtes le ſeul bien
Qui reſte à la faibleſſe humaine.
Nous enchaînons le temps, &c.

(*on danſe.*)

UN ASTROLOGUE.

L'aſtre éclatant et doux de la fille de l'onde,
Qui devance ou qui ſuit le jour,
Pour vous recommençait ſon tour.
Mars a voulu s'unir pour le bonheur du monde
A la planète de l'Amour.
Mais quand les faveurs céleſtes
Sur nos jours précieux allaient ſe raſſembler,
Des dieux inhumains et funeſtes
Se plaiſent à les troubler.

UN ASTROLOGUE, *alternativement avec le chœur.*

Dieux ennemis, dieux impitoyables,
Soyez confondus :
Dieux ſecourables,
Tendre Vénus,
Soyez à jamais favorables.

CONSTANCE.

Ces aſtrologues me paraiſſent
Plus inſtruits du paſſé que du ſombre avenir ;
Dans mon ignorance ils me laiſſent ;
Comme moi, ſur mes maux ils ſemblent s'attendrir ;

Ils forment comme moi des ſouhaits inutiles,
Et des eſpérances ſtériles,
Sans rien prévoir, et ſans rien prévenir.

L'E DUC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire ;
Des ſecrets de nos cœurs ils percent le myſtère.

UNE DEVINERESSE *s'approche de la princeſſe, et chante.*

Vous excitez la plus ſincère ardeur,
Et vous ne ſentez que la haine ;
Pour punir votre ame inhumaine
Un ennemi doit toucher votre cœur.

(*enſuite s'avançant vers Sanchette.*)

Et vous, jeune beauté que l'Amour veut conduire,
L'Amour doit vous inſtruire ;
Suivez ſes douces lois.
Votre cœur eſt né tendre ;
Aimez, mais en feſant un choix,
Gardez de vous méprendre.

SANCHETTE.

Ah! l'on s'adreſſe à moi ; la fête était pour nous.
J'attendais ; j'éprouvais des tranſports ſi jaloux.

UN DEVIN ET UNE DEVINERESSE, *s'adreſſant à Sanchette.*

En mariage
Un ſort heureux
Eſt un rare avantage ;

Ses plus doux feux
Sont un long esclavage.

Du mariage
Formez les nœuds;
Mais ils sont dangereux.
L'amour heureux
Est trop volage.

Du mariage
Craignez les nœuds,
Ils sont trop dangereux.

SANCHETTE *au duc de Foix.*

Bon ! quels dangers seraient à craindre en mariage ?
Moi, je n'en vois aucun ; de bon cœur je m'engage :
Nous nous aimons, tout ira bien.
Puisque nous nous aimons, nous serons fort fidelles ;
Donnez-moi bien souvent des fêtes aussi belles,
Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC DE FOIX.

Hélas ! j'en donnerais tous les jours de ma vie,
Et les fêtes sont ma folie ;
Mais je n'espère point faire vôtre bonheur.

SANCHETTE.

Il est déjà tout fait ; vous enchantez mon cœur.

(*on danse.*)

(*les acteurs de la comédie sont rangés sur les ailes : Sanchette veut danser avec le duc de Foix qui s'en défend ; Morillo prend la princesse de Navarre, et danse avec elle.*)

GUILLOT, *avec un garçon jardinier, vient interrompre la danse, dérange tout, prend le duc de Foix et Morillo par la main, fait des signes en leur parlant bas, et ayant fait cesser la musique, il dit au duc de Foix :*

Oh! vous allez bientôt avoir une autre danse :
Tout est perdu, comptez sur moi.

LE DUC DE FOIX *à Morillo.*

Quelle étrange aventure! Un alcade! Eh pourquoi?

MORILLO.

Il vient la demander par ordre exprès du roi.

LE DUC DE FOIX.

De quel roi?

MORILLO.

De don Pèdre.

LE DUC DE FOIX.

Allez; le roi de France
Vous défendra bientôt de cette violence.

LEONOR *à la princesse.*

Il paraît que sur vous roule la conférence.

MORILLO.

Bon; mais en attendant qu'allons-nous devenir?
Quand un alcade parle, il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir, moi?

MORILLO.

Sans doute, et que peux-tu prétendre?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous, contre tous la défendre.

MORILLO.

Qui, toi, te révolter contre un ordre précis,
Emané du roi même ? es-tu de ſang raſſis ?

LE DUC DE FOIX.

Le premier des devoirs eſt de ſervir les belles ;
Et les rois ne vont qu'après elles.

MORILLO.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien :
Tu feras. . . Mais, ma foi, je ne m'en mêle en rien.
Rebelle à la juſtice, allons ! rentrez, Sanchette,
Plus de fête.

(Morillo pouſſe Sanchette dans la maiſon, renvoie la muſique, et ſort avec ſon monde.)

SANCHETTE.

Eh quoi donc !

LEONOR.

D'où vient cette retraite,
Ce trouble, cet effroi, ce changement ſoudain ?

CONSTANCE.

Je crains de nouveaux coups de mon triſte deſtin.

LE DUC DE FOIX.

Madame, il eſt affreux de cauſer vos alarmes :
Nos divertiſſemens vont finir par des larmes.
Un cruel. . . .

CONSTANCE.

Ciel ! qu'entends-je ? Eh quoi ! juſqu'en ces lieux
Gaſton pourſuivrait-il ſes projets odieux ?

LEONOR.

LEONOR.

Qu'avez-vous dit ?

LE DUC DE FOIX.

Quel nom prononce votre bouche ?
Gaſton de Foix, Madame, a-t-il un cœur farouche ?
Sur la foi de ſon nom j'oſe vous proteſter
Qu'ainſi que moi, pour vous, il donnerait ſa vie ;
Mais d'un autre ennemi craignez la barbarie ;
De la part de don Pèdre on vient vous arrêter.

CONSTANCE.

M'arrêter ?

LE DUC DE FOIX.

Un alcade avec impatience
Juſqu'en ces lieux ſuivit vos pas :
Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Eh ! ſur quelle apparence,
Sous quel nom, quel prétexte ?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme pas,
Mais il a déſigné vos gens, votre équipage ;
Tout envoyé qu'il eſt d'un ennemi ſauvage,
Il a ſurtout déſigné vos appas.

LEONOR.

Ah, cachons-nous, Madame.

CONSTANCE.

Où ?

LEONOR.

Chez la jardinière,
Chez Guillot.

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher:
La beauté ne peut ſe cacher.

CONSTANCE.

Fuyons,

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LEONOR.

Reſtons donc.

CONSTANCE.

Ciel! que faire?

LE DUC DE FOIX.

Si vous reſtez, ſi vous fuyez,
Je mourrai par-tout à vos pieds.
Madame, je n'ai point la coupable imprudence
D'oſer vous demander quelle eſt votre naiſſance:
Soyez reine ou bergère, il n'importe à mon cœur;
Et le ſecret que vous m'en faites
Du ſoin de vous ſervir n'affaiblit point l'ardeur;
Le trône eſt par-tout où vous êtes.
Cachez, s'il ſe peut, vos appas,
Je vais voir en ces lieux ſi l'on peut vous ſurprendre,
Et je ne me cacherai pas,
Quand il faudra vous défendre.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

Enfin, nous avons un appui :
Le brave chevalier ! nous viendrait-il de France ?

CONSTANCE.

Il n'eſt point d'eſpagnol plus généreux que lui.

LEONOR.

J'en eſpère beaucoup, s'il prend votre défenſe.

CONSTANCE.

Mais que peut-il ſeul aujourd'hui
Contre le danger qui me preſſe ?
Le ſort a ſur ma tête épuiſé tous ſes coups.

LEONOR.

Je craindrais le ſort en courroux,
Si vous n'étiez qu'une princeſſe ;
Mais vous avez, Madame, un partage plus doux.
La nature elle-même a pris votre querelle.
Puiſque vous êtes jeune et belle,
Le monde entier ſera pour vous.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SANCHETTE, GUILLOT jardinier.

SANCHETTE.

ARRETE, parle-moi, Guillot.

GUILLOT.

Oh, Guillot eſt preſſé.

SANCHETTE.

Guillot, demeure; un mot:
Que fait notre Alamir?

GUILLOT.

Oh, rien n'eſt plus étrange.

SANCHETTE.

Mais que fait-il, dis-moi?

GUILLOT.

Moi, je crois qu'il fait tout,
Libéral comme un roi, jeune et beau comme un ange.

SANCHETTE.

L'infidelle me pouſſe à bout.
N'eſt-il pas au jardin avec cette étrangère?

GUILLOT.

Eh vraiment oui.

SANCHETTE.

Qu'elle doit me déplaire!

GUILLOT.

Eh mon Dieu ! d'où vient ce courroux ?
Vous devez l'aimer au contraire,
Car elle eſt belle comme vous.

SANCHETTE.

D'où vient qu'on a ceſſé ſitôt la ſérénade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

Que veut dire un alcade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient que mon père voulait
M'enfermer ſous la clef ? d'où vient qu'il s'en allait ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient qu'Alamir eſt près d'elle ?

GUILLOT.

Eh, je le ſais, c'eſt qu'elle eſt belle :
Il lui parle à genoux, tout comme on parle au roi ;
C'eſt des reſpects, des ſoins, j'en ſuis tout hors de moi.
Vous en ſeriez charmée.

SANCHETTE.

Ah, Guillot, le perfide !

GUILLOT.

Adieu ; car on m'attend, on a beſoin d'un guide ;
Elle veut s'en aller.

(*il ſort.*)

SANCHETTE *ſeule.*

Puiſſe-t-elle partir
Et me laiſſer mon Alamir !
Oh, que je ſuis honteuſe et dépitée !
Il m'aimait en un jour ; en deux, ſuis-je quittée ?
Monſieur Hernand m'a dit que c'eſt là le bon ton ;
Je n'en crois rien du tout. Alamir ! quel fripon !
S'il était ſot et laid, il me ferait fidelle,
Et ne pouvant trouver de conquête nouvelle,
Il m'aimerait faute de mieux.
Comment faut-il faire à mon âge ?
J'ai des amans conſtans, ils ſont tous ennuyeux ;
J'en trouve un ſeul aimable, et le traître eſt volage.

SCENE II.

SANCHETTE, L'ALCADE et ſa Suite.

L'ALCADE.

Mes amis, vous avez un important emploi ;
Elle eſt dans ces jardins ; ah, la voici, c'eſt elle ;
Le portrait qu'on m'en fit me ſemble aſſez fidelle ;
Voilà ſon air, ſa taille ; elle eſt jeune, elle eſt belle ;
Rempliſſons les ordres du roi.
Soyez prêts à me ſuivre, et faites ſentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéirons ; comptez ſur notre zèle.

SANCHETTE.

Ah, Meſſieurs, vous parlez de moi.

L'ALCADE.

Oui, Madame ; à vos traits nous ſavons vous connaître ;
Votre air nous dit aſſez ce que vous devez être ;
Nous venons vous prier de venir avec nous ;
La moitié de mes gens marchera devant vous,
L'autre moitié ſuivra ; vous ſerez tranſportée
Surement et ſans bruit, et par-tout reſpectée.

SANCHETTE.

Quel étrange propos ! Me tranſporter ! Qui ? moi !
Eh, qui donc êtes-vous ?

L'ALCADE.

Des officiers du roi ;
Vous l'offenſez beaucoup d'habiter ces retraites ;
Monſieur l'Amirante en ſecret,
Sans nous dire qui vous êtes,
Nous a fait votre portrait.

SANCHETTE.

Mon portrait, dites-vous ?

L'ALCADE.

Madame, trait pour trait.

SANCHETTE.

Mais je ne connais point ce monſieur l'Amirante.

L'ALCADE.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

SANCHETTE.

Mon portrait à la cour a donc été porté ?

L'ALCADE.

Apparemment.

SANCHETTE.

Voyez ce que fait la beauté.
Et de la part du roi vous m'enlevez ?

L'ALCADE.

Sans doute;
C'eſt notre ordre précis : il le faut, quoi qu'il coûte.

SANCHETTE.

Où m'allez-vous mener ?

L'ALCADE.

A Burgos, à la cour;
Vous y ferez demain avant la fin du jour.

SANCHETTE.

A la cour ! mais vraiment ce n'eſt pas me déplaire ;
La cour ! j'y conſens fort ; mais que dira mon père ?

L'ALCADE.

Votre père ? il dira tout ce qu'il lui plaira.

SANCHETTE.

Il doit être charmé de ce voyage-là !

L'ALCADE.

C'eſt un honneur très-grand qui ſans doute le flatte.

SANCHETTE.

On m'a dit que la cour eſt un pays ſi beau !
Hélas ! hors ce jour-ci, la vie en ce château
Fut toujours ennuyeuſe et plate.

L'ALCADE.

Il faut que dans la cour votre perſonne éclate.

SANCHETTE.

Eh, qu'eſt-ce qu'on y fait ?

L'ALCADE.

Mais, du bien et du mal ;
On y vit d'eſpérance, on tâche de paraître ;
Près des belles toujours on a quelque rival,
On en a cent auprès du maître.

SANCHETTE.

Eh, quand je ferai là, je verrai donc le roi ?

L'ALCADE.

C'eſt lui qui veut vous voir.

SANCHETTE.

Ah, quel plaiſir pour moi !
Ne me trompez-vous point ? eh quoi, le roi ſouhaite
Que je vive à ſa cour ? il veut avoir Sanchette ?
Hélas ! de tout mon cœur : il m'enlève, partons.
Eſt-il comme Alamir ? quelles ſont ſes façons ?
Comment en uſe-t-il, Meſſieurs, avec les belles ?

L'ALCADE.

Il ne m'appartient pas d'en ſavoir des nouvelles ;
A ſes ordres ſacrés je ne ſais qu'obéir.

SANCHETTE.

Vous emmenez ſans doute à la cour Alamir ?

L'ALCADE.

Comment ? quel Alamir ?

SANCHETTE.

L'homme le plus aimable,
Le plus fait pour la cour, brave, jeune, adorable.

L'ALCADE.

Si c'eſt un gentilhomme à vous,
Sans doute, il peut venir; vous êtes la maîtreſſe.

SANCHETTE.

Un gentilhomme à moi, plût à Dieu!

L'ALCADE.

Le temps preſſe,
La nuit vient, les chemins ne ſont pas sûrs pour nous:
Partons.

SANCHETTE.

Ah! volontiers.

SCENE III.

MORILLO, SANCHETTE, LE DUC DE FOIX, Suite.

MORILLO.

MESSIEURS, êtes-vous fous?
Arrêtez donc; qu'allez-vous faire?
Où menez-vous ma fille?

SANCHETTE.

A la cour, mon cher père.

MORILLO.

Elle eſt folle; arrêtez, c'eſt ma fille.

L'ALCADE.

Comment ?

Ce n'eſt pas cette dame, à qui je....

MORILLO.

Non vraiment,

C'eſt ma fille, et je ſuis don Morillo ſon père ;

Jamais on ne l'enlèvera.

SANCHETTE.

Quoi, jamais !

MORILLO.

Emmenez, s'il le faut, l'étrangère,

Mais ma fille me reſtera.

SANCHETTE.

Elle aura donc ſur moi toujours la préférence ;

C'eſt elle qu'on enlève !

MORILLO.

Allez en diligence.

SANCHETTE.

L'heureuſe créature ! on l'emmène à la cour :

Hélas ! quand ſera-ce mon tour ?

MORILLO.

Vous voyez que du roi la volonté ſacrée

Eſt chez don Morillo comme il faut révérée ;

Vous en rendrez compte.

L'ALCADE.

Oui, fiez-vous à nos ſoins.

SANCHETTE.

Meſſieurs, ne prenez qu'elle au moins.

SCENE IV.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

Je suis saisi de crainte ; ah ! l'affaire est fâcheuse.

SANCHETTE.

Eh, qu'ai-je à craindre, moi ?

MORILLO.

La chose est sérieuse ;
C'est affaire d'Etat, vois-tu, que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment d'Etat ?

MORILLO.

Eh, oui, j'apprends que près d'ici
Tous les Français sont en campagne
Pour donner un maître à l'Espagne.

SANCHETTE.

Qu'est-ce que cela fait ?

MORILLO.

On dit qu'en ce canton
Alamir est leur espion ;
Cette dame est errante, et chez moi se déguise ;
Elle a tout l'air d'être comprise
Dans quelque conspiration ;
Et si tu veux que je le dise,
Tout cela sent la pendaison.
J'ai fait une grosse sottise

De faire entrer dans ma maiſon
Cette dame en ce temps de criſe,
Et cet agréable fripon
Qui me joue, et qui la courtiſe :
Je veux qu'il parte tout de bon,
Et qu'ailleurs il s'impatroniſe.

SANCHETTE.

Lui, mon père, ce beau garçon ?

MORILLO.

Lui-même ; il peut ailleurs donner la ſérénade.

SCENE V.

MORILLO, SANCHETTE, GUILLOT.

GUILLOT, *tout eſſoufflé.*

Au ſecours, au ſecours ! ah, quelle étrange aubade !

MORILLO.

Quoi donc ?

SANCHETTE.

Qu'a-t-il donc fait ?

GUILLOT.

Dans ces jardins là-bas.

MORILLO.

Eh bien ?

GUILLOT.

Cet Alamir et ce monſieur l'Alcade,
Les gens d'Alamir, des ſoldats,
Ayant du fer par-tout, en tête, au dos, aux bras,

L'étrangère enlevée au milieu des gens-d'armes,
Et le brave Alamir tout brillant ſous les armes,
Qui la reprend ſoudain, et fait tomber à bas,
Tout alentour de lui, nez, mentons, jambes, bras,
Et la belle étrangère en larmes,
Des chevaux renverſés, et des maîtres deſſous,
Et des valets deſſus, des jambes fracaſſées,
Des vainqueurs, des fuyards, des cris, du ſang, des coups,
Des lances à la fois, et des têtes caſſées,
Et la tante, et ma femme, et ma fille, avec moi,
C'eſt horrible à penſer, je ſuis tout mort d'effroi.

SANCHETTE.

Eh, n'eſt-il point bleſſé ?

GUILLOT.

C'eſt lui qui bleſſe et tue ;
C'eſt un héros, un diable.

MORILLO.

Ah, quelle étrange iſſue !
Quel maudit Alamir ! quel enragé, quel fou !
S'attaquer à ſon maître, et haſarder ſon cou !
Et le mien, qui pis eſt ! Ah, le maudit eſclandre !
Qu'allons-nous devenir ? Le plus grand châtiment
Sera le digne fruit de cet emportement ;
Et moi bien ſot auſſi de vouloir entreprendre
De retenir chez moi cette fière beauté ;
Voilà ce qu'il m'en a coûté.
Aſſemblons nos parens, allons chez votre mère,
Et tâchons d'aſſoupir cette effroyable affaire.

SANCHETTE, *en s'en allant.*

Ah, Guillot! prends bien ſoin de ce jeune officier;
Il a tort, en effet, mais il eſt bien aimable,
Il eſt ſi brave!

SCENE VI.

GUILLOT *ſeul.*

Ah, oui, c'eſt un homme admirable!
On ne peut mieux ſe battre, on ne peut mieux payer:
Que j'aime les héros quand ils ſont de l'eſpèce
De cet amoureux chevalier!
J'ai vu ça tout d'un coup. La dame a ſa tendreſſe.
J'aime à voir un jeune guerrier
Bien payer ſes amis, bien ſervir ſa maîtreſſe;
C'eſt comme il faut me plaire.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR, GUILLOT.

CONSTANCE.

Ou me réfugier?
Hélas! qu'eſt devenu ce guerrier intrépide,
Dont l'ame généreuſe et la valeur rapide
Etalent tant d'exploits avec tant de vertu?
Comme il me défendait! comme il a combattu!
L'aurais-tu vu? réponds.

GUILLOT.

J'ai vu, je n'ai rien vu;
Je ne vois rien encore. Une semblable fête
Trouble terriblement les yeux.

LEONOR.

Eh, va donc t'informer.

GUILLOT.

Où, Madame?

CONSTANCE.

En tous lieux.
Va, vole, réponds donc: que fait-il? cours, arrête:
Aurait-il succombé? Que ne puis-je à mon tour
Défendre ce héros et lui sauver le jour!

LEONOR.

Hélas, plus que jamais, le danger est extrême;
Le nombre était trop grand.

GUILLOT.

Contre un ils étaient dix.

LEONOR.

Peut-être qu'on vous cherche, et qu'Alamir est pris.

GUILLOT.

Qui? lui! vous vous moquez; il aurait pris lui-même
Tous les alcades d'un pays.
Allez, croyez sans vous méprendre,
Qu'il sera mort cent fois avant que de se rendre.

CONSTANCE.

Il serait mort?

LEONOR.

LEONOR.

Va donc.

CONSTANCE.

(*il ſort.* Tâche de t'éclaircir.

Va vîte.... Il ſerait mort !

LEONOR.

Je vous en vois frémir ;

Il le mérite bien ; votre ame eſt attendrie ;

Mais ſur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie ?

CONSTANCE.

S'il vivait, Léonor, il ſerait près de moi.

De l'honneur qui le guide il connaît trop la loi.

Sa main, pour me ſervir par le ciel réſervée,

M'abandonnerait-elle après m'avoir ſauvée ?

Non ; je crois qu'en tout temps il ſerait mon appui.

Puiſqu'il ne paraît pas, je dois trembler pour lui.

LEONOR.

Tremblez auſſi pour vous, car tout vous eſt contraire,

En vain par-tout vous ſavez plaire,

Par-tout on vous pourſuit, on menace vos jours ;

Chacun craint ici pour ſa tête.

Le maître du château, qui vous donne une fête,

N'oſe vous donner du ſecours ;

Alamir ſeul vous ſert, le reſte vous opprime.

CONSTANCE.

Que devient Alamir, et quel ſera ſon ſort ?

LEONOR.

Songez au vôtre, hélas ! quel tranſport vous anime !

CONSTANCE.

Léonor, ce n'eſt point un aveugle tranſport,
C'eſt un ſentiment légitime.
Ce qu'il a fait pour moi....

SCENE VIII.

CONSTANCE, LEONOR, LE DUC DE FOIX.

LE DUC DE FOIX.

J'AI fait ce que j'ai dû.
J'exécutais votre ordre, et vous avez vaincu.

CONSTANCE.

Vous n'êtes point bleſſé ?

LE DUC DE FOIX.

Le ciel, le ciel propice,
De votre cauſe en tout ſeconda la juſtice.
Puiſſe un jour cette main, par de plus heureux coups,
De tous vos ennemis vous faire un ſacrifice !
Mais un de vos regards doit les déſarmer tous.

CONSTANCE.

Hélas ! du ſort encor je reſſens le courroux ;
De vous récompenſer il m'ôte la puiſſance.
Je ne puis qu'admirer cet excès de vaillance.

LE DUC DE FOIX.

Non, c'eſt moi qui vous dois de la reconnaiſſance.
Vos yeux me regardaient ; je combattais pour vous :
Quelle plus belle récompenſe !

CONSTANCE.

Ce que j'entends, ce que je vois,
Votre ſort et le mien, vos diſcours, vos exploits,
Tout étonne mon ame ; elle en eſt confondue ;
Quel deſtin nous raſſemble, et par quel noble effort,
Par quelle grandeur d'ame en ces lieux peu connue,
Pour ma ſeule défenſe affrontiez-vous la mort ?

LE DUC DE FOIX.

Eh, n'eſt-ce pas aſſez que de vous avoir vue ?

CONSTANCE.

Quoi, vous ne connaiſſez ni mon nom ni mon ſort,
Ni mes malheurs, ni ma naiſſance ?

LE DUC DE FOIX.

Tout cela dans mon cœur eût-il été plus fort
Qu'un moment de votre préſence ?

CONSTANCE.

Alamir, je vous dois ma juſte confiance,
Après des ſervices ſi grands.
Je ſuis fille des rois et du ſang de Navarre ;
Mon ſort eſt cruel et bizarre :
Je fuyais ici deux tyrans :
Mais vous de qui le bras protége l'innocence ,
A votre tour daignez vous découvrir.

LE DUC DE FOIX.

Le ſort juſte une fois me fit pour vous ſervir ,
Et ce bonheur me tient lieu de naiſſance :
Quoi ! puis-je encor vous ſecourir ?
Quels ſont ces deux tyrans de qui la violence

Vous perſécutait à la fois ?
Don Pèdre eſt le premier ? Je brave ſa vengeance.
Mais l'autre, quel eſt-il ?

CONSTANCE.

L'autre eſt le duc de Foix.

LE DUC DE FOIX.

Ce duc de Foix qu'on dit et ſi juſte, et ſi tendre !
Eh, que pourrai-je contre lui ?

CONSTANCE.

Alamir, contre tous vous ſerez mon appui ;
Il cherche à m'enlever.

LE DUC DE FOIX.

Il cherche à vous défendre ;
On le dit, il le doit, et tout le prouve aſſez.

CONSTANCE.

Alamir ! Et c'eſt vous ! c'eſt vous qui l'excuſez !

LE DUC DE FOIX.

Non, je dois le haïr ſi vous le haïſſez.
Vous étant odieux, il doit l'être à lui-même ;
Mais comment condamner un mortel qui vous aime ?
On dit que la vertu l'a pu ſeule enflammer ;
S'il eſt ainſi, grand Dieu, comme il doit vous aimer !
On dit que devant vous il tremble de paraître,
Que ſes jours aux remords ſont tous ſacrifiés ;
On dit qu'enfin ſi vous le connaiſſiez,
Vous lui pardonneriez peut-être.

CONSTANCE.

C'eſt vous ſeul que je veux connaître,
Parlez-moi de vous ſeul, ne trompez plus mes vœux.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! daignez épargner un ſoldat malheureux ;
Ce que je ſuis dément ce que je peux paraître.

CONSTANCE.

Vous êtes un héros, et vous le paraiſſez.

LE DUC DE FOIX.

Mon ſang me fait rougir : il me condamne aſſez.

CONSTANCE.

Si votre ſang eſt d'une ſource obſcure,
Il eſt noble par vos vertus,
Et des deſtins j'effacerai l'injure.
Si vous êtes ſorti d'une ſource plus pure,
Je.... Mais vous êtes prince, et je n'en doute plus ;
Je n'en veux que l'aveu, le reſte me l'aſſure :
Parlez.

LE DUC DE FOIX.

J'obéis à vos lois ;
Je voudrais être prince, alors que je vous vois.
Je ſuis un cavalier....

SCENE IX.

CONSTANCE, LE DUC DE FOIX, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

VOUS? vous êtes un traître;
Vous n'échapperez pas, et je prétends connaître
Pour qui la fête était, qui vous trompiez des deux.

LE DUC DE FOIX.

Je n'ai trompé perſonne, et ſi je fais des vœux,
Ces vœux ſont trop cachés, et tremblent de paraître.
Ne jugez point de moi par ces frivoles jeux.
Une fête eſt un hommage
Que la galanterie, ou bien la vanité,
Sans en prendre aucun avantage,
Quelquefois donne à la beauté.
Si j'aimais, ſi j'oſais m'abandonner aux flammes
De cette paſſion, vertu des grandes ames,
J'aimerais conſtamment ſans eſpoir de retour;
Je mêlerais dans le ſilence
Les plus profonds reſpects au plus ardent amour.
J'aimerais un objet d'une illuſtre naiſſance.

SANCHETTE, *à part.*

Mon père eſt bon baron.

LE DUC DE FOIX.

Un objet ingénu.

SANCHETTE.

Je la ſuis fort.

LE DUC DE FOIX.

Doux, fier, éclairé, retenu,
Qui joindrait ſans effort l'eſprit et l'innocence.

SANCHETTE, *à part.*

Eſt-ce moi?

LE DUC DE FOIX.

J'aimerais certain air de grandeur,
Qui produit le reſpect ſans inſpirer la crainte,
La beauté ſans orgueil, la vertu ſans contrainte,
L'auguſte majeſté ſur le viſage empreinte,
Sous les voiles de la douceur.

SANCHETTE.

De la majeſté! moi!

LE DUC DE FOIX.

Si j'écoutais mon cœur,
Si j'aimais, j'aimerais avec délicateſſe,
Mais en brûlant avec tranſport;
Et je cacherais ma tendreſſe,
Comme je dois cacher mes malheurs et mon ſort.

LEONOR.

Eh bien, connaiſſez-vous la perſonne qu'il aime?

CONSTANCE *à Léonor.*

Je ne me connais pas moi-même;
Mon cœur eſt trop ému pour oſer vous parler.

SCENE X.

MORILLO et les perſonnages précédens.

MORILLO.

HELAS ! tout cela fait trembler :
Ta mère en va mourir ; que deviendra ma fille ?
L'enfer eſt déchaîné, mon château, ma famille,
Mon bien, tout eſt pillé, tout eſt à l'abandon :
Le duc de Foix a fait inveſtir ma maiſon.

CONSTANCE.

Le duc de Foix ? Qu'entends-je ? O Ciel, ta tyrannie
Veut encor par ſes mains perſécuter ma vie !

MORILLO.

Bon, ce n'eſt là que la moindre partie
De ce qu'il nous faut eſſuyer.
Un certain du Gueſclin, brigand de ſon métier,
Turc de religion, et breton d'origine,
Avec des ſpadaſſins, devers Burgos chemine.
Ce traître duc de Foix vient de s'aſſocier
Avec toute cette racaille.
Contre eux, tout près d'ici, le roi va guerroyer,
Et nous allons avoir bataille.

CONSTANCE.

Ainſi donc à mon ſort je n'ai pu réſiſter ;
Son inévitable pourſuite
Dans le piége me précipite,
Par les mêmes chemins choiſis pour l'éviter.

Toujours

Toujours le duc de Foix ! ſa funeſte tendreſſe
Eſt pire que la haine ; il me pourſuit ſans ceſſe.

MORILLO.

C'eſt bien moi qu'il pourſuit, ſi vous le trouvez bon :
Serait-ce donc pour vous que je ſuis au pillage ?
On fera ſauter ma maiſon.
Eſt-ce vous qui cauſez tout ce maudit ravage ?
Quelle perſonne étrange êtes-vous, s'il vous plaît,
Pour que les rois et les princes
Prennent à vous tant d'intérêt,
Et qu'on coure après vous au fond de nos provinces ?

CONSTANCE.

Je ſuis infortunée, et c'eſt aſſez pour vous,
Si vous avez un cœur.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, UN OFFICIER du duc de Foix, Suite.

L'OFFICIER.

Voyez à vos genoux,
Madame, un envoyé du duc de Foix mon maître ;
De ſa part je mets en vos mains
Cette place où lui-même il n'oſerait paraître :
En ſon nom je viens reconnaître
Vos commandemens ſouverains.
Mes ſoldats ſous vos lois vont, avec allégreſſe,

Vous ſuivre, ou vous garder, ou ſortir de ces lieux ;
Et, quand le duc de Foix combat pour vos beaux yeux,
Nous répondons ici des jours de votre alteſſe.

MORILLO.

Son alteſſe ! Eh bon Dieu ! quoi, Madame eſt princeſſe ?

L'OFFICIER.

Princeſſe de Navarre, et ſuprême maîtreſſe
De vos jours et des miens, et de votre maiſon.

CONSTANCE.

Je ſuis hors de moi-même.

MORILLO.

Ah, Madame, pardon :
Je me jette à vos pieds.

LEONOR.

Vous voilà reconnue.

MORILLO.

De mes deſſeins coquets la ſingulière iſſue !

SANCHETTE.

Quoi, vous êtes princeſſe, et faite comme nous !

L'OFFICIER.

Nous attendons ici vos ordres à genoux.

CONSTANCE.

Je rends grâce à vos ſoins, mais ils ſont inutiles ;
Je ne crains rien dans ces aſiles ;
Alamir eſt ici ; contre mes oppreſſeurs
Je n'aurai pas beſoin de nouveaux défenſeurs.

L'OFFICIER.

Alamir ! de ce nom je n'ai point connaiſſance ;
Mais je reſpecte en lui l'honneur de votre choix ;
S'il combat pour votre défenſe,
Nous ſerons trop heureux de ſervir ſous ſes lois.
Je vous ramène auſſi vos compagnes fidelles,
Vos premiers officiers, vos dames du palais ;
Echappés aux tyrans, ils nous ſuivent de près.

LEONOR.

Ah ! les agréables nouvelles !

CONSTANCE.

Ciel ! qu'eſt-ce que je vois ?

LES TROIS GRACES *et une troupe d'Amours et de Plaiſirs paraiſſent ſur la ſcène.*

LEONOR.

Les Grâces, les Amours !

LE DUC DE FOIX.

Ainſi Gaſton de Foix veut vous ſervir toujours.

(*on danſe.*)

SANCHETTE *au duc de Foix.*

(*interrompant la danſe.*)

Ce ſont donc là ſes domeſtiques ?
Que les grands ſont heureux, et qu'ils ſont magnifiques !
Quoi ! de toute princeſſe eſt-ce là la maiſon ?
Ah ! que j'en ſois, je vous conjure.
Quel cortége ! quel train !

LE DUC DE FOIX.

Ce cortége eſt un don

Qui vient des mains de la nature ;
Toute femme y prétend.

SANCHETTE.

Puis-je y prétendre auſſi ?

LE DUC DE FOIX.

Oui, ſans doute, avec vous les grâces ſont ici :
Les grâces ſuivent la jeuneſſe,
Et vous les partagez avec cette princeſſe.

SANCHETTE.

Il le faut avouer, on n'a point de parent
Plus agréable et plus galant.
Venez que je vous parle ; expliquez-moi de grâce
Ce qu'eſt un duc de Foix, et tout ce qui ſe paſſe :
Reſtez auprès de moi, contez-moi tout cela,
Et parlez-moi toujours, pendant qu'on danſera.

(*elle s'aſſied auprès du duc de Foix.*)

(*on danſe.*)

LES TROIS GRACES *chantent.*

La nature, en vous formant,
Près de vous nous fit naître ;
Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître :
Nous vous ſervons fidellement :
Mais le charmant Amour eſt notre premier maître.

(*on danſe.*)

UNE DES GRACES.

Vents furieux, triſtes tempêtes,
Fuyez de nos climats :
Beaux jours, levez-vous ſur nos têtes,

Fleurs, naiſſez ſur nos pas.

(*on danſe.*)

Echo, voix errante,
Légère habitante
De ce ſéjour,
Echo, fille de l'amour,
Doux roſſignol, bois épais, onde pure,
Répétez avec moi ce que dit la nature :
Il faut aimer à ſon tour.

(*on danſe.*)

UN PLAISIR.

(*paroles ſur un menuet.*)

(*premier couplet.*)

Non, le plus grand empire
Ne peut remplir un cœur :
Charmant vainqueur,
Dieu ſéducteur,
C'eſt ton délire
Qui fait le bonheur.

(*on danſe.*)

UNE BERGERE.

J'aime, et je crains ma flamme;
Je crains le repentir.
Tendre déſir,
Premier plaiſir,
Dieu de mon ame,
Fais-moi moins gémir.

UN BERGER.

Ah ! le refus, la feinte
Ont des charmes puiſſans;
Déſirs naiſſans,
Combats charmans,
Tendre contrainte,
Tout ſert les amans.

(*on danſe.*)

UN AMOUR, *alternativement avec le chœur.*

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe et fais grâce,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

(*on danse.*)

LE MEME AMOUR.

Toi seule es cause
De ce qu'il ose;
Toi seule allumas ses feux.
Quel crime est plus pardonnable ?
C'est celui de tes beaux yeux ;
En les voyant tout mortel est coupable.

LE CHOEUR.

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe et fais grâce,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour, et non pas à l'audace :
Un téméraire amant, ennemi de ma race,
Ne pourra m'apaiser jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connais son malheur, et sans doute il l'accable;
Mais serez-vous toujours inexorable ?

CONSTANCE.

Alamir, je vous le promets.

LE DUC DE FOIX.

On ne fuit point ſa deſtinée :
Les devins ont prédit à votre ame étonnée
Qu'un jour votre ennemi ſerait votre vainqueur.

CONSTANCE.

Les devins ſe trompaient ; fiez-vous à mon cœur.

LE CHOEUR *chante.*

On diffère vainement ;
Le ſort nous entraîne,
L'amour nous amène
Au fatal moment.
(*trompettes et timbales.*)

CONSTANCE.

Mais d'où partent ces cris, ces ſons, ce bruit de guerre ?

HERNAND, *arrivant avec précipitation.*

On marche, et les Français précipitent leurs pas :
Ils n'attendent perſonne.

LE DUC DE FOIX.

Ils ne m'attendront pas ;
Et je vole avec eux.

CONSTANCE.

Les jeux et les combats
Tour à tour aujourd'hui partagent-ils la terre ?
Où fuyez-vous, où portez-vous vos pas ?

LE DUC DE FOIX.

Je ſers ſous les Français, et mon devoir m'appelle ;
Ils combattent pour vous : jugez s'il m'eſt permis

De refter un moment loin d'un peuple fidelle
Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.
(*il fort.*)

CONSTANCE *à Léonor.*

Ah, Léonor ! cachons un trouble fi funefte.
La liberté des pleurs eft tout ce qui me refte.
(*elles fortent.*)

SANCHETTE.

Sans ce brave Alamir que devenir hélas !

MORILLO.

Que d'aventures, quel fracas !
Quels démons en un jour affemblent des alcades,
Des Alamir, des férénades,
Des princeffes et des combats !

SANCHETTE.

Vous allez donc auffi fervir cette princeffe ?
Vous fuivrez Alamir, vous combattrez ?

MORILLO.

Qui, moi !
Quelque fot ! Dieu m'en garde.

SANCHETTE.

Et pourquoi non ?

MORILLO.

Pourquoi ?
C'eft que j'ai beaucoup de fageffe.
Deux rois s'en vont combattre à cinq cents pas d'ici,
Ce font des affaires fort belles ;
Mais ils pourront fans moi terminer leurs querelles,
Et je ne prends point de parti.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR, HERNAND.

LEONOR.

Quel eſt notre deſtin ?

HERNAND.

Délivrance et victoire.

CONSTANCE.

Quoi, don Pèdre eſt défait ?

HERNAND.

Oui, rien ne peut tenir
Contre un peuple né pour la gloire,
Pour vaincre et pour vous obéir.
On pourſuit les fuyards.

CONSTANCE.

Et le brave Alamir ?

HERNAND.

Madame, on doit à ſa perſonne
La moitié du ſuccès que ce grand jour nous donne :
Invincible aux combats, comme avec vous ſoumis,
Il vole à la mêlée auſſi-bien qu'aux aubades ;
Il a traité nos ennemis
Comme il a traité les alcades.
Il eſt en ce moment avec le duc de Foix,
Dont nos ſoldats charmés célèbrent les exploits ;

Mais il penſe à vous ſeule, et, pénétré de joie,
A vos pieds Alamir m'envoie;
Et je ſens, comme lui, les tranſports les plus doux,
Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

CONSTANCE.

Je veux abſolument ſavoir de votre bouche....

HERNAND.

Eh quoi, Madame?

CONSTANCE.

Un ſecret qui me touche;
Je veux ſavoir quel eſt ce généreux guerrier.

HERNAND.

Puis-je parler, Madame, avec quelque aſſurance?

CONSTANCE.

Ah, parlez; eſt-ce à lui de cacher ſa naiſſance?
Qu'eſt-il? répondez-moi.

HERNAND.

C'eſt un brave officier
Dont l'ame eſt aſſez peu commune;
Elle eſt au-deſſus de ſon rang:
Comme tant de Français, il prodigue ſon ſang:
Il ſe ruine enfin pour faire ſa fortune.

LEONOR.

Il la fera ſans doute.

CONSTANCE.

Eh, quel eſt ſon projet?

HERNAND.

D'être toujours votre ſujet,
D'aller à votre cour, d'y ſervir avec zèle,
De combattre pour vous, de vivre et de mourir,
De vous voir, de vous obéir,
Toujours généreux et fidelle;
Appartenir à vous eſt tout ce qu'il prétend.

CONSTANCE.

Ah, le ciel lui devait un ſort plus éclatant!
Rien qu'un ſimple officier! mais dans cette occurrence
Quel parti prend le duc de Foix?

HERNAND.

Votre parti, le parti de la France,
Le parti du meilleur des rois.

CONSTANCE.

Que n'oſera-t-il point? que va-t-il entreprendre?
Où va-t-il?

HERNAND.

A Burgos il doit bientôt ſe rendre.
Je cours vers Alamir; ne lui pourrai-je apprendre
Si mon meſſage eſt bien reçu?

CONSTANCE.

Allez; et dites-lui que le cœur de Conſtance
S'intéreſſe à tant de vertu
Plus encor qu'à ma délivrance.

SCENE II.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

RIEN qu'un ſimple officier !

LEONOR.

Tout le monde le dit.

CONSTANCE.

Mon cœur ne peut le croire, et mon front en rougit.

LEONOR.

J'ignore de quel ſang le deſtin l'a fait naître,
Mais on eſt ce qu'on veut avec un ſi grand cœur.
C'eſt à lui de choiſir le nom dont il veut être,
Il lui fera beaucoup d'honneur.

CONSTANCE.

Que de vertu ! que de grandeur !
Combien ſa modeſtie illuſtre ſa valeur !

LEONOR.

C'eſt peu d'être modeſte, il faut avoir encore
De quoi pouvoir ne l'être pas.
Mais ce héros a tout, courage, eſprit, appas;
S'il a quelques défauts, pour moi je les ignore,
Et vos yeux ne les verraient pas.
J'ai vu quelques héros aſſez inſupportables;
Et l'homme le plus vertueux
Peut être le plus ennuyeux ;
Mais comment réſiſter à des vertus aimables ?

CONSTANCE.

Alamir sera mon malheur.
Je lui dois trop d'estime et de reconnaissance.

LEONOR.

Déjà dans votre cœur il a sa récompense ;
J'en crois assez votre rougeur ;
C'est de nos sentimens le premier témoignage.

CONSTANCE.

C'est l'interprète de l'honneur.
Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur
S'en indigne sur mon visage.
O Ciel ! que devenir, s'il était mon vainqueur !
Je le crains, je me crains moi-même,
Je tremble de l'aimer, et je ne sais s'il m'aime.

LEONOR.

Il voit que votre orgueil serait trop offensé
Par ce mot dangereux, si charmant et si tendre ;
Il ne vous l'a pas prononcé,
Mais qu'il sait bien le faire entendre !

CONSTANCE.

Ah ! son respect encore est un charme de plus.
Alamir, Alamir a toutes les vertus.

LEONOR.

Que lui manque-t-il donc ?

CONSTANCE.

Le hasard, la naissance.
Quelle injustice ! ô Ciel !... mais sa magnificence,

Ces fêtes, cet éclat, ſes étonnans exploits,
Ce grand air, ſes diſcours, ſon ton même, ſa voix...

LEONOR.

Ajoutez-y l'amour qui parle en ſa défenſe.
Sans doute il eſt du ſang des rois.

CONSTANCE.

Tout me le dit, et je le crois.
Son amour délicat voulait que je rendiſſe
A tant de grandeur d'ame, à ce rare ſervice,
Ce qu'ailleurs on immole à ſon ambition.
Ah ! ſi pour m'éprouver il m'a caché ſon nom,
S'il n'a jamais d'autre artifice,
S'il eſt prince, s'il m'aime!... O Ciel ! que me veut-on ?

SCENE III.

CONSTANCE, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

MADAME, à vos genoux ſouffrez que je me jette;
Madame, protégez Sanchette.
Je vous ai mal connue, et pourtant malgré moi
Je ſentais du reſpect, ſans ſavoir bien pourquoi.
Vous voilà, je crois, reine ; il faut à tout le monde
Faire du bien à tout moment,
A commencer par moi.

CONSTANCE.

Si le ſort me ſeconde,
C'eſt mon projet, du moins.

LEONOR.

Eh bien, ma belle enfant,
Madame a des bontés ; quel bien faut-il vous faire ?

SANCHETTE.

On dit le duc de Foix vainqueur ;
Mais je prends peu de part au deſtin de la guerre ;
Tout cela m'épouvante et ne m'importe guère ;
J'aime, et c'eſt tout pour moi.

CONSTANCE.

Votre aimable candeur
M'intéreſſe pour vous ; parlez, ſoyez ſincère.

SANCHETTE.

Ah, je ſuis de très-bonne foi.
J'aime Alamir, Madame, et j'avais ſu lui plaire ;
Il devait parler à mon père ;
Il eſt de mes parens ; il vint ici pour moi.

CONSTANCE, *ſe retournant vers Léonor.*

Son parent, Léonor !

SANCHETTE.

En écoutant ma plainte,
D'un profond déplaiſir votre ame ſemble atteinte !

CONSTANCE.

Il l'aimait !

SANCHETTE.

Votre cœur paraît bien agité !

CONSTANCE.

Je vous ai donc perdue, illuſion flatteuſe !

SANCHETTE.

Peut-on ſe voir princeſſe, et n'être pas heureuſe !

CONSTANCE.

Hélas ! votre ſimplicité
Croit que dans la grandeur eſt la félicité ;
Vous vous trompez beaucoup ; ce jour doit vous apprendre
Que dans tous les états il eſt des malheureux.
Vous ne connaiſſez pas mes deſtins rigoureux.
Au bonheur, croyez-moi, c'eſt à vous de prétendre.
Mon cœur de ce grand jour eſt encore effrayé ;
Le ciel me conduiſit de diſgrâce en diſgrâce,
Mon ſort peut-il être envié ?

SANCHETTE.

Votre alteſſe me fait pitié ;
Mais je voudrais être à ſa place.
Il ne tiendrait qu'à vous de finir mon tourment.
Alamir eſt tout fait pour être mon amant.
Je bénis bien le ciel que vous ſoyez princeſſe,
Il faut un prince à votre alteſſe ;
Un ſimple gentilhomme eſt peu pour vos appas.
Seriez-vous aſſez rigoureuſe
Pour m'ôter mon amant, en ne le prenant pas,
Vous qui ſemblez ſi généreuſe ?

CONSTANCE, *ayant un peu rêvé.*

Allez... ne craignez rien... quoi ! le ſang vous unit ?

SANCHETTE.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

CONSTANCE.

Il vous aime!

SANCHETTE.

Oui, d'abord il l'a dit,
Et d'abord je l'ai cru; ſouffrez que je le croie:
Madame, tout mon cœur avec vous ſe déploie.
Chez meſſieurs mes parens je me mourais d'ennui;
Il faut qu'en l'épouſant, pour comble de ma joie,
J'aille dans votre cour vous ſervir avec lui.

CONSTANCE.

Vous! avec Alamir!

SANCHETTE.

Vous connaiſſez ſon zèle;
Madame, qu'avec lui votre cour ſera belle!
Quel plaiſir de vous y ſervir!
Ah! quel charme de voir et ſa reine et ſon prince!
Un chagrin à la cour donne plus de plaiſir
Que mille fêtes en province.
Mariez-nous, Madame, et faites-nous partir.

CONSTANCE.

Etouffe tes ſoupirs, malheureuſe Conſtance;
Soyons en tous les temps digne de ma naiſſance....
Oui, vous l'épouſerez.... comptez ſur mon appui.
Au vaillant Alamir je dois ma délivrance;
Il a tout fait pour moi.... je vous unis à lui;
Et vous ſerez ſa récompenſe.

SANCHETTE.

Parlez donc à mon père.

CONSTANCE.

Oui.

SANCHETTE.

Parlez aujourd'hui,
Tout à l'heure.

CONSTANCE.

Oui... quel trouble et quel effort extrême !

SANCHETTE.

Quel excès de bonté ! je tombe à vos genoux,
Madame, et je ne fais qui j'aime
Le plus fincèrement d'Alamir ou de vous.

(*elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

CONSTANCE.

De mon fort ennemi la rigueur eft conftante.

SANCHETTE, *revenant.*

C'eft à condition que vous m'emmènerez ?

CONSTANCE.

C'en eft trop.

SANCHETTE.

De nous deux vous ferez fi contente.
(*à Léonor.*)
Avertiffez-moi, vous, lorfque vous partirez.

(*en s'en allant.*)

Que je fuis une heureufe fille !
Qu'on va me refpecter ce foir dans ma famille !

SCENE IV.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

A quels maux différens tous mes jours ſont livrés!
Léonor, connais-tu ma peine et mon outrage?

LEONOR.

Je ſupportais, Madame, avec tranquillité
Les perſécutions, le couvent, le voyage;
J'eſſuyais même avec gaîté
Ces infortunes de paſſage.
Vous me faites enfin connaître la douleur;
Tout le reſte n'eſt rien près des peines du cœur:
Le vrai malheur eſt ſon ouvrage.

CONSTANCE.

Je ſuis accoutumée à dompter le malheur.

LEONOR.

Ainſi par vos bontés ſa parente l'épouſe.
Il méritait d'autres appas.

CONSTANCE.

Si j'étais ſon égale, hélas!
Que mon ame ſerait jalouſe!
Oublions Alamir, ſes vertus, ſes attraits,
Ce qu'il eſt, ce qu'il devrait être,
Tout ce qui de mon cœur s'eſt preſque rendu maître....
Non, je ne l'oublîrai jamais.

LEONOR.

Vous ne l'oublîrez point ! vous le cédez !

CONSTANCE.

Sans doute.

LEONOR.

Hélas ! que cet effort vous coûte !
Mais ne ferait-il point un effort généreux,
Non moins grand, beaucoup plus heureux ?
Celui d'être au-dessus de la grandeur suprême ?
Vous pouvez aujourd'hui disposer de vous-même.
Elever un héros, est-ce vous avilir ?
Est-ce donc par orgueil qu'on aime ?
N'a-t-on que des rois à choisir ?
Alamir ne l'est pas, mais il est brave et tendre.

CONSTANCE.

Non, le devoir l'emporte, et tel est son pouvoir.

LEONOR.

Hélas ! gardez-vous bien de prendre
La vanité pour le devoir.
Que résolvez-vous donc ?

CONSTANCE.

Moi ! d'être au désespoir,
D'obéir en pleurant à ma gloire importune,
D'éloigner le héros dont je me sens charmer,
De goûter le bonheur de faire sa fortune,
Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.

(*on entend derrière le théâtre un bruit de trompettes.*)

CHOEUR.

Triomphe, Victoire,
L'équité marche devant nous ;
Le ciel y joint la gloire,
L'ennemi tombe ſous nos coups :
Triomphe, Victoire.

LEONOR.

Eſt-ce le duc de Foix qui prétend par des fêtes
Vous mettre encor, Madame, au rang de ſes conquêtes?

CONSTANCE.

Ah ! je déteſte le parti
Dont la victoire a ſecondé ſes armes ;
Quel qu'il ſoit, Léonor, il eſt mon ennemi.
Puiſſe le duc de Foix auteur de mes alarmes,
Puiſſent don Pèdre et lui l'un par l'autre périr !
Mais, ô Ciel ! conſervez mon vengeur Alamir,
Dût-il ne point m'aimer, dût-il cauſer mes larmes !

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, CONSTANCE, LEONOR.

LE DUC DE FOIX.

MADAME, les Français ont délivré ces lieux ;
Don Pèdre eſt deſcendu dans la nuit éternelle.
Gaſton de Foix victorieux
Attend encore une gloire plus belle,
Et demande l'honneur de paraître à vos yeux.

CONSTANCE.

Que dites-vous, et qu'ofez-vous m'apprendre ?
Il paraîtrait en des lieux où je fuis !
Don Pèdre eft mort, et mes ennuis
Survivraient encore à fa cendre !

LE DUC DE FOIX.

Gafton de Foix vainqueur en ces lieux va fe rendre.
J'ai combattu fous lui ; j'ai vu dans ce grand jour
Ce que peut le courage, et ce que peut l'amour.
Pour moi, feul malheureux, (fi pourtant je puis l'être
Quand des jours plus fereins pour vous femblent renaître)
Pénétré, plein de vous jufqu'au dernier foupir,
Je n'ai qu'à m'éloigner, ou plutôt qu'à vous fuir.

CONSTANCE.

Vous partez !

LE DUC DE FOIX.

Je le dois.

CONSTANCE.

Arrêtez, Alamir.

LE DUC DE FOIX.

Madame !

CONSTANCE.

Demeurez ; je fais trop quelle vue
Vous conduifit en ce féjour.

LE DUC DE FOIX.

Quoi, mon ame vous eft connue ?

CONSTANCE.

Oui.

LE DUC DE FOIX.

Vous sauriez ?

CONSTANCE.

Je sais que d'un tendre retour
On peut payer vos vœux ; je sais que l'innocence,
Qui des dehors du monde a peu de connaissance,
Peut plaire et connaître l'amour ;
Je sais qui vous aimiez, et même avant ce jour ;
Elle est votre parente, et doublement heureuse.
Je ne m'étonne point qu'une ame vertueuse
Ait pu vous chérir à son tour.
Ne partez point ; je vais en parler à sa mère.
La doter richement est le moins que je doi ;
Devenant votre épouse, elle me sera chère ;
Ce que vous aimerez aura des droits sur moi.
Dans vos enfans je chérirai leur père ;
Vos parens, vos amis me tiendront lieu des miens ;
Je les comblerai tous de dignités, de biens :
C'est trop peu pour mon cœur, et rien pour vos services.
Je ne ferai jamais d'assez grands sacrifices ;
Après ce que je dois à vos heureux secours,
Cherchant à m'acquitter je vous devrai toujours.

LE DUC DE FOIX.

Je ne m'attendais pas à cette récompense.
Madame, ah ! croyez-moi, votre reconnaissance
Pourrait me tenir lieu des plus grands châtimens.
Non, vous n'ignorez pas mes secrets sentimens ;

Non, vous n'avez point cru qu'une autre ait pu me plaire.
Vous voulez, je le vois, punir un téméraire ;
Mais laiſſez-le à lui-même, il eſt aſſez puni.
Sur votre renommée, à vous ſeule aſſervi,
Je me crus fortuné pourvu que je vous viſſe ;
Je crus que mon bonheur était dans vos beaux yeux ;
Je vous vis dans Burgos, et ce fut mon ſupplice.
Oui, c'eſt un châtiment des dieux
D'avoir vu de trop près leur chef-d'œuvre adorable :
Le reſte de la terre en eſt inſupportable :
Le ciel eſt ſans clarté, le monde eſt ſans douceurs :
On vit dans l'amertume, on dévore ſes larmes ;
Et l'on eſt malheureux auprès de tant de charmes,
Sans pouvoir être heureux ailleurs.

CONSTANCE.

Quoi, je ſerais la cauſe et l'objet de vos peines !
Quoi, cette innocente beauté
Ne vous tenait pas dans ſes chaînes !
Vous oſez !

LE DUC DE FOIX.

Cet aveu plein de timidité,
Cet aveu de l'amour le plus involontaire,
Le plus pur à la fois et le plus emporté,
Le plus reſpectueux, le plus sûr de déplaire ;
Cet aveu malheureux peut-être a mérité
Plus de pitié que de colère.

CONSTANCE.

Alamir, vous m'aimez !

LE DUC DE FOIX.

Oui, dès long-temps ce cœur
D'un feu toujours caché brûlait avec fureur ;
De ce cœur éperdu voyez toute l'ivresse ;
A peine encor connu par ma faible valeur,
Né simple cavalier, amant d'une princesse,
Jaloux d'un prince et d'un vainqueur,
Je vois le duc de Foix amoureux, plein de gloire,
Qui, du grand du Guesclin compagnon fortuné,
Aux yeux de l'Anglais consterné,
Va vous donner un roi des mains de la victoire.
Pour toute récompense, il demande à vous voir ;
Oubliant ses exploits, n'osant s'en prévaloir,
Il attend son arrêt, il l'attend en silence.
Moins il espère, et plus il semble mériter ;
Est-ce à moi de rien disputer
Contre son nom, sa gloire, et surtout sa constance ?

CONSTANCE.

A quoi suis-je réduite ! Alamir, écoutez :
Vos malheurs sont moins grands que mes calamités ;
Jugez-en ; concevez mon désespoir extrême ;
Sachez que mon devoir est de ne voir jamais
Ni le duc de Foix ni vous-même.
Je vous ai déjà dit à quel point je le hais,
Je vous dis encor plus : son crime impardonnable
Excitait mon juste courroux ;
Ce crime jusqu'ici le fit seul haïssable,
Et je crains à présent de le haïr pour vous.

Après un tel difcours, il faut que je vous quitte.

LE DUC DE FOIX.

Non, Madame, arrêtez; il faut que je mérite
Cet oracle étonnant qui paffe mon efpoir.
Donner pour vous ma vie eft mon premier devoir;
Je puis punir encor ce rival redoutable;
Même au milieu des fiens je puis percer fon flanc,
Et noyer tant de maux dans les flots de fon fang;
J'y cours.

CONSTANCE.

Ah! demeurez; quel projet effroyable!
Ah! refpectez vos jours à qui je dois les miens;
Vos jours me font plus chers que je ne hais les fiens.

LE DUC DE FOIX.

Mais eft-il en effet fi sûr de votre haine?

CONSTANCE.

Hélas! plus je vous vois, plus il m'eft odieux.

LE DUC DE FOIX, *fe jetant à genoux, et préfentant fon épée.*

Puniffez donc fon crime en terminant fa peine,
Et puifqu'il doit mourir, qu'il expire à vos yeux.
Il bénira vos coups: frappez; que cette épée
Par vos divines mains foit dans fon fang trempée,
Dans ce fang malheureux, brûlant pour vos attraits.

CONSTANCE, *l'arrêtant.*

Ciel! Alamir, que vois-je, et qu'avez-vous pu dire?
Alamir, mon vengeur, vous par qui je refpire....
Etes-vous celui que je hais?

LE DUC DE FOIX.

Je ſuis celui qui vous adore ;
Je n'oſe prononcer encore
Ce nom haï long-temps, et toujours dangereux ;
Mais parlez : de ce nom faut-il que je jouiſſe ?
Faudra-t-il qu'avec moi ma mort l'enſeveliſſe,
Ou que de tous les noms il ſoit le plus heureux ?
J'attends de mon deſtin l'arrêt irrévocable ;
Faut-il vivre, faut-il mourir ?

CONSTANCE.

Ne vous connaiſſant pas, je croyais vous haïr ;
Votre offenſe à mes yeux ſemblait inexcuſable.
Mon cœur à ſon courroux s'était abandonné ;
Mais je ſens que ce cœur vous aurait pardonné,
S'il avait connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi ! ce jour a donc fait ma gloire et mon bonheur !

CONSTANCE.

De don Pèdre et de moi vous êtes le vainqueur.

SCENE VI.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND et les Acteurs de la ſcène précédente, Suite.

MORILLO.

ALLONS, une princeſſe eſt bonne à quelque choſe;
Puiſqu'elle veut te marier,
Et que ton bon cœur s'y diſpoſe,
Je vais au plus vîte, et pour cauſe,
Avec Alamir te lier,
Et conclure à l'inſtant la choſe.

(*apercevant Alamir qui parle bas et qui embraſſe les genoux de la princeſſe.*)

Oh, oh! que fait donc là mon petit officier?
Avec elle tout bas il cauſe
D'un air tant ſoit peu familier.

SANCHETTE.

A genoux il va la prier
De me donner à lui pour femme:
Elle ne répond point; ils ſont d'accord.

CONSTANCE *au duc de Foix, à qui elle parlait bas auparavant.*

Mon ame,
Mes Etats, mon deſtin, tout eſt au duc de Foix;
Je vous le dis encor: vos vertus, vos exploits
Me ſont moins chers que votre flamme.

SANCHETTE.

Le duc de Foix! mon père, avez-vous entendu?

MORILLO.

Lui, duc de Foix! te moques-tu?
Il eſt notre parent.

SANCHETTE.

S'il allait ne plus l'être?

HERNAND.

Il vous faut avouer que ce héros mon maître,
Qui fut votre parent pendant une heure ou deux,
Eſt un prince puiſſant, galant, victorieux;
Et qu'il s'eſt fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX, *en ſe retournant vers Hernand.*

Ah! dites ſeulement qu'il eſt un prince heureux;
Dites que pour jamais il conſacre ſes vœux
A cet objet charmant notre unique eſpérance,
La gloire de l'Eſpagne et l'amour de la France.

SANCHETTE.

Adieu mon mariage! Hélas! trop bonnement,
Moi j'ai cru qu'on m'aimait.

MORILLO.

Quelle étrange journée!

SANCHETTE.

A qui ſerai-je donc?

CONSTANCE.

A ma cour amenée,
Je vous promets un établiſſement;
J'aurai ſoin de votre hymenée.

LEONOR.

Ce ſera, s'il vous plaît, avec un autre amant.

SANCHETTE *à la princeſſe.*

Si je vis à vos pieds, je ſuis trop fortunée.

MORILLO.

Le duc de Foix, comme je voi,
Me feſait donc l'honneur de ſe moquer de moi.

LE DUC DE FOIX.

Il faudra bien qu'on me pardonne.
La victoire et l'amour ont comblé tous nos vœux;
Qu'au plaiſir déſormais ici tout s'abandonne:
Conſtance daigne aimer, l'univers eſt heureux.

Fin du troiſième et dernier acte.

DIVERTISSEMENT

QUI TERMINE LE SPECTACLE.

Le théâtre repréſente les Pyrénées, L'AMOUR *deſcend ſur un char, ſon arc à la main.*

L'AMOUR.

De rochers entaſſés amas impénétrable,
Immenſe Pyrénée, en vain vous ſéparez
Deux peuples généreux à mes lois conſacrés.
Cédez à mon pouvoir aimable ;
Ceſſez de diviſer les climats que j'unis ;
Superbe montagne, obéis ;
Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière ;
Je veux dans mes peuples chéris
Ne voir qu'une famille entière.
Reconnaiſſez ma voix et l'ordre de Louis :
Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

CHOEUR D'AMOURS.

Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

(*la montagne s'abyme inſenſiblement, les Acteurs chantans et danſans ſur le théâtre qui n'eſt pas encore orné.*)

L'AMOUR.

Par les mains d'un grand roi, le fier dieu de la guerre
A vu les remparts écroulés
Sous les coups redoublés
De ſon nouveau tonnerre ;

Je dois triompher à mon tour :
Pour changer tout ſur la terre
Un mot ſuffit à l'Amour.

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

Il ſe forme à la place de la montagne un vaſte et magnifique temple conſacré à l'Amour, au fond duquel eſt un trône que l'Amour occupe.

Ce temple eſt rempli de quatre quadrilles diſtinguées par leurs habits et par leurs couleurs; chaque quadrille a ſes drapeaux.

Celle de FRANCE *porte dans ſon drapeau pour deviſe un lis entouré de rejetons.* Lilia per orbem.

L'ESPAGNE *un ſoleil et un parélie.* Sol è Sole.

La quadrille de NAPLES. Recepit et ſervat.

La quadrille de DON PHILIPPE. Spe et animo.

(*on danſe.*)

(*paroles ſur une chaconne.*)

Amour, dieu charmant, ta puiſſance
A formé ce nouveau ſéjour ;
Tout reſſent ici ta puiſſance,
Et le monde entier eſt ta cour.

UNE FRANÇAISE.

Les vrais ſujets du tendre amour
Sont le peuple heureux de la France.

LE CHOEUR.

Amour, dieu charmant, ta puiſſance
A formé ce nouveau ſéjour, &c.

(on danſe.)

Après la danſe UNE VOIX *chante alternativement avec le chœur.*

Mars, Amour ſont nos dieux
Nous les ſervons tous deux.

Accourez après tant d'alarmes;
Volez, Plaiſirs, enfans des cieux;
Au cri de Mars, au bruit des armes
Mêlez vos ſons harmonieux :
A tant d'exploits victorieux,
Plaiſirs, meſurez tous vos charmes.

(on danſe.)

CHOEUR.

La gloire toujours nous appelle,
Nous marchons ſous ſes étendards,
Brûlant de l'ardeur la plus belle
Pour Louis, pour l'Amour et Mars.

DUO.

Charmans plaiſirs, nobles haſards,
Quel peuple vous eſt plus fidelle?

CHOEUR.

Mars, Amour ſont nos dieux,
Nous les ſervons tous deux.

(on continue la danſe.)

UN FRANÇAIS.

Amour, dieu des héros, ſois la ſource féconde
De nos exploits victorieux ;
Fais toujours de nos rois les premiers rois du monde,
Comme tu l'es des autres dieux.

(*on danſe.*)

UN ESPAGNOL et UN NAPOLITAIN.

A jamais de la France
Recevons nos rois,
Que la même vaillance
Triomphe ſous les mêmes lois.

(*on danſe.*)

(*Air de trompettes, ſuivi d'un air de muſettes. Parodies ſur l'un et l'autre.*)

UN FRANÇAIS.

Hymen, frère de l'Amour,
Deſcends dans cet heureux ſéjour.

Vois ta plus brillante fête
Dans ton empire le plus beau ;
C'eſt la gloire qui l'apprête :
Elle allume ton flambeau ;
Ses lauriers ceignent ta tête.

Hymen, frère de l'Amour,
Deſcends dans cet heureux ſéjour.

(L'HYMEN *defcend dans un char accompagné de l'* AMOUR, *pendant que le chœur chante ; l'* HYMEN *et l'* AMOUR *forment une danfe caractérifée ; ils fe fuient, ils fe chaffent tour à tour ; ils fe réuniffent, ils s'embraffent et changent de flambeau.*

DUO.

Charmant Hymen, dieu tendre, dieu fidelle,
Sois la fource éternelle
Du bonheur des humains :
Régnez, race immortelle,
Féconde en fouverains.

PREMIERE VOIX.	SECONDE VOIX.
Donnez de juftes lois.	Triomphez par les armes.

PREMIERE VOIX.

Epargnez tant de fang, effuyez tant de larmes.

SECONDE VOIX.

Non, c'eft à la victoire à nous donner la paix.

Enfemble.

Dans vos mains gronde le tonnerre,
Effrayez } la terre
Raffurez }
Frappez vos ennemis, répandez vos bienfaits.
(*on reprend.*)
Charmant Hymen, dieu tendre, &c.

(*on danfe.*)

BALLET GENERAL DES QUATRE QUADRILLES.

GRAND CHOEUR.

Régnez, race immortelle,
Féconde en ſouverains, &c.

Fin du Divertiſſement.

LE TEMPLE

DE

LA GLOIRE.

Fête donnée à Verſailles le 27 novembre 1745.

Mis en muſique par Rameau.

PREFACE.

Après une victoire ſignalée, après la priſe de ſept villes à la vue d'une armée ennemie, et la paix offerte par le vainqueur, le ſpectacle le plus convenable qu'on pût donner au ſouverain et à la nation qui ont fait ces grandes actions, était le Temple de la Gloire.

Il était temps d'eſſayer ſi le vrai courage, la modération, la clémence qui ſuit la victoire, la félicité des peuples, étaient des ſujets auſſi ſuſceptibles d'une muſique touchante que de ſimples dialogues d'amour, tant de fois répétés ſous des noms différens, et qui ſemblaient réduire à un ſeul genre la poëſie lyrique.

Le célèbre *Metaſtaſio*, dans la plupart des fêtes qu'il compoſa pour la cour de l'empereur *Charles VI*, oſa faire chanter des maximes de morale, et elles plurent; on a mis ici en action ce que ce génie ſingulier avait eu la hardieſſe de préſenter ſans le ſecours de la fiction et ſans l'appareil du ſpectacle.

Ce n'eſt pas une imagination vaine et romaneſque que le trône de la Gloire élevé auprès du ſéjour des Muſes, et la caverne de l'Envie placée entre ces deux temples. Que la Gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'eſt là que l'image ſenſible du jugement des honnêtes gens, dont l'approbation eſt le prix le plus flatteur que puiſſent ſe propoſer les princes; c'eſt cette eſtime des contemporains qui aſſure celle de la poſtérité; c'eſt elle qui a mis les *Titus* au-deſſus des *Domitiens*, *Louis XII* au-deſſus de *Louis XI*, et qui a diſtingué *Henri IV* de tant de rois.

On introduit ici trois eſpèces d'hommes qui ſe préſentent à la Gloire, toujours prête à recevoir ceux qui le méritent, et à exclure ceux qui ſont indignes d'elle.

Le ſecond acte déſigne, ſous le nom de *Bélus*, les conquérans injuſtes et ſanguinaires dont le cœur eſt faux et farouche.

Bélus, enivré de ſon pouvoir, mépriſant ce qu'il a aimé, ſacrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares

et

et heureuſes doivent lui ouvrir ce temple; mais il en eſt chaſſé par les Muſes qu'il dédaigne, et par les dieux qu'il brave.

Bacchus, conquérant de l'Inde, abandonné à la molleſſe et aux plaiſirs, parcourant la terre avec ſes bacchantes, eſt le ſujet du troiſième acte; dans l'ivreſſe de ſes paſſions, à peine cherche-t-il la Gloire; il la voit, il en eſt touché un moment, mais les premiers honneurs de ce temple ne ſont pas dûs à un homme qui a été injuſte dans ſes conquêtes et effréné dans ſes voluptés.

Cette place eſt dûe au héros qui paraît au quatrième acte; on a choiſi *Trajan* parmi les empereurs romains qui ont fait la gloire de Rome et le bonheur du monde. Tous les hiſtoriens rendent témoignage que ce prince avait les vertus militaires et ſociales, et qu'il les couronnait par la juſtice. Plus connu encore par ſes bienfaits que par ſes victoires, il était humain, acceſſible; ſon cœur était tendre, et cette tendreſſe était dans lui une vertu; elle répandait un charme inexprimable ſur ces grandes qualités qui prennent ſouvent un caractère de dureté dans une ame qui n'eſt que juſte.

Il ſavait éloigner de lui la calomnie ; il cherchait le mérite modeſte pour l'employer et le récompenſer, parce qu'il était modeſte lui-même ; et il le démêlait, parce qu'il était éclairé : il dépoſait avec ſes amis le faſte de l'empire, fier avec ſes ſeuls ennemis ; et la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand et plus ſimple ; jamais prince ne goûta comme lui, au milieu des ſoins d'une monarchie immenſe, les douceurs de la vie privée et les charmes de l'amitié. Son nom eſt encore cher à toute la terre ; ſa mémoire même fait encore des heureux : elle inſpire une noble et tendre émulation aux cœurs qui ſont nés dignes de l'imiter.

Trajan, dans ce poëme, ainſi que dans ſa vie, ne court pas après la Gloire ; il n'eſt occupé que de ſon devoir, et la Gloire vole au-devant de lui ; elle le couronne, elle le place dans ſon temple ; il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à ſoi, il ne ſonge qu'à être bienfaiteur des hommes ; et les éloges de l'empire entier viennent le chercher, parce qu'il ne cherchait que le bien de l'empire.

Voilà le plan de cette fête, il eſt au-deſſus de l'exécution, et au-deſſous du ſujet; mais quelque faiblement qu'il ſoit traité, on ſe flatte d'être venu dans un temps où ces ſeules idées doivent plaire.

PERSONNAGES CHANTANS

DANS TOUS LES CHOEURS.

Du côté du Roi, huit ſemmes et ſeize hommes.

Du côté de la Reine, huit femmes et ſeize hommes.

Muſettes, haut-bois, baſſons.

PERSONNAGES chantans au premier acte.

L'ENVIE.

APOLLON.

UNE MUSE.

Démons de la ſuite de l'*Envie*.

Muſes et Héros de la ſuite d'*Apollon*.

PERSONNAGES danſans au premier acte.

Huit Démons.

Sept Héros.

Les neuf Muſes.

LE TEMPLE

DE

LA GLOIRE.

ACTE PREMIER.

*Le théâtre repréſente la caverne de l'*ENVIE. *On voit à travers les ouvertures de la caverne une partie du* TEMPLE DE LA GLOIRE *qui eſt dans le fond, et les berceaux des Muſes qui ſont ſur les ailes.*

L'ENVIE et ſes ſuivans, *une torche à la main.*

L'ENVIE.

PROFONDS abymes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Eclipſez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre ſecours barbare
Contre le dieu qui me pourſuit.

Les Muſes et la Gloire ont élevé leur temple
Dans ces paiſibles lieux :
Qu'avec horreur je les contemple !
Que leur éclat bleſſe mes yeux !

Profonds abymes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Eclipſez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre ſecours barbare
Contre le dieu qui me pourſuit.

SUITE DE L'ENVIE.

Notre gloire eſt de détruire,
Notre ſort eſt de nuire;
Nous allons renverſer ces affreux monumens:
Nos coups redoutables
Sont plus inévitables
Que les traits de la mort et le pouvoir du temps.

L'ENVIE.

Hâtez-vous, vengez mon outrage;
Des Muſes que je hais embraſez le bocage;
Ecraſez ſous ces fondemens
Et la Gloire, et ſon temple, et ſes heureux enfans
Que je hais encor davantage.
Démons, ennemis des vivans,
Donnez ce ſpectacle à ma rage.

*Les ſuivans de l'*ENVIE *danſent et forment un ballet figuré; un héros vient au milieu de ces furies étonnées à ſon approche; il ſe voit interrompu par les ſuivans de l'*ENVIE*, qui veulent en vain l'effrayer.*

APOLLON *entre, ſuivi des Muſes, de demi-dieux et de héros.*

APOLLON.

Arrêtez, monſtres furieux.
Fuis mes traits, crains mes feux, implacable Furie.

L'ENVIE.

Non, ni les mortels ni les dieux
Ne pourront déſarmer l'Envie.

APOLLON.

Oſes-tu ſuivre encor mes pas ?
Oſes-tu ſoutenir l'éclat de ma lumière ?

L'ENVIE.

Je troublerai plus de climats
Que tu n'en vois dans ta carrière.

APOLLON.

Muſes et demi-dieux, vengez-moi, vengez-vous.

*Les héros et les demi-dieux ſaiſiſſent l'*ENVIE.

L'ENVIE.

Non, c'eſt en vain que l'on m'arrête.

APOLLON.

Etouffez ces ſerpens qui ſifflent ſur ſa tête.

L'ENVIE.

Ils renaîtront cent fois pour ſervir mon courroux.

APOLLON.

Le ciel ne permet pas que ce monſtre périſſe ;
Il eſt immortel comme nous :
Qu'il ſouffre un éternel ſupplice.
Que du bonheur du monde il ſoit infortuné ;
Qu'auprès de la Gloire il gémiſſe,
Qu'à ſon trône il ſoit enchaîné.

*L'antre de l'*ENVIE *s'ouvre, et laiſſe voir* LE TEMPLE DE LA GLOIRE *; on l'enchaîne aux pieds du trône de cette déeſſe.*

CHOEUR DES MUSES et DEMI-DIEUX.

Ce monſtre toujours terrible
Sera toujours abattu :
Les arts, la gloire, la vertu
Nourriront ſa rage inflexible.

APOLLON *aux Muſes.*

Vous, entre ſa caverne horrible
Et ce temple où la Gloire appelle les grands cœurs,
Chantez, filles des Dieux, ſur ce côteau paiſible :
La Gloire et les Muſes ſont ſœurs.

*La caverne de l'*ENVIE *achève de diſparaître. On voit les deux coteaux du Parnaſſe ; des berceaux ornés de guirlandes de fleurs ſont à mi-côte, et le fond du théâtre eſt compoſé de trois arcades de verdure, à travers leſquelles on voit le temple de la* GLOIRE *dans le lointain.*

APOLLON *continue.*

Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, inſtruiſez l'univers,
Régnez, répandez dans les ames
La douceur de vos concerts.
Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, inſtruiſez l'univers.

Danſe des Muſes et des héros.

CHOEUR

CHOEUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix ;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

UNE MUSE.

Qu'à nos lois à jamais dociles,
Dans nos champs, nos tendres paſteurs,
Toujours ſimples, toujours tranquilles,
Ne cherchent point d'autres honneurs :
Que quelquefois, loin des grandeurs,
Les rois viennent dans nos aſiles.

CHOEUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix ;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

Fin du premier acte.

PERSONNAGES chantans au deuxième acte.

LIDIE.

ARSINE, confidente de *Lidie.*

BERGERS ET BERGERES.

UNE BERGERE.

UN BERGER.

UN AUTRE BERGER.

BELUS.

Rois captifs, et Soldats de la fuite de *Bélus.*

APOLLON.

Les neuf Mufes.

PERSONNAGES danfans au deuxième acte.

BERGERS ET BERGERES.

ACTE II. (*a*)

Le théâtre repréſente le bocage des Muſes. Les deux côtés du théâtre ſont formés des deux collines du Parnaſſe : des berceaux entrelacés de lauriers et de fleurs règnent ſur le penchant des collines ; au-deſſous ſont des grottes percées à jour, ornées comme les berceaux, dans leſquelles ſont des bergers et bergères ; le fond eſt compoſé de trois grands berceaux en architecture.

LIDIE, ARSINE, BERGERS et BERGERES.

LIDIE.

OUI, parmi ces bergers aux Muſes conſacrés,
Loin d'un tyran ſuperbe et d'un amant volage,
Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes ſens déchirés.

ARSINE.

Dans ces retraites paiſibles
Les Muſes doivent calmer
Les cœurs purs, les cœurs ſenſibles,
Que la cour peut opprimer.
Cependant vous pleurez ; votre œil en vain contemple
Ces bois, ces nymphes, ces paſteurs ;
De leur tranquillité ſuivez l'heureux exemple.

LIDIE.

La Gloire a vers ces lieux fait élever ſon temple,

La honte habite dans mon cœur !
La Gloire en ce jour même, au plus grand roi du monde
Doit donner de ſes mains un laurier immortel ;
Belus va l'obtenir.

ARSINE.

Votre douleur profonde
Redouble à ce nom ſi cruel.

LIDIE.

Bélus va triompher de l'Aſie enchaînée ;
Mon cœur et mes Etats ſont au rang des vaincus.
L'ingrat me promettait un brillant hymenée ;
Il me trompait du moins ; il ne me trompe plus,
Il me laiſſe ; je meurs, et meurs abandonnée !

ARSINE.

Il a trahi vingt rois ; il trahit vos appas :
Il ne connaît qu'une aveugle puiſſance.

LIDIE.

Mais, vers la Gloire il adreſſe ſes pas ;
Pourra-t-il ſans rougir ſoutenir ma préſence ?

ARSINE.

Les tyrans ne rougiſſent pas.

LIDIE.

Quoi, tant de barbarie avec tant de vaillance !
O Muſes, ſoyez mon appui ;
Secourez-moi contre moi-même ;
Ne permettez pas que j'aime
Un roi qui n'aime que lui.

LES BERGERS ET LES BERGERES, *consacrés aux muses, sortent des antres du Parnasse, au son des instrumens champêtres.*

LIDIE *aux Bergers.*

VENEZ, tendres Bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des Muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

LES BERGERS EN CHOEUR.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos ?

UNE BERGERE.

Que veulent donc tous ces héros ?
Pourquoi troublent-ils nos retraites ?

LIDIE.

Au temple de la Gloire ils cherchent le bonheur.

LES BERGERS.

Il est aux lieux où vous êtes,
Il est au fond de notre cœur.

UN BERGER.

Vers ce temple, où la mémoire
Consacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux ;
Les Bergers sont assez heureux

Pour voir au moins que la Gloire
N'eſt point faite pour eux.
(on entend un bruit de timbales et de trompettes.)

CHOEUR DE GUERRIERS *qu'on ne voit pas encore.*

La guerre ſanglante,
La mort, l'épouvante
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un paſſage,
A travers le carnage,
Au faîte des grandeurs.

PETIT CHOEUR DE BERGERS.

Quels ſons affreux, quel bruit ſauvage !
O Muſes, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O Gloire dont le nom ſemble avoir tant d'appas,
Serait-ce là votre langage ?

BELUS *paraît ſous le berceau du milieu, entouré de ſes guerriers; il eſt ſur un trône porté par huit rois enchaînés.*

BELUS.

Rois qui portez mon trône, eſclaves couronnés,
Que j'ai daigné choiſir pour orner ma victoire;
Allez, allez m'ouvrir le temple de la Gloire,
Préparez les honneurs qui me ſont deſtinés.
(il deſcend et continue.)
Je veux que votre orgueil ſeconde
Les ſoins de ma grandeur;

La Gloire, en m'élevant au premier rang du monde,
Honore aſſez votre malheur.
(*Sa ſuite ſort.*)

On entend une muſique douce.

Mais quels accens pleins de molleſſe
Offenſent mon oreille et révoltent mon cœur !

LIDIE.

L'humanité, grands Dieux, eſt-elle une faibleſſe ?
Parjure amant, cruel vainqueur,
Mes cris te pourſuivront ſans ceſſe.

BELUS.

Vos plaintes et vos cris ne peuvent m'arrêter ;
La Gloire loin de vous m'appelle ;
Si je pouvais vous écouter,
Je deviendrais indigne d'elle.

LIDIE.

Non, la Gloire n'eſt point barbare et ſans pitié ;
Non, tu te fais des Dieux à toi-même ſemblables ;
A leurs autels tu n'as ſacrifié
Que les pleurs et le ſang des mortels miſérables.

BELUS.

Ne condamnez point mes exploits ;
Quand on ſe veut rendre le maître,
On eſt malgré ſoi quelquefois
Plus grand qu'on ne voudrait être.

LIDIE.

Que je hais tes exploits heureux !
Que le ſort t'a changé ! que ta grandeur t'égare !

Peut-être es-tu né généreux :
Ton bonheur t'a rendu barbare.

BELUS.

Je ſuis né pour dompter, pour changer l'univers :
Le faible oiſeau dans un bocage
Fait entendre ſes doux concerts ;
L'aigle qui vole au haut des airs
Porte la foudre et le ravage.
Ceſſez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laiſſez-moi remplir mes auguſtes deſtins.

(*Bélus ſort pour aller au temple.*)

LIDIE.

O Muſes, puiſſantes Déeſſes,
De cet ambitieux fléchiſſez la fierté ;
Secourez-moi contre ſa cruauté,
Ou du moins contre mes faibleſſes.

APOLLON *et les Muſes deſcendent dans un char qui repoſe par les deux bouts ſur les deux collines du Parnaſſe.*

(*elles chantent en chœur.*)

Nous adouciſſons
Par nos arts aimables
Les cœurs impitoyables,
Ou nous les puniſſons.

APOLLON.

Bergers, qui dans ces bocages
Apprîtes nos chants divins,

Vous calmez les monſtres ſauvages,
Fléchiſſez les cruels humains.

LES BERGERS *danſent.*

APOLLON.

Vole, Amour, Dieu des Dieux, embellis mon empire,
Déſarme la guerre en fureur:
D'un regard, d'un mot, d'un ſourire
Tu calmes le trouble et l'horreur;
Tu peux changer un cœur,
Je ne peux que l'inſtruire.
Vole, Amour, Dieu des Dieux, embellis mon empire,
Déſarme la guerre en fureur.

BELUS *rentre, ſuivi de ſes guerriers.*

Quoi, ce temple pour moi ne s'ouvre point encore?
Quoi, cette Gloire que j'adore
Près de ces lieux prépara mes autels;
Et je ne vois que de faibles mortels,
Et de faibles dieux que j'ignore?

CHOEUR DE BERGERS.

C'eſt aſſez vous faire craindre;
Faites-vous enfin chérir;
Ah qu'un grand cœur eſt à plaindre,
Quand rien ne peut l'attendrir!

UNE BERGERE.

D'une beauté tendre et ſoumiſe
Si tu trahis les appas,
Cruel vainqueur, n'eſpère pas
Que la Gloire te favoriſe.

UN BERGER.

Quoi, vers la Gloire il a porté ſes pas,
Et ſon cœur ſerait infidelle?
Ah, parmi nous une honte éternelle
Eſt le ſupplice des ingrats.

BELUS.

Qu'entends-je! il eſt au monde un peuple qui m'offenſe?
Quelle eſt la faible voix qui murmure en ces lieux,
Quand la terre tremble en ſilence?
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

LE CHOEUR DES MUSES.

Arrêtez, reſpectez les Dieux
Qui protégent l'innocence.

BELUS.

Des Dieux! Oſeraient-ils ſuſpendre ma vengeance?

APOLLON *et les Muſes.*

Ciel, couvrez-vous de feux; tonnerres, éclatez:
Tremble, fuis les dieux irrités.

(*on entend le tonnerre, et des éclairs partent du char où ſont les Muſes avec Apollon.*)

APOLLON *ſeul.*

Loin du temple de la Gloire,
Cours au temple de la Fureur:
On gardera de toi l'éternelle mémoire,
Avec une éternelle horreur.

LE CHOEUR *d'Apollon et des Muſes.*

Cœur implacable,
Apprends à trembler:

La mort te ſuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

BELUS.

Non, je ne tremble point, je brave le tonnerre;
Je mépriſe ce temple, et je hais les humains:
J'embraſerai de mes puiſſantes mains
Les triſtes reſtes de la terre.

CHOEUR.

Cœur implacable,
Apprends à trembler:
La mort te ſuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

APOLLON *et les Muſes, à Lidie.*

Toi qui gémis d'un amour déplorable,
Eteins ſes feux, briſe ſes traits:
Goûte par nos bienfaits
Un calme inaltérable.

(*les Bergers et les Bergères emmènent Lidie.*)

Fin du ſecond acte.

PERSONNAGES chantans au troiſième acte.

LE GRAND-PRETRE de la Gloire.

UNE PRETRESSE.

CHOEUR de Prêtres et de Prêtreſſes de la Gloire.

UN GUERRIER, ſuivant de *Bacchus*.

UNE BACCHANTE.

BACCHUS.

ERIGONE.

Guerriers, Egypans, Bacchantes et Satyres de la ſuite de *Bacchus*.

PERSONNAGES danſans au troiſième acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Cinq Prêtreſſes de la Gloire.

Quatre Héros.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Neuf Bacchantes.

Six Egypans.

Huit Satyres.

ACTE III.

Le théâtre repréſente l'avenue et le frontiſpice du TEMPLE DE LA GLOIRE. *Le trône que la Gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grand des hommes eſt vu dans l'arrière-théâtre ; il eſt ſupporté par des vertus, et l'on y monte par pluſieurs degrés.*

LE GRAND-PRETRE de la Gloire, *couronné de lauriers, une palme à la main, entouré des Prêtres et des Prêtreſſes de la Gloire.*

UNE PRETRESSE.

GLOIRE enchantereſſe,
Superbe maîtreſſe
Des rois, des vainqueurs,
L'ardente jeuneſſe,
La froide vieilleſſe
Briguent tes faveurs.

LE CHOEUR.

Gloire enchantereſſe, &c.

LA PRETRESSE.

Le prétendu ſage
Croit avoir briſé
Ton noble eſclavage :
Il s'eſt abuſé ;
C'eſt un amant mépriſé :
Son dépit eſt un hommage.

LE GRAND-PRETRE.

Déeſſe des héros, du vrai ſage et des rois,
Source noble et féconde
Et des vertus et des exploits,
O Gloire, c'eſt ici que ta puiſſante voix
Doit nommer par un juſte choix
Le premier des maîtres du monde.
Venez, volez, accourez tous,
Arbitres de la paix, et foudres de la guerre,
Vous qui domptez, vous qui calmez la terre,
Nous allons couronner le plus digne de vous.

(*Danſe de héros, avec les prêtreſſes de la Gloire.*)

Les ſuivans de BACCHUS *arrivent avec des Bacchantes, et des Menades, couronnés de lierre, le thyrſe à la main.*

UN GUERRIER, *ſuivant de Bacchus.*

BACCHUS eſt en tous lieux notre guide invincible;
Ce héros fier et bienfeſant
Eſt toujours aimable et terrible:
Préparez le prix qui l'attend.

UNE BACCHANTE ET LE CHOEUR.

Le Dieu des plaiſirs va paraître,
Nous annonçons notre maître;
Ses douces fureurs
Dévorent nos cœurs.

(*pendant ce chœur, les prêtres de la Gloire rentrent dans le temple, dont les portes ſe ferment.*)

LE GUERRIER.

Les tigres enchaînés conduiſent ſur la terre
Erigone et Bacchus ;
Les victorieux , les vaincus ,
Tous les dieux des plaiſirs , tous les dieux de la guerre
Marchent enſemble confondus.

(*on entend le bruit des trompettes , des hautbois et des flûtes , alternativement.*)

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre Volupté
Sur le char ſanglant de Bellone ;
Je vois l'Amour qui couronne
La valeur et la beauté.)

(*Bacchus et Erigone paraiſſent ſur un char traîné par des tigres , entouré de Guerriers , de Bacchantes , d'Egypans et de Satyres.*)

BACCHUS.

Erigone , objet plein de charmes ,
Objet de ma brûlante ardeur ,
Je n'ai point inventé dans les horreurs des armes
Ce nectar des humains , néceſſaire au bonheur ,
Pour conſoler la terre , et pour ſécher ſes larmes ;
C'était pour enflammer ton cœur.
Banniſſons la raiſon de nos brillantes fêtes :
Non , je ne la connus jamais
Dans mes plaiſirs , dans mes conquêtes ;
Non , je t'adore , et je la hais.
Banniſſons la raiſon de nos brillantes fêtes.

ERIGONE.

Confervez-la plutôt pour augmenter vos feux ;
Banniffez feulement le bruit et le ravage :
Si par vous le monde eft heureux ,
Je vous aimerai davantage.

BACCHUS.

Les faibles fentimens offenfent mon amour ;
Je veux qu'une éternelle ivreffe
De gloire , de grandeur , de plaifirs , de tendreffe ,
Règne fur mes fens tour à tour.

ERIGONE.

Vous alarmez mon cœur ; il tremble de fe rendre ;
De vos emportemens il eft épouvanté :
Il ferait plus tranfporté,
Si le vôtre était plus tendre.

BACCHUS.

Partagez mes tranfports divins ;
Sur mon char de victoire , au fein de la molleffe ,
Rendez le ciel jaloux , enchaînez les humains ;
Un dieu plus fort que moi nous entraîne et nous preffe.
Que le thyrfe règne toujours
Dans les plaifirs et dans la guerre ;
Qu'il tienne lieu du tonnerre
Et des flèches des amours.

LE CHOEUR.

Que le thyrfe règne toujours
Dans les plaifirs et dans la guerre ;

Qu'il

Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des flèches des amours.

ERIGONE.

Quel dieu de mon ame s'empare !
Quel désordre impétueux !
Il trouble mon cœur, il l'égare :
L'amour seul rendrait plus heureux.

BACCHUS.

Mais quel est dans ces lieux ce temple solitaire ?
A quels dieux est-il consacré ?
Je suis vainqueur ; j'ai su vous plaire :
Si Bacchus est connu, Bacchus est adoré.

UN DES SUIVANS *de Bacchus.*

La Gloire est dans ces lieux le seul dieu qu'on adore ;
Elle doit aujourd'hui placer sur ses autels
Le plus auguste des mortels.
Le vainqueur bienfesant des peuples de l'aurore
Aura ces honneurs solennels.

ERIGONE.

Un si brillant hommage
Ne se refuse pas.
L'amour seul me guidait sur cet heureux rivage ;
Mais on peut détourner ses pas,
Quand la Gloire est sur le passage.

(*ensemble.*)

La Gloire est une vaine erreur ;
Mais avec vous c'est le bonheur suprême :
C'est vous que j'aime,
C'est vous qui remplissez mon cœur.

BACCHUS.

Le temple s'ouvre,
La Gloire ſe découvre.
L'objet de mon ardeur y ſera couronné ;
Suivez-moi.

(*le temple de la Gloire paraît ouvert.*)

LE GRAND-PRETRE *de la Gloire.*

Téméraire, arrête ;
Ce laurier ſerait profané,
S'il avait couronné ta tête !
Bacchus qu'on célébre en tous lieux
N'a point ici la préférence ;
Il eſt une vaſte diſtance
Entre les noms connus et les noms glorieux.

ERIGONE.

Eh quoi, de ſes préſens la Gloire eſt-elle avare
Pour ſes plus brillans favoris ?

BACCHUS.

J'ai verſé des bienfaits ſur l'univers ſoumis.
Pour qui ſont ces lauriers que votre main prépare ?

LE GRAND-PRETRE.

Pour des vertus d'un plus haut prix.
Contentez-vous, Bacchus, de régner dans vos fêtes,
D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.
Laiſſez-nous couronner de plus belles conquêtes
Et de plus grands bienfaits.

BACCHUS.

Peuple vain, peuple fier, enfans de la triſteſſe,

Vous ne méritez pas des dons ſi précieux.
Bacchus vous abandonne à la froide ſageſſe ;
Il ne ſaurait vous punir mieux.
Volez, ſuivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.
Par la main des plaiſirs, des amours et des jeux,
Verſez ce nectar délectable,
Vainqueur des mortels et des dieux ;
Volez, ſuivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.

BACCHUS ET ERIGONE.

Parcourons la terre
Au gré de nos déſirs,
Du temple de la guerre
Au temple des plaiſirs.

(*on danſe.*)

UNE BACCHANTE *avec le Chœur.*

Bacchus, fier et doux vainqueur,
Conduis mes pas, règne en mon cœur ;
La Gloire promet le bonheur,
Et c'eſt Bacchus qui nous le donne.

Raiſon, tu n'es qu'une erreur,
Et le chagrin t'environne.
Plaiſir, tu n'es point trompeur,
Mon ame à toi s'abandonne.

Bacchus, fier et doux vainqueur, &c.

Fin du troiſième acte.

PERSONNAGES chantans au quatrième acte.

PLAUTINE.

JUNIE, } confidentes de *Plautine.*
FANIE, }

PRETRES de *Mars* et PRETRESSES de *Vénus.*

TRAJAN.

GUERRIERS de la ſuite de *Trajan.*

Six ROIS vaincus à la ſuite de *Trajan.*

ROMAINS et ROMAINES.

LA GLOIRE.

SUIVANS de la *Gloire.*

PERSONNAGES danſans au quatrième acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Quatre Prêtres de *Mars.*

Cinq Prêtreſſes de *Vénus.*

SECOND DIVERTISSEMENT.

Suivans de la *Gloire*, cinq hommes et quatre femmes.

ACTE IV.

Le théâtre repréſente la ville d'Artaxate à demi-ruinée, au milieu de laquelle eſt une place publique ornée d'arcs de triomphe, chargés de trophées.

PLAUTINE, JUNIE, FANIE.

PLAUTINE.

Reviens, divin Trajan, vainqueur doux et terrible;
Le monde eſt mon rival, tous les cœurs ſont à toi;
Mais, eſt-il un cœur plus ſenſible,
Et qui t'adore plus que moi?

Les Parthes ſont tombés ſous ta main foudroyante;
Tu punis, tu venges les rois.
Rome eſt heureuſe et triomphante;
Tes bienfaits paſſent tes exploits.

Reviens, divin Trajan, vainqueur doux et terrible;
Le monde eſt mon rival, tous les cœurs ſont à toi;
Mais, eſt-il un cœur plus ſenſible,
Et qui t'adore plus que moi?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au ſein de l'Arménie,
Oſez-vous affronter les horreurs des combats?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par ſon puiſſant génie,
Et l'amour conduiſait mes pas.

JUNIE.

L'Europe reverra ſon vengeur et ſon maître ;
Sous ces arcs triomphaux on dit qu'il va paraître.

PLAUTINE.

Ils ſont élevés par mes mains.
Quel doux plaiſir ſuccède à ma douleur profonde !
Nous allons contempler dans le maître du monde
Le plus aimable des humains.

JUNIE.

Nos ſoldats triomphans, enrichis, pleins de gloire,
Font voler ſon nom juſqu'aux cieux.

FANIE.

Il ſe dérobe à leur chants de victoire,
Seul, ſans pompe et ſans ſuite, il vient orner ces lieux.

PLAUTINE.

Il faut à des héros vulgaires
La pompe et l'éclat des honneurs ;
Ces vains appuis ſont néceſſaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan ſeul eſt ſuivi de ſa gloire immortelle ;
On croit voir près de lui l'univers à genoux ;
Et c'eſt pour moi qu'il vient ! ce héros m'eſt fidelle !
Grands Dieux, vous habitez dans cette ame ſi belle,
Et je la partage avec vous !

TRAJAN, PLAUTINE, Suite.

PLAUTINE, *courant au-devant de Trajan.*

Enfin, je vous revois ; le charme de ma vie
M'eſt rendu pour jamais.

TRAJAN.

Le ciel me vend cher ſes bienfaits,
Ma félicité m'eſt ravie.
Je reviens un moment pour m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être empereur de Rome et d'être votre époux.

PLAUTINE.

Que dites-vous ? Quel mot funeſte !
Un moment ! vous, ô Ciel ! un ſeul moment me reſte,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toujours.

TRAJAN.

Le ciel en tous les temps m'accorda ſon ſecours ;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.
C'eſt pour vous qu'il a fait mon cœur.
Je vous ai vue, et je ſerai vainqueur.

PLAUTINE.

Quoi, ne l'êtes-vous pas ? Quoi, ſerait-il encore
Un roi que votre main n'aurait pas déſarmé ?
Tout n'eſt-il pas ſoumis, du couchant à l'aurore ?
L'univers n'eſt-il pas calmé ?

TRAJAN.

On ose me trahir.

PLAUTINE.

Non, je ne puis vous croire;
On ne peut vous manquer de foi.

TRAJAN.

Des Parthes terrassés l'inexorable roi
S'irrite de sa chute, et brave ma victoire.
Cinq rois qu'il a séduits sont armés contre moi;
Ils ont joint l'artifice aux excès de la rage;
Ils sont au pied de ces remparts;
Mais j'ai pour moi les dieux, les Romains, mon courage,
Et mon amour et vos regards.

PLAUTINE.

Mes regards vous suivront; je veux que sur ma tête
Le ciel épuise son courroux.
Je ne vous quitte pas, je braverai leurs coups;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête,
Je mourrai du moins près de vous.

TRAJAN.

Ah, ne m'accablez point; mon cœur est trop sensible;
Ah, laissez-moi vous mériter.
Vous m'aimez, il suffit, rien ne m'est impossible,
Rien ne pourra me résister.

PLAUTINE.

Cruel, pouvez-vous m'arrêter?
J'entends déjà les cris d'un ennemi perfide.

TRAJAN.

TRAJAN.

J'entends la voix du devoir qui me guide.
Je vole ; demeurez ; la victoire me ſuit.
Je vole ; attendez tout de mon peuple intrépide,
Et de l'amour qui me conduit.

(*enſemble.*)

Je vais / Allez } punir un barbare,
Terraſſer ſous { mes / vos } coups
L'ennemi qui nous ſépare,
Qui m'arrache un moment à vous.

PLAUTINE.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle ;
Cher amant, arrêtez : ah ! détournez les yeux,
Voyez encor les miens.

TRAJAN, *au fond du théâtre.*

O Dieux ! ô juſtes Dieux !
Veillez ſur l'empire et ſur elle.

PLAUTINE.

Il eſt déjà loin de ces lieux.
Devoir, es-tu content ? Je meurs, et je l'admire.
Miniſtres du dieu des combats,
Prêtreſſes de Vénus, qui veillez ſur l'empire,
Percez le ciel de cris, accompagnez mes pas,
Secondez l'amour qui m'inſpire.

CHOEUR DES PRETRES DE MARS.

Fier Dieu des alarmes,
Protége nos armes,
Conduis nos étendards.

CHOEUR DES PRETRESSES DE VENUS.

Déesse des Grâces,
Vole sur ses traces,
Enchaîne le dieu Mars.

(on danse.)

CHOEUR DES PRETRESSES.

Mère de Rome et des Amours paisibles,
Viens tout ranger sous ta charmante loi,
Viens couronner nos Romains invincibles ;
Ils sont tous nés pour l'Amour et pour toi.

PLAUTINE.

Dieux puissans, protégez votre vivante image ;
Vous étiez autrefois des mortels comme lui ;
C'est pour avoir régné comme il règne aujourd'hui
Que le ciel est votre partage.

(on danse.)

(on entend un CHOEUR *de Romains, qui avancent lentement sur le théâtre.)*

Charmant héros, qui pourra croire
Des exploits si prompts et si grands ?
Tu te fais en peu de temps
La plus durable mémoire.

JUNIE.

Entendez-vous ces cris et ces chants de victoire ?

FANIE.

Trajan revient vainqueur.

PLAUTINE.

En pouviez-vous douter ?
Je vois ces rois captifs, ornemens de ſa gloire ;
Il vient de les combattre, il vient de les dompter.

JUNIE.

Avant de les punir par ſes lois légitimes,
Avant de frapper ſes victimes,
A vos genoux il veut les préſenter.

(*Trajan paraît, entouré des aigles romaines et de faiſceaux ; les rois vaincus ſont enchaînés à ſa ſuite.*)

TRAJAN.

Rois qui redoutez ma vengeance,
Qui craignez les affronts aux vaincus deſtinés,
Soyez déſormais enchaînés
Par la ſeule reconnaiſſance.
Plautine eſt en ces lieux, il faut qu'en ſa préſence
Il ne ſoit point d'infortunés.

LES ROIS, *ſe relevant, chantent avec le chœur.*

O grandeur ! ô clémence !
Vainqueur égal aux dieux,
Vous avez leur puiſſance,
Vous pardonnez comme eux.

PLAUTINE.

Vos vertus ont paſſé mon eſpérance même ;
Mon cœur eſt plus touché que celui de ces rois

TRAJAN.

Ah, s'il eſt des vertus dans ce cœur qui vous aime,
Vous ſavez à qui je les dois.
J'ai voulu des humains mériter le ſuffrage,
Dompter les rois, briſer leurs fers,
Et vous apporter mon hommage
Avec les vœux de l'univers.
Ciel ! que vois-je en ces lieux ?

(*la Gloire deſcend d'un vol précipité, une couronne de laurier à la main.*)

LA GLOIRE.

Tu vois ta récompenſe,
Le prix de tes exploits, ſurtout de ta clémence ;
Mon trône eſt à tes pieds ; tu règnes avec moi.

(*le théâtre change et repréſente le temple de la Gloire.*)

Elle continue.

Plus d'un héros, plus d'un grand roi,
Jaloux en vain de ſa mémoire,
Vola toujours après la Gloire,
Et la Gloire vole après toi.

(*les Suivans de la Gloire, mêlés aux Romains et aux Romaines, forment des danſes.*)

UN ROMAIN.

Régnez en paix après tant d'orages,
Triomphez dans nos cœurs ſatisfaits.
Le ſort préſide aux combats, aux ravages ;
La gloire eſt dans les bienfaits.

Tonnerre, écarte-toi de nos heureux rivages ;
Calme heureux, reviens pour jamais.

Régnez en paix, &c.

CHOEUR.

Le ciel nous ſeconde,
Célébrons ſon choix :
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons ſous tes lois.

JUNIE.

Tendre Vénus, à qui Rome eſt ſoumiſe,
A nos exploits joins tes tendres appas ;
Ordonne à Mars enchanté dans tes bras
Que pour Trajan ſa faveur s'éterniſe.

LE CHOEUR.

Le ciel nous ſeconde,
Célébrons ſon choix :
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons ſous tes lois.

TRAJAN.

Des honneurs ſi brillans ſont trop pour mon partage ;
Dieux dont j'éprouve la faveur,
Dieux de mon peuple, achevez votre ouvrage,
Changez ce temple auguſte en celui du Bonheur.
Qu'il ſerve à jamais aux fêtes
Des fortunés humains ;

Qu'il dure autant que les conquêtes,
Et que la gloire des Romains.

LA GLOIRE.

Les dieux ne refuſent rien
Au héros qui leur reſſemble :
Volez, Plaiſirs, que ſa vertu raſſemble ;
Le temple du Bonheur ſera toujours le mien.

Fin du quatrième acte.

PERSONNAGES chantans au cinquième acte.

Une ROMAINE.
Une BERGERE.
BERGERS et BERGERES.
Un ROMAIN.
Jeunes ROMAINS et ROMAINES.
Tous les acteurs du quatrième acte.

PERSONNAGES danſans au cinquième acte.

ROMAINS et ROMAINES de différens états.

PREMIERE QUADRILLE.

Trois hommes et deux femmes.

DEUXIEME QUADRILLE.

Trois hommes et deux femmes.

TROISIEME QUADRILLE.

Trois femmes et deux hommes.

QUATRIEME QUADRILLE.

Trois femmes et deux hommes.

ACTE V.

Le théâtre change et représente LE TEMPLE DU BONHEUR ; *il est formé de pavillons d'une architecture légère, de péristiles, de jardins, de fontaines, &c. Ce lieu délicieux est rempli de Romains et de Romaines de tous états.*

CHOEUR.

Chantons en ce jour solennel,
Et que la terre nous réponde :
Un mortel, un seul mortel
A fait le bonheur du monde.

(*on danse.*)

UNE ROMAINE.

Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LE CHOEUR.

Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LA ROMAINE.

Le printemps volage,
L'été plein d'ardeur,
L'automne plus sage,
Raison, badinage,
Retraite, grandeur,
Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LE CHOEUR.

Tout rang, &c.

(*des bergers et des bergères entrent en dansant.*)

UNE BERGERE.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes ;
Les étendards et les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.
Les chants de nos tendres pasteurs
Se mêlent au bruit des trompettes ;
L'amour anime en ces retraites
Tous les regards et tous les cœurs.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes ;
Les étendards et les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.

(*les seigneurs et les dames romaines se joignent en dansant aux bergers et aux bergères.*)

UN ROMAIN.

Dans un jour si beau,
Il n'est point d'alarmes ;
Mars est sans armes,
L'Amour sans bandeau.

LE CHOEUR.

Dans un jour si beau, &c.

LE ROMAIN.

La Gloire et les Amours en ces lieux n'ont des ailes
Que pour voler dans nos bras.
La Gloire aux ennemis présentait nos soldats,
Et l'Amour les présente aux belles.

LE CHOEUR.

Dans un jour si beau

Il n'eſt point d'alarmes ;
Mars eſt ſans armes,
L'Amour ſans bandeau.

(on danſe.)

TRAJAN *paraît avec* PLAUTINE, *et tous les Romains ſe rangent autour de lui.*

CHOEUR.

Toi que la victoire
Couronne en ce jour,
Ta plus belle gloire
Vient du tendre Amour.

TRAJAN.

O Peuples de héros qui m'aimez et que j'aime,
Vous faites mes grandeurs ;
Je veux régner ſur vos cœurs,
(montrant Plautine.)
Sur tant d'appas et ſur moi-même ;
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire :
Dieux, protégez toujours ce formidable empire,
Inſpirez toujours tous ſes rois.
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire.

Toutes les différentes troupes recommencent leurs danſes autour de TRAJAN *et de* PLAUTINE, *et terminent la fête par un ballet général.*

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DU TEMPLE DE LA GLOIRE.

ACTE II. (1)

BELUS.

PERSONNAGES.

LIDIE.

ARSINE, confidente de *Lidie.*

BERGERS ET BERGERES.

UN BERGER.

UNE BERGERE.

BELUS.

Rois captifs, et soldats de la suite de *Bélus.*

(1) Cet acte, différent de celui qu'on a lu, a été tiré d'une partition du célèbre *Rameau.* Nous ignorons si c'est ici la première idée du poëte, ou si ces changemens avaient été faits pour la reprise du Temple de la Gloire, en 1746. Cependant cet opéra donné à la cour en 1745, en cinq actes, fut représenté à Paris, en 1746, en trois actes seulement, et celui-ci fut alors supprimé.

SCENE PREMIERE.

LIDIE, ARSINE.

LIDIE.

Muses, filles du ciel, la paix règne en vos fêtes ;
Vous fuſpendez les mortelles douleurs ;
Dans les cœurs des humains vous calmez les tempêtes ;
Les jours ſereins naiſſent de vos faveurs.
Amour, ſors de mon cœur ; Amour, briſe ma chaîne,
Bélus m'abandonne aujourd'hui ;
Dépit vengeur, trop juſte haine,
Soyez, s'il ſe peut, mon appui.
Amour, ſors de mon cœur ; Amour, briſe ma chaîne,
Ne ſois pas tyran comme lui.

ARSINE.

Les Muſes quelquefois calment un cœur ſenſible,
Et pour les implorer vous quittez votre cour ;
Mais craignez d'y chercher ce guerrier invincible :
Au temple de la Gloire il vole en ce grand jour ;
Il en ſera plus inflexible.

LIDIE.

Non, je veux dans ſon cœur porter le repentir.
Il cherche ici la Gloire, et ce nom me raſſure ;
La Gloire ne pourra choiſir
Un vainqueur injuſte et parjure.
Hélas ! je l'ai cru vertueux.
Que le ſort l'a changé ! que ſa grandeur l'égare !
Je l'ai cru bienfeſant, ſenſible, généreux ;
Son bonheur l'a rendu barbare.

ARSINE.

Il inſulte à des rois qu'a domptés ſa valeur ;
Devant lui marche la vengeance,
L'orgueil, le faſte, la terreur ;
Et l'Amour fuit de ſa préſence.

LIDIE.

Que de crimes, ô Ciel! avec tant de vaillance!
Déeſſes de ces lieux, appuis de l'innocence,
Conſolez mon cœur alarmé,
Secourez-moi contre moi-même,
Et ne permettez pas que j'aime
Un héros enivré de ſa grandeur ſuprême,
Qui n'eſt plus digne d'être aimé.

SCENE II.

LIDIE, ARSINE, BERGERS et BERGERES.

(*les bergers et bergères entrent en danſant au ſon des muſettes.*)

LIDIE.

Venez, tendres Bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des Muſes inſpirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

CHOEUR DES BERGERS.

Oſerons-nous chanter ſur nos faibles muſettes,
Lorſque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos?

UNE BERGERE.

Nous fuyons devant ces héros
Qui viennent troubler nos retraites.

LIDIE.

Ne fuyez point Bélus; employez l'art des dieux
A fléchir ce grand cœur autrefois vertueux.
Les Muſes, dans ces bocages,
Inſpirent vos chants divins;
Vous calmez les monſtres ſauvages;
Enchantez les cruels humains.

CHOEUR.

Enchantons les cruels humains.

(ils recommencent leurs danſes.)

UNE BERGERE.

Le dieu des beaux arts peut ſeul nous inſtruire,
Mais le ſeul Amour peut changer les cœurs;
Pour les adoucir, il faut les ſéduire:
Du ſeul dieu d'amour les traits ſont vainqueurs.

(on danſe.)

UNE BERGERE.

Deſcends, Dieu charmant, viens monter ta lyre,
Viens former les ſons du dieu des neuf ſœurs;
Prête à la Vertu ta voix, ton ſourire,
Tes traits, ton flambeau, tes liens de fleurs.

(on danſe.)

UN BERGER.

Vers ce temple où la mémoire
Conſacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux;
Les bergers ſont aſſez heureux
Pour voir au moins que la gloire
N'eſt point faite pour eux.

(on entend un bruit de timbales et de trompettes.)

SCENE III.

CHOEUR DE GUERRIERS.

La guerre ſanglante,
La mort, l'épouvante,
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un paſſage,
A travers le carnage,
Au faîte des grandeurs.

CHOEUR DE BERGERS.

Quels ſons affreux, quel bruit ſauvage!
O Muſes, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O Gloire dont le nom ſemble avoir tant d'appas,
Serait-ce là votre langage?

CHOEUR DE GUERRIERS.

Les éclairs embraſent les cieux,
La foudre menace la terre;
Déclarez-vous, grands Dieux,
Par la voix du tonnerre,
Que Bélus arrive en ces lieux?

SCENE IV.

BELUS et les précédens.

BELUS.

Ou ſuis-je? qu'ai-je vu?
Non, je ne puis le croire;
Ce temple qui m'eſt dû,
Ce ſéjour de la Gloire
S'eſt fermé devant moi.
Mes ſoldats ont pâli d'effroi.
La foudre a dévoré les dépouilles ſanglantes
Que j'allais conſacrer à Mars;
Elle a briſé mes étendards
Dans mes mains triomphantes.

Dieux implacables, Dieux jaloux,
Qu'ai-je donc fait qui vous outrage?
J'ai fait trembler l'univers ſous mes coups,
J'ai mis des rois à mes genoux,
Et leurs ſujets dans l'eſclavage;
Je me ſuis vengé comme vous,
Que demandez-vous davantage?

CHOEUR DE BERGERS.

On n'imite point les dieux
Par les horreurs de la guerre;
Il faut pour être aimé d'eux
Se faire aimer ſur la terre.

UNE BERGERE.

Un roi que rien n'attendrit
Eſt des rois le plus à plaindre;
Bientôt lui-même il gemit
Quand il ſe fait toujours craindre.

CHOEUR DE BERGERS.

Un roi que rien n'attendrit, &c.

BELUS.

Quoi, dans ces lieux on brave ma fureur,
Quand le monde à mes pieds ſe tait dans l'épouvante?
(on entend le ſon des muſettes.)
Un plaiſir inconnu me ſurprend et m'enchante
Dans le ſein même de l'horreur.
(les muſettes continuent.)
De ces ſimples bergers la candeur innocente
Dans mon cœur étonné fait paſſer ſa douceur.
(on danſe.)

UNE BERGERE.

Un roi, s'il veut être heureux,
Doit combler nos vœux;
Le vrai bonheur le couronne
Quand il le donne.
Dans les palais, dans les bois,
On chérit ſes douces lois.
Il goûte, il verſe en tous lieux
Les bienfaits des dieux.
A ſa voix les vertus renaiſſent;
Les Ris, les Jeux le careſſent;
La Gloire et l'Amour
Partagent ſa cour:
Dans ſon rang ſuprême,
C'eſt lui ſeul qu'on aime;

C'eſt lui plus que ſes faveurs
Qui charme les cœurs.
Un roi, s'il veut, &c.

CHOEUR DE BERGERS.

Un roi que rien n'attendrit
Eſt des rois le plus à plaindre;
Bientôt lui-même il gémit
Quand il ſe fait toujours craindre.

LA BERGERE.

Ecoutez dans nos chants le dieu qui nous inſpire,
Rendez tous les cœurs ſatisfaits,
De vos ſévères lois adouciſſez l'empire;
La gloire eſt dans les bienfaits.

CHOEUR.

Un roi que rien, &c.

BELUS.

Plus j'écoute leurs chants, plus je deviens ſenſible.
Dieux! m'avez-vous conduit dans ce ſéjour paiſible
Pour m'éclairer d'un nouveau jour?
Des flatteurs m'aveuglaient, ils égaraient leur maître;
Et des bergers me font connaître
Ce que j'ignorais dans ma cour.

LIDIE.

Connaiſſez encor plus, voyez toute ma flamme.
Je vous ai ſuivi dans ces lieux;
Pour vous je demandais aux dieux
D'adoucir, de toucher votre ame.
Vos vertus autrefois avaient ſu m'enflammer;
Vous avez tout quitté pour l'horreur de la guerre.
Ah! je voudrais vous voir adoré de la terre,
Duſſiez-vous ne me point aimer.

BELUS.

C'en eſt trop, je me rends au charme qui m'attire.
Peut-être que des dieux j'aurais bravé l'empire;

Mais

Mais ils empruntent votre voix,
Ils ont guidé vos pas, leur bonté vous inſpire;
Je ſuis déſarmé, je ſoupire:
J'oſe eſpérer qu'un jour j'obtiendrai ſous vos lois
La gloire immortelle où j'aſpire.

Ces dieux, garans de mes vœux,
Apaiſeront leur colère;
Et pour mériter de vous plaire,
Je rendrai les mortels heureux.

LIDIE et BELUS.

Deſcends des cieux, lance tes flammes,
Triomphe, Amour, dieu des grands cœurs;
Anime les vertus et les nobles ardeurs
Qui doivent régner dans nos ames.

CHOEUR.

Entre la Gloire et les Amours,
Dans une paix profonde,
Allez donner tous deux au monde
De juſtes lois et de beaux jours.

Fin de la Variante.

PANDORE,

OPERA.

Mis en muſique par *Royer*, et enſuite par M. de *la Borde*.

PERSONNAGES.

PROMETHÉE, fils du Ciel et de la Terre, demi-dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

NEMESIS.

NYMPHES.

TITANS.

DIVINITÉS céleſtes.

DIVINITÉS infernales.

PANDORE,

OPERA.

ACTE PREMIER.

(le théâtre repréſente une campagne , et des montagnes dans le fond.)

SCENE PREMIERE.

PROMETHÉE *ſeul*, CHOEUR, PANDORE *dans l'enfoncement, couchée ſur une eſtrade.*

PROMETHÉE.

PRODIGE de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain ; vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour ni tes appas.
Quoi ! j'ai formé ton cœur, et tu n'es pas ſenſible !
Tes beaux yeux ne peuvent me voir !
Un impitoyable pouvoir
Oppoſe à tous mes vœux un obſtacle invincible ;
Ta beauté fait mon déſeſpoir.
Quoi ! toute la nature autour de toi reſpire !
Oiſeaux, tendres oiſeaux, vous chantez, vous aimez ;
Et je vois ſes appas languir inanimés ;
La mort les tient ſous ſon empire.

SCENE II.

PROMETHÉE, les Titans ENCELADI et TYPHON, &c.

ENCELADE et TYPHON.

Enfant de la Terre et des Cieux,
Tes plaintes et tes cris ont ému ce bocage.
Parle, quel eſt celui des dieux
Qui t'oſe faire quelque oûtrage ?

PROMETHÉE, *en montrant Pandore.*

Jupiter eſt jaloux de mon divin ouvrage ;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels ;
Il ne peut ſans courroux voir la terre embellie ;
Jupiter à Pandore a refuſé la vie !
Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter ? quoi ! c'eſt lui qui formerait nos ames ?
L'uſurpateur des cieux peut être notre appui ?
Non, je ſens que la vie et ſes divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE, *en montrant Typhon ſon frère.*

Nous avons pour aïeux la Nuit et le Tartare.
Invoquons l'éternelle Nuit ;
Elle eſt avant le jour qui luit :
Que l'Olympe cède au Ténare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes dieux répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie :
Que Jupiter en frémiſſe d'envie,
Et qu'il ſoit vainement jaloux.

PROMETHÉE et LES DEUX TITANS.

Ecoutez-nous, Dieux de la nuit profonde,
De nos aſtres nouveaux contemplez la clarté ;
Accourez du centre du monde ;
Rendez féconde
La terre qui m'a porté ;
Animez la beauté ;
Que votre pouvoir ſeconde
Mon heureuſe témérité.

PROMETHÉE.

Au ſéjour de la nuit vos voix ont éclaté.
Le jour pâlit, la terre tremble.
Le monde eſt ébranlé, l'Erèbe ſe raſſemble.

(*le théâtre change et repréſente le Chaos. Tous les dieux de l'enfer viennent ſur la ſcène.*)

CHOEURS DES DIEUX INFERNAUX.

Nous déteſtons
La lumière éternelle ;
Nous attendons
Dans nos gouffres profonds
La race faible et criminelle,
Qui n'eſt pas née encore, et que nous haïſſons.

NEMESIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare
Doivent tout ravager.
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare ?

PROMETHÉE.

Je veux servir la terre, et non pas l'opprimer.
Hélas! à cet objet j'ai donné la naissance,
Et je demande en vain qu'il s'anime, qu'il pense,
Qu'il soit heureux, qu'il sache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire est de détruire ;
Notre pouvoir est de nuire :
Tel est l'arrêt du sort.
Le ciel donne la vie, et nous donnons la mort.

PROMETHÉE.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire ;
Vous êtes mal-fesans, vous n'êtes point mes dieux.
Fuyez, destructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire ;
Dieux des malheurs, Dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres ;
Ennemis funébres,
Laissez le monde en paix.

NEMESIS.

Tremble, tremble pour toi-même.
Crains notre retour,

Crains Pandore et l'Amour.
Le moment ſuprême
Vole ſur tes pas.
Nous allons déchaîner les démons des combats ;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

(*les dieux des enfers diſparaiſſent. On revoit la campagne éclairée et riante. Les nymphes des bois et des campagnes ſont de chaque côté du théâtre.*)

PROMETHÉE.

Ah ! trop cruels amis ! pourquoi déchaîniez-vous,
Du fond de cette nuit obſcure,
Dans ces champs fortunés, et ſous un ciel ſi doux,
Ces ennemis de la nature ?
Que l'éternel chaos élève entre eux et nous
Une barrière impénétrable.
L'enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai ſu former ?
Un dieu favorable
Le doit enflammer.

ENCELADE.

Puiſque tu mets ainſi la grandeur de ton être
A verſer des bienfaits ſur ce nouveau ſéjour,
Tu méritais d'en être le ſeul maître.
Monte au ciel, dont tu tiens le jour :
Va ravir la céleſte flamme :

Ofe former une ame,
Et fois créateur à ton tour.

PROMETHÉE.

L'Amour eft dans les cieux : c'eft là qu'il faut me rendre:
L'amour y règne fur les dieux.
Je lancerai fes traits ; j'allumerai fes feux.
C'eft le dieu de mon cœur, et j'en dois tout attendre.
Je vole à fon trône éternel :
Sur les ailes des vents l'Amour m'enlève au ciel.
(*il s'envole.*)

CHOEUR DE NYMPHES.

Volez, fendez les airs, et pénétrez l'enceinte
Des palais éternels ;
Ramenez les Plaifirs du féjour de la crainte ;
En répandant des biens, méritez des autels.

Fin du premier acte.

ACTE II.

(le théâtre repréſente la même campagne. Pandore inanimée eſt ſur une eſtrade. Un char brillant de lumière deſcend du ciel.)

PROMETHÉE, PANDORE, Nymphes, Titans, Chœurs, &c.

UNE DRYADE.

CHANTEZ, nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-dieu qui commande à la terre :
Il vous apporte un nouveau jour ;
Il revient dans ce doux ſéjour
Du ſéjour brillant du tonnerre ;
Il revole en ces lieux ſur le char de l'Amour.

CHOEUR DE NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève ſur nous !
Terre jeune encore,
Embelliſſez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes,
Sommets des ſuperbes montagnes,
Qui diviſez les airs, et qui portez les cieux ;
O nature naiſſante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ſes yeux.

PROMETHÉE, *descendant du char le flambeau à la main.*

Je le ravis aux dieux, je l'apporte à la terre,
Ce feu sacré du tendre Amour,
Plus puissant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du dieu du jour.

LE CHOEUR DES NYMPHES.

Fille du ciel, ame du monde,
Passez dans tous les cœurs :
L'air, la terre et l'onde
Attendent vos faveurs.

PROMETHÉE, *approchant de l'estrade où est Pandore.*

Que ce feu précieux, l'astre de la nature,
Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivans.
Terre, sois attentive à ces heureux instans :
Lève-toi, cher objet, c'est l'Amour qui l'ordonne :
A sa voix obéis toujours :
Lève-toi, l'Amour te donne
La vie, un cœur et de beaux jours.

(*Pandore se lève sur son estrade, et marche sur la scène.*)

CHOEUR.

Ciel ! ô Ciel ! elle respire !
Dieu d'amour, quel est ton empire !

PANDORE.

Où suis-je ? et qu'est-ce que je voi ?
Je n'ai jamais été ; quel pouvoir m'a fait naître ?

J'ai paſſé du néant à l'être ;
Quels objets raviſſans ſemblent nés avec moi !
(on entend une ſymphonie.)
Ces ſons harmonieux enchantent mes oreilles ;
Mes yeux ſont éblouis de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue ſur mes pas.
Ah ! d'où vient qu'il ne paraît pas ?
De moment en moment je penſe et je m'éclaire.
Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mère ;
Un dieu ſans doute eſt mon auteur :
Je le ſens, il me parle, il reſpire en mon cœur.
(elle s'aſſied au bord d'une fontaine.)
Ciel ! eſt-ce moi que j'enviſage ?
Le cryſtal de cette onde eſt le miroir des cieux.
La nature s'y peint : plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grâce aux dieux.

NYMPHES et TITANS.

(on danſe autour d'elle.)
Pandore, fille de l'Amour,
Charmes naiſſans, beauté nouvelle,
Inſpirez à jamais, ſentez à votre tour
Cette flamme immortelle,
Dont vous tenez le jour.
(on danſe.)

PANDORE, *apercevant Prométhée au milieu des Nymphes.*

Quel objet attire mes yeux ?
De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,

C'eſt vous, c'eſt vous, ſans doute, à qui je dois la vie.
Du feu de vos regards que mon ame eſt remplie !
Vous ſemblez encor m'animer.

PROMETHÉE.

Vos beaux yeux ont ſu m'enflammer
Lorſqu'ils ne s'ouvraient pas encore ;
Vous ne pouviez répondre, et j'oſais vous aimer :
Vous parlez, et je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez ! cher auteur de mes jours commencés,
Vous m'aimez ! et je vous dois l'être !
La terre m'enchantait ; que vous l'embelliſſez !
Mon cœur vole vers vous, il ſe rend à ſon maître ;
Et je ne puis connaître
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas aſſez.

PROMETHÉE.

Vous n'en ſauriez trop dire, et la ſimple nature
Parle ſans feinte et ſans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainſi le nom d'Amour.

(*enſemble.*)

Charmant Amour, éternelle puiſſance,
Premier Dieu de mon cœur,
Amour, ton empire commence :
C'eſt l'empire du bonheur.

PROMETHÉE.

Ciel, quelle épaiſſe nuit, quels éclats du tonnerre
Détruiſent les premiers inſtans
Des innocens plaiſirs que poſſédait la terre !
Quelle horreur a troublé mes ſens !

(*enſemble.*)

La terre frémit, le ciel gronde ;
Des éclairs menaçans
Ont percé la voûte profonde
De ces aſtres naiſſans.
Quel pouvoir ébranle le monde
Juſqu'en ſes fondemens ?

(*on voit deſcendre un char ſur lequel ſont Mercure, la Diſcorde, Néméſis, &c.*)

MERCURE.

Un héros téméraire a pris le feu céleſte ;
Pour expier ce vol audacieux,
Montez, Pandore, au ſein des dieux.

PROMETHÉE.

Tyrans cruels !

PANDORE.

Ordre funeſte !
Larmes que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.

MERCURE.

Obéiſſez, montez aux cieux.

PANDORE.

Ah ! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.

PROMETHÉE.

Cruels, ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE et PROMETHÉE.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux cieux, partez,
Jupiter commande;
Il faut qu'on se rende
A ses volontés.
Venez, montez aux cieux, partez.
Vents, obéissez-nous, et déployez vos ailes;
Vents, conduisez Pandore aux voûtes éternelles.

(*le char disparaît.*)

PROMETHÉE.

On l'enlève; tyrans jaloux,
Dieux, vous m'arrachez mon partage;
Il était plus divin que vous;
Vous étiez malheureux, vous étiez en courroux
Du bonheur qui fut mon ouvrage;
Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux.
J'ai fait plus que Jupiter même:
Je me suis fait aimer. J'animais ces beaux yeux:
Ils m'ont dit en s'ouvrant, vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans son cœur.
Dieux jaloux, respectez nos chaînes.
O Jupiter! ô fureurs inhumaines!

Eternel perſécuteur
De l'infortuné créateur,
Tu ſentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir :
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au déſeſpoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

(le théâtre repréſente le palais de Jupiter brillant d'or et de lumière.)

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

Je l'ai vu cet objet ſur la terre animé,
Je l'ai vu, j'ai ſenti des tranſports qui m'étonnent ;
Le ciel eſt dans ſes yeux, les grâces l'environnent ;
Je ſens que l'Amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez ſenſible.
Vous allez éblouir ſes yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puiſſant et terrible,
Je commande à l'olympe, à la terre, aux enfers ;
Les cœurs ſont à l'Amour. Ah ! que le ſort m'outrage !
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
Quand il diviſa l'univers,
L'Amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous ? Pandore à peine a vu le jour,
Et d'elle-même encore à peine a connaiſſance :
Aurait-elle ſenti l'amour
Dès le moment de ſa naiſſance ?

JUPITER.

L'Amour inſtruit trop aiſément.
Que ne peut point Pandore? elle eſt femme, elle eſt belle.
La voilà ; jouiſſons de ſon étonnement.
Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ſes yeux et parlez à ſon cœur ;
Vous déploîrez en vain ma gloire et ma ſplendeur :
Vous n'avez rien de ſi beau qu'elle.

(*il ſe retire.*)

PANDORE *ſeule.*

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie ;
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant :
Je n'ai reſpiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie ?
On m'avait fait craindre la mort ;
Je l'ai connue, hélas ! cette mort menaçante :
N'eſt-ce pas mourir, quand le ſort
Nous ravit ce qui nous enchante ?
Dieux, rendez-moi la terre et mon obſcurité,
Ce bocage où j'ai vu l'amant qui m'a fait naître ;
Il m'avait deux fois donné l'être ;
Je reſpirais, j'aimais, quelle félicité !
A peine j'ai goûté l'aurore de ma vie, &c.

(*tous les dieux avec tous leurs attributs entrent ſur la ſcène.*)

CHOEUR DES DIEUX.

Que les aſtres ſe réjouiſſent,
Que tous les dieux applaudiſſent

Au dieu de l'univers.
Devant lui les ſoleils pâliſſent.

NEPTUNE.

Que le ſein des mers,

PLUTON.

Le fond des enfers,

CHOEUR DES DIEUX.

Les mondes divers
Retentiſſent
D'éternels concerts.
Que les aſtres, &c.

PANDORE.

Que tout ce que j'entends conſpire à m'effrayer !
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur ſuprême.
Qu'il eſt dur d'entendre louer
Un autre dieu que ce que j'aime !

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant Amour,
Régnez dans ſon empire ;
La terre vous déſire,
Le ciel eſt votre cour.

PANDORE.

Mes yeux ſont offenſés du jour qui m'environne.
Rien ne me plaît, et tout m'étonne.
Mes déſerts avaient plus d'appas.
Diſparaiſſez, ô ſplendeur infinie ;
Mon amant ne vous voit pas :

(on entend une ſymphonie.)

Ceſſez, inutile harmonie ;
Il ne vous entend pas.

(le chœur recommence. Jupiter ſort d'un nuage.)

JUPITER.

Nouveau charme de la nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible et mortel,
Et vous devez cette ame inaltérable et pure
Au feu ſacré du ciel.
C'eſt pour les dieux que vous venez de naître :
Commencez à jouir de la divinité :
Goûtez auprès de votre maître
L'heureuſe immortalité.

PANDORE.

Le néant d'où je ſors à peine
Eſt cent fois préférable à ce préſent cruel ;
Votre immortalité, ſans l'objet qui m'enchaîne,
N'eſt rien qu'un ſupplice immortel.

JUPITER.

Quoi ! méconnaiſſez-vous le maître du tonnerre ?
Dans les palais des dieux regrettez-vous la terre ?

PANDORE.

La terre était mon vrai ſéjour ;
C'eſt là que j'ai ſenti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaiſſez qu'une image infidelle,
Dans un monde indigne de lui.

Que l'amour tout entier, que ſa flamme éternelle,
Dont vous ſentiez une étincelle,
De tous ſes traits de feu nous embraſe aujourd'hui.

PANDORE.

Je les ai tous ſentis, du moins j'oſe le croire;
Ils ont égalé mes tourmens.
Ah! vous avez pour vous la grandeur et la gloire;
Laiſſez les plaiſirs aux amans.
Vous êtes dieu, l'encens doit vous ſuffire;
Vous êtes dieu, comblez mes vœux.
Conſolez tout ce qui reſpire;
Un dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuſe, et par vous je veux l'être.
Plaiſirs, qui ſuivez votre maître,
Miniſtres plus puiſſans que tous les autres dieux,
Déployez vos attraits, enchantez ſes beaux yeux.
Plaiſirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.
(*les Plaiſirs danſent autour de Pandore en chantant ce qui ſuit.*)

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous;
Le Dieu des dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on pourſuit avec peine
Des plaiſirs l'ombre légère et vaine;

Elle échappe, et le dégoût la ſuit.
Si Zéphyre un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore ;
Un ſeul jour les forme et les détruit.

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous ;
Le Dieu des dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne ſont qu'en nos champs.
L'Amour et le Temps
Ici n'ont point d'ailes.

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous ;
Le Dieu des dieux eſt ſeul digne de vous.

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux Plaiſirs, vous redoublez ma flamme ;
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmans, ſi c'eſt vous qui faites le bonheur,
Allez au maître de mon ame.

JUPITER.

Ciel ! ô Ciel ! quoi ! mes ſoins ont ce ſuccès fatal ?
Quoi ! j'attendris ſon ame, et c'eſt pour mon rival !

MERCURE, *arrivant ſur la ſcène.*

Jupiter, arme-toi du foudre ;
Prends tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Prométhée eſt armé, les Titans furieux

Menacent les voûtes des cieux ;
Ils entaſſent des monts la maſſe épouvantable :
Déjà leur foule impitoyable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous. . . Seul je ſuffis contre eux.

PANDORE.

Quoi ! vous le puniriez, vous qui cauſez ſa peine ?
Vous n'êtes qu'un tyran jaloux et tout-puiſſant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, et que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel ! ayez pitié de mon mortel effroi :
Jugez de mon amour, puiſque je vous implore.

JUPITER *à Mercure.*

Prends ſoin de conduire Pandore.
Dieux, que mon cœur eſt déſolé !
J'éprouve les horreurs qui menacent le monde.
L'univers repoſait dans une paix profonde ;
Une beauté paraît : l'univers eſt troublé.

(*il ſort.*)

PANDORE *ſeule.*

O jour de ma naiſſance ! ô charmes trop funeſtes !
Déſirs naiſſans, que vous étiez trompeurs !

Quoi !

Quoi ! la beauté, l'amour, et les faveurs céleſtes,
    Tous les biens ont fait mes malheurs ?
Amour, qui m'as fait naître, apaiſe tant d'alarmes ;
    N'es-tu pas ſouverain des dieux ?
        Viens ſécher mes larmes,
        Enchaîne et déſarmes
        La terre et les cieux.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

(le théâtre repréſente les Titans armés, et des montagnes dans le fond; pluſieurs géans ſont ſur les montagnes, et entaſſent des rochers.)

ENCELADE.

OUI, nos frères et nous, et toute la nature,
Ont ſenti ta cruelle injure.
La terrible vengeance eſt déjà dans nos mains;
Vois-tu ces monts pendans en précipices?
Vois-tu ces rochers entaſſés?
Ils ſeront bientôt renverſés
Sur les barbares dieux qui nous ont offenſés.
Nous punirons les injuſtices
De ces tyrans jaloux, par nos mains terraſſés.

PROMETHÉE.

Terre, contre le ciel apprends à te défendre.
Trompettes et tambours, organes des combats,
Pour la première fois vos ſons ſe font entendre;
Eclatez, guidez nos pas.
(on marche au ſon des trompettes.)
Le ciel ſera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétends que Pandore et ſa foi.
Laiſſez-moi ce juſte partage;
Marchez, Titans, et ſuivez-moi.

CHOEUR DE TITANS.

Courons aux armes
Contre ces dieux cruels ;
Répandons les alarmes
Dans les cœurs immortels.
Courons aux armes,
Vengeons l'univers.

PROMETHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.

(*un char, qui porte les dieux, deſcend ſur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore eſt auprès de Jupiter. Prométhée continue.*)

Jupiter quitte ſes retraites ;
La foudre a donné le ſignal :
Commençons ce combat fatal.

(*les géans montent.*)

CHOEUR DE NYMPHES, *qui bordent le théâtre.*

Tambours, trompettes et tonnerre,
Dieux et Titans, que faites-vous ?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel et la terre.

(*bruit du tonnerre et des trompettes.*)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers ;
Soyez punis de vos fureurs cruelles :
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, defcendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers.

PANDORE.

Terre, Ciel, ô douleur profonde !
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai caufé les malheurs du monde ;
Terre, Ciel ! tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX.

Frappez, tonnerre.

LES TITANS.

Renverfons les dieux.

LES DIEUX.

Détruifons la terre.

(*enfemble.*) { Tombez, defcendez dans nos fers ;
Précipitez-vous aux enfers.

(*il fe fait un grand filence ; un nuage brillant defcend ; le Deftin paraît au milieu du nuage.*)

LE DESTIN.

Arrêtez ; le Deftin, qui vous commande à tous,
Veut fufpendre vos coups.

(*il fe fait encore un filence.*)

PROMETHÉE.

Etre inaltérable,
Souverain des temps,
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHOEUR.

O Destin, parle, explique-toi :
Les dieux fléchiront sous ta loi.

LE DESTIN, *au milieu des dieux, qui se rassemblent autour de lui.*

Cessez, cessez, guerre funeste,
Ce jour forme un autre univers.
Souverains du séjour céleste,
Rendez Pandore à ses déserts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.
Titans, qui jusqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux, soyez terrassés ;
A jamais gémissez
Sous ces monts renversés,
Qui vont retomber sur la terre.

(*les rochers se détachent et retombent. Le char des dieux descend sur la terre. On remet Pandore à Prométhée.*)

JUPITER.

O Destin, le maître des dieux
Est l'esclave de ta puissance.
Eh bien ! sois obéi ; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre et des cieux.
Némésis, sors des sombres lieux.

(Némésis sort du fond du théâtre, et Jupiter continue.)

Séduis le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offense.
Pandore, connais ma vengeance,
Jusque dans mes dons précieux.
Que cet instant commence
Le divorce éternel de la terre et des cieux.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

(le théâtre repréſente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.)

PROMETHÉE, PANDORE.

PANDORE, *tenant la boîte.*

Eh quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore?
Etes-vous ſoumis ou vainqueur?

PROMETHÉE.

La victoire eſt à moi, ſi vous m'aimez encore.
L'Amour et le Deſtin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore?

PROMETHÉE.

Les Titans ſont tombés; plaignez leur ſort affreux.
Je dois ſoulager leur chaîne.
Apprenons à la race humaine
A ſecourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire.
Ouvrons ce don charmant du ſouverain des dieux:
Ouvrons.

PROMETHÉE.

Que faites-vous? Hélas! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival, et ces ſoins curieux
Sont des piéges nouveaux que vous tendent les dieux.

PANDORE.

Quoi ! vous penſez ? . . .

PROMETHÉE.

Songez à ma prière,
Songez à l'intérêt de la nature entière,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien, vous le voulez ; il faut vous ſatisfaire.
Je ſoumets ma raiſon ; je ne veux que vous plaire.
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROMETHÉE.

Vous me le promettez ?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéit dès que l'on aime.

PROMETHÉE.

C'en eſt aſſez, je pars, et je ſuis raſſuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zèle ;
Chantez cet univers détruit et réparé.
Que tout s'embelliſſe à ſon gré,
Puiſque tout eſt formé pour elle.

(*il ſort.*)

UNE NYMPHE.

Voici le ſiècle d'or, voici le temps de plaire.
Doux loiſir ! Ciel pur, heureux jours,
Tendres amours,

La

La nature eſt votre mère,
Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La diſcorde, la triſte guerre
Ne viendront plus nous affliger :
Le bonheur eſt né ſur la terre ;
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître ;
Quelle main pourrait les flétrir ?
Les plaiſirs s'empreſſent de naître ;
Quels tyrans les feraient périr ?

LE CHOEUR *répète.*

Voici le ſiècle d'or, &c.

UNE NYMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure ;
Il eſt avec Pandore ; il confirme en ces lieux,
De la part du maître des dieux,
La paix de la nature.

(*les Nymphes ſe retirent; Pandore s'avance avec Néméſis, qui paraît ſous la figure de Mercure.*)

NEMESIS.

Je vous l'ai déjà dit, Prométhée eſt jaloux,
Il abuſe de ſa puiſſance.

PANDORE.

Il eſt l'auteur de ma naiſſance,
Mon roi, mon amant, mon époux.

NEMESIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a ſur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant, que vous tenez des dieux ?

PANDORE.

Il craint tout ; ſon amour eſt tendre,
Et j'aime à complaire à ſes vœux.

NEMESIS.

Il en exige trop, adorable Pandore ;
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore ;
Pouvait-il mieux m'embellir ?

NEMESIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir.

NEMESIS.

Cette boîte myſtérieuſe
Immortaliſe la beauté.
Vous ſerez, en ouvrant ce tréſor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuſe.
Vous régnerez ſur votre époux ;
Il ſera ſoumis et facile.
Craignez un tyran jaloux,
Formez un ſujet docile.

PANDORE.

Non, il eſt mon amant, il doit l'être à jamais;
Il eſt mon roi, mon dieu, pourvu qu'il ſoit fidelle.
C'eſt pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle;
C'eſt pour le mieux charmer que je veux plus d'attraits.

NEMESIS.

Ah! c'eſt trop vous en défendre;
Je ſers vos tendres amours;
Je ne veux que vous apprendre
A plaire, à brûler toujours.

PANDORE.

Mais n'abuſez-vous point de ma faible innocence?
Auriez-vous tant de cruauté?

NEMESIS.

Ah! qui pourrait tromper une jeune beauté?
Tout prendrait votre défenſe.

PANDORE.

Hélas! je mourrais de douleur,
Si je méritais ſa colère,
Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur.

NEMESIS.

Au nom de la nature entière,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom l'emporte, et je vous crois;
Ouvrons.

(*elle ouvre la boîte ; la nuit ſe répand ſur le théâtre, et on entend un bruit ſouterrain.*)

Quelle vapeur épaiſſe, épouvantable,
M'a dérobé le jour et troublé tous mes ſens ?
Dieu trompeur ! miniſtre implacable !
Ah, quels maux affreux je reſſens !
Je me vois punie et coupable.

NEMESIS.

Fuyons de la terre et des airs.
Jupiter eſt vengé, rentrons dans les enfers.
(*Néméſis s'abyme ; Pandore eſt évanouie ſur un lit de gazon.*)

PROMETHÉE *arrive du fond du théâtre.*

O ſurpriſe ! ô douleur profonde !
Fatale abſence ! horribles changemens !
Quels aſtres malfeſans
Ont flétri la face du monde ?
Je ne vois point Pandore, elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore ! mais hélas ! de l'infernale rive
Les monſtres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES et LES DEMONS, *accourant ſur le théâtre.*

Les temps ſont remplis ;
Voici notre empire ;
Tout ce qui reſpire
Nous ſera ſoumis.
La triſte froidure
Glace la nature

Dans les flancs du Nord.
La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le ſombre remord,
La guerre ſanglante,
Arbitre du ſort,
Toutes les furies
Vont avec tranſport
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

PROMETHÉE.

Quoi ! la mort en ces lieux s'eſt donc fait un paſſage !
Quoi ! la terre a perdu ſon éternel printemps,
Et ſes malheureux habitans
Sont tombés en partage
A la fureur des dieux, de l'enfer et du temps ?
Ces nymphes de leurs pleurs arroſent ce rivage.
Pandore ! cher objet, ma vie et mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
Je la vois, de ſes ſens elle a perdu l'uſage.

PANDORE.

Ah ! je ſuis indigne de vous ;
J'ai perdu l'univers : j'ai trahi mon époux.
Puniſſez-moi : nos maux ſont mon ouvrage.
Frappez !

PROMETHÉE.

Moi la punir !

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi
Cette vie odieuse,
Que vous rendiez heureuse,
Ce jour que je vous doi.

CHOEUR DE NYMPHES.

Tendre époux, essuyez ses larmes,
Faites grâce à tant de beauté ;
L'excès de sa fragilité
Ne saurait égaler ses charmes.

PROMETHÉE.

Quoi ! malgré ma prière, et malgré vos sermens,
Vous avez donc ouvert cette boîte odieuse ?

PANDORE.

Un dieu cruel, par ses enchantemens,
A séduit ma raison faible et trop curieuse.
O fatale crédulité !
Tous les maux sont sortis de ce don détesté :
Tous les maux sont venus de la triste Pandore.

L'AMOUR, *descendant du ciel.*

Tous les biens sont à vous, l'amour vous reste encore.
(*le théâtre change et représente le palais de l'Amour.*)

L'AMOUR *continue.*

Je combattrai pour vous le destin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être ;

Ils ne feront point malheureux
Quand ils n'auront que moi pour maître.

PANDORE.

Confolateur charmant, Dieu digne de mes vœux,
Vous qui vivez dans moi, vous l'ame de mon ame,
Puniffez Jupiter en redoublant la flamme
Dont vous nous embrafez tous deux.

PROMETHÉE et PANDORE.

Le ciel en vain fur nous raffemble
Les maux, la crainte et l'horreur de mourir.
Nous fouffrirons enfemble,
Et c'eft ne point fouffrir.

L'AMOUR.

Defcendez, douce efpérance,
Venez, défirs flatteurs,
Habitez dans tous les cœurs,
Vous ferez leur jouiffance.
Fuffiez-vous trompeurs,
C'eft vous qu'on implore;
Par vous on jouit,
Au moment qui paffe et qui fuit,
Du moment qui n'eft pas encore.

PANDORE.

Des deftins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs:
Mais l'Efpoir, à jamais fecourable,
De fes mains viendra fécher nos pleurs.

Dans nos maux il ſera des délices ;
Nous aurons de charmantes erreurs ;
Nous ferons au bord des précipices ;
Mais l'Amour les couvrira de fleurs.

Fin du cinquième et dernier acte.

TANIS ET ZELIDE,

OU

LES ROIS

PASTEURS,

TRAGEDIE.

Pour être miſe en muſique.

AVERTISSEMENT.

STRABON rapporte que dans le temps de la plus haute antiquité il y avait en Egypte des mages ſi puiſſans qu'ils diſpoſaient de la vie des rois. C'eſt une opinion reçue que ces mages opéraient des prodiges terribles, ſoit par la connaiſſance des ſecrets de la nature et par un art qui a péri avec eux, ſoit par un commerce avec des êtres ſurnaturels.

On ſait que les paſteurs étaient abhorrés dans le pays où ces mages dominaient, et qu'enfin les paſteurs régnèrent en Egypte.

Cet établiſſement des rois paſteurs, les prodiges des mages confondus, leur pouvoir anéanti, et le commencement du culte d'*Oſiris* et d'*Iſis* ſont le fondement de cet ouvrage.

PERSONNAGES.

ZELIDE, fille d'un roi de Memphis.

TANIS, } bergers.
CLEOFIS, }

PANOPE, confidente de *Zélide.*

OTOÈS, chef des mages de Memphis.

PHANOR, guerrier de Memphis.

MAGES.

ISIS et OSIRIS.

BERGERS, BERGERES, PEUPLE.

CHOEURS.

LES ROIS PASTEURS,

TRAGEDIE-OPERA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZELIDE, PANOPE.

ZELIDE.

DIEUX bienfesans qu'en ce bois on adore,
Protégez-moi toujours contre mes oppreſſeurs !
Les mages de Memphis me pourſuivent encore ;
Et de ſimples bergers ſont mes ſeuls défenſeurs.
C'eſt ici que Tanis a repouſſé la rage
De nos implacables vainqueurs.
Je n'ai d'autres plaiſirs dans mes cruels malheurs
Que de parler de ſon courage.

PANOPE.

Oubliez-vous Phanor ?

ZELIDE.

A mon père attaché,
Il a ſuivi mon ſort ; je connais ſa vaillance.

PANOPE.

Ah ! que vous le voyez avec indifférence !

ZELIDE.

Il a fait ſon devoir ; mon cœur en eſt touché.

PANOPE.

Des mages de Memphis il brava la colère.
Depuis que ces tyrans ont détrôné les rois,
Depuis qu'ils ont verſé le ſang de votre père,
Il s'éleva contre eux, il défendit vos droits.
Il a conduit vos pas : il vous aime : il eſpère
Vous mériter par ſes exploits.

ZELIDE.

Malgré tous ſes efforts, errante, pourſuivie,
Je périſſais près de ces lieux :
Lui-même allait tomber ſous un joug odieux.
Nous devons à Tanis la liberté, la vie.
Que Tanis eſt grand à mes yeux !

PANOPE.

L'eſtime et la reconnaiſſance
Sont le juſte prix des bienfaits ;
Mais de ſimples bergers pourront-ils à jamais
Des tyrans de Memphis braver la violence ?
Votre trône eſt tombé ; vous n'avez plus d'amis.
Quelle eſt encor votre eſpérance ?

ZELIDE.

Au ſeul bras de Tanis je dois ma délivrance.
J'eſpère tout du généreux Tanis.

SCENE II.

ZELIDE, PANOPE, LES BERGERS, *armés de lances, entrent avec les Bergères, qui portent des houlettes et des inſtrumens de muſique champêtre.*

CHOEUR DES BERGERS.

DEMEUREZ, régnez ſur nos rivages ;
Connaiſſez la paix et les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

UNE BERGERE.

Sans éclat et ſans envie,
Satisfaits de notre ſort,
Nous jouiſſons de la vie ;
Nous ne craignons point la mort.

L'innocence et le courage,
L'amitié, le tendre amour,
Sont la gloire et l'avantage
De ce fortuné ſéjour.

(*danſes.*)

UN BERGER.

On peut nous charmer,
Jamais nous abattre :
Nous ſavons combattre,
Nous ſavons aimer.

CHOEUR.

Demeurez, régnez ſur ces rivages ;
Connaiſſez la paix et les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

ZELIDE.

Paſteurs, heureux paſteurs, auſſi doux qu'invincibles,
Vous qui bravez la mort, vous qui bravez les fers
De nos pontifes inflexibles,
Que j'aime vos rians déſerts !
Que ce ſéjour me plaît ! que Memphis eſt ſauvage !
Comment avez-vous pu dans ce bois enchanté
Près des murs de Memphis, et près de l'eſclavage,
Conſerver votre liberté ?
Comment avez-vous pu vivre toujours ſans maîtres,
Dans ces paiſibles lieux ?

LES BERGERS.

Nous avons conſervé les mœurs de nos ancêtres ;
Nous bravons les tyrans, et nous aimons nos dieux.

ZELIDE.

Que de grandeur, ô Ciel ! dans la ſimple innocence !
Reſpectables mortels ! Ciel heureux ! jours ſereins !

LES BERGERS.

C'eſt ainſi qu'autrefois vivaient tous les humains.

ZELIDE.

Mais Tanis parmi vous a-t-il quelque puiſſance ?

LES

LES BERGERS.

Dans notre heureuſe égalité,
Tanis a ſur nos cœurs la douce autorité
Que ſes vertus et ſa vaillance
N'ont que trop bien mérité.

SCENE III.

ZELIDE, TANIS, LE CHOEUR.

TANIS.

Est-il poſſible, ô Dieux! Phanor oſe entreprendre
D'expoſer vos beaux jours à nos fiers ennemis!
Qu'iriez-vous faire, hélas! aux remparts de Memphis?
Quel ſort y pouvez-vous attendre?
Nos campagnes, nos bois et nos cœurs ſont à vous.
Faudra-t-il qu'un peuple perfide,
Que des mages ſanglans, une cour homicide,
L'emportent ſur des biens ſi doux?

ZELIDE.

Quoi! Phanor après ſa défaite
Aux rivages du Nil oſe-t-il retourner?
Ah! s'il me faut quitter cette aimable retraite,
Tanis veut-il m'abandonner?

TANIS.

Nous ne ravageons point la terre;
Nous défendons nos champs quand ils ſont menacés.
Nous déteſtons l'horrible guerre:
Mais vous changez nos lois dès que vous paraiſſez.

Au bout de l'univers je ſuis prêt à vous ſuivre.
C'était peu de vous ſecourir ;
C'eſt pour vous qu'il eſt doux de vivre,
Et c'eſt en vous vengeant qu'il eſt doux de mourir.

SCENE IV.

ZELIDE, TANIS, PHANOR, LE CHOEUR,
Suite de Phanor.

PHANOR.

L'ENNEMI vient à nous, et penſe nous ſurprendre.
C'eſt à vous de me ſeconder,
Tanis, et vous, Bergers. Allez, allez défendre
Vos paſſages qu'il faut garder.

TANIS.

Nous n'avons pas beſoin de votre ordre ſuprême ;
Vous nous avez vus dans ces lieux
Délivrer la princeſſe, et vous ſauver vous-même ;
Et nous ne connaiſſons de maître que ſes yeux.

PHANOR.

Je commande en ſon nom.

TANIS.

Que votre orgueil contemple
Et notre zèle et nos exploits ;
Ceſſez de nous donner des lois,
Et recevez de nous l'exemple.

PHANOR.

Tanis, en d'autres temps votre témérité
Tiendrait un différent langage.

TANIS.

En tous temps mon courage
Méprise et dompte la fierté.

ZELIDE.

Arrêtez : quel transport à mes yeux vous divise ?
Ma fortune vous est soumise :
Tout est perdu pour moi si vous n'êtes unis.

TANIS.

C'est assez ; pardonnez : je vole, et j'obéis.

SCENE V.

ZELIDE, PHANOR.

PHANOR.

NON, je ne puis souffrir l'indigne déférence
Dont vous l'honorez à mes yeux.
La seule égalité m'offense.
L'injurieuse préférence
Est un affront trop odieux.

ZELIDE.

Il combat pour vous-même; est-ce à vous de vous plaindre?
Vous deviez plus d'égards aux exploits de Tanis.
Il faut ménager, il faut craindre
Les grands cœurs qui nous ont servis.

PHANOR.

Pourſuivez, achevez, ingrate ;
Faites tomber ſur moi notre commun malheur.
Elevez juſqu'à vous un barbare, un paſteur.
Oubliez....

ZELIDE.

Oſez-vous?...

PHANOR.

Oui, je vois qu'il s'en flatte ;
Oui, vous encouragez ſa téméraire ardeur.
Votre faibleſſe éclate
Dans vos yeux et dans votre cœur.

ZELIDE.

Pourquoi ſoupçonnez-vous que je puiſſe deſcendre
Juſqu'à ſouffrir qu'il vive ſous ma loi ?
Vos ſoupçons menaçans ſuffiraient pour m'apprendre
Qu'il n'eſt pas indigne de moi.

PHANOR.

O Ciel ! qu'avec raiſon de ce fatal rivage
Je voulais partir aujourd'hui !
Pouvez-vous à ce point outrager mon courage ?

ZELIDE.

Si l'égaler à vous c'eſt vous faire un outrage,
Surpaſſez ſon grand cœur en ſervant mieux que lui.

CHOEUR DES PASTEURS, *derrière la ſcène.*

Aux armes, aux armes :
Marchons, ſignalons-nous.

PHANOR.

Eh bien, je vais périr pour vos perfides charmes ;
Je vais chercher la mort, et j'en chéris les coups.
Vous feule caufez mes alarmes :
Je n'ai point d'ennemis plus funeftes que vous.
(*il fort.*)

LE CHOEUR.

Aux armes, aux armes :
Marchons, fignalons-nous.

SCENE VI.

ZELIDE *feule.*

Ah ! je mérite fa colère.
Je n'ofais m'avouer mes fecrets fentimens ;
Je vois par fes emportemens
Combien Tanis a fu me plaire ;
Je fens combien je l'aime à fon nouveau danger.
Je brûle de le partager.
Que de vertu ! que de vaillance !
Dieux ! pour fa récompenfe
Eft-ce trop que mon cœur ?
Faut-il que ma gloire s'offenfe
D'une fi jufte ardeur ?
Non, pour fa récompenfe
Je lui dois tout mon cœur.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PRETRE D'ISIS, TANIS, CLEOFIS, CHOEUR DE BERGERS et DE BERGERES.

LE CHOEUR DES BERGERS.

VICTOIRE, victoire!
Nos cruels ennemis
Sont tombés ſous les coups du généreux Tanis.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Périſſe leur mémoire !
Plaiſirs, ne ſoyez plus bannis.

ENSEMBLE.

Triomphe, victoire !

LE PRETRE D'ISIS.

Tendre Iſis, Oſiris, premiers dieux des mortels,
Pourquoi ne régnez-vous qu'en ces heureux bocages ?
Ne punirez-vous point ces implacables mages,
Ces ennemis de vos autels ?
Aux portes de Memphis nous bravons leur puiſſance :
Mais eſt-ce aſſez pour nous de ne pas ſuccomber ?
Quand les verrons-nous tomber
Sous les coups de votre vengeance ?

CHOEUR DES BERGERS.

L'aimable liberté règne dans ces beaux lieux ;
Quels autres biens demandez-vous aux dieux ?

CHOEUR DES BERGERES.

Doux bergers, ſi craints dans les alarmes,
Ne ſoyez ſoumis que par nos charmes.

UNE BERGERE.

Que ces fleurs nouvelles
Ornent nos paſteurs :
C'eſt aux belles
A couronner les vainqueurs.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Doux bergers, ſi craints dans les alarmes,
Ne ſoyez ſoumis que par nos charmes.

(*danſes.*)

UNE BERGERE.

De Vénus oiſeaux charmans,
Vous n'êtes pas ſi fidelles.
Des plus tendres tourterelles
Les tranſports ſont moins touchans.
L'aigle impétueux et rapide
Porte au haut des cieux,
D'un vol moins intrépide,
Le brillant tonnerre des dieux.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Doux bergers, ſi craints dans les alarmes,
Ne ſoyez ſoumis que par nos charmes.

LE PRETRE D'ISIS.

Venez, bergers, il en eſt temps :
Conſacrez à nos dieux les nobles monumens
De la valeur et de la gloire.

LE CHOEUR.

Triomphe, victoire!

SCENE II.

TANIS, CLEOFIS.

CLEOFIS.

Quoi! vous ne ſuivez point leurs pas?

TANIS.

Demeure, ne me quitte pas.
Tu connais ma ſecrète flamme :
Connais le trouble affreux qui déchire mon ame.

CLEOFIS.

Redoutez-vous Phanor?

TANIS.

Dans mes troubles cruels,
Tout m'alarme auprès de Zélide.
Ami, le plus fier des mortels
Devient l'amant le plus timide.
Je crains ce que j'adore, et tout me fait trembler.
Mes yeux ſont éblouis : j'héſite, je chancelle ;
Mon cœur parle à ſes yeux, ma voix n'oſe parler.

Je

Je nourris en ſecret le feu qui me dévore ;
Et lorſque le ſommeil vient calmer ma douleur,
Les dieux la redoublent encore.

Oſiris m'apparaît précédé des éclairs.
Dans le ſein de la nuit profonde,
Autour de lui la foudre gronde ;
Neptune ſoulève ſon onde ;
Les noirs abymes ſont ouverts.
Qu'ai-je donc fait aux dieux ? quelle menace horrible !

CLEOFIS.

Oſiris vous protége : il a conduit vos pas.
C'eſt lui qui vous rend invincible ;
Il vous avertiſſait : il ne manaçait pas.

TANIS.

Oſiris ! tu connais comme on aime.
Iſis, au céleſte ſéjour,
La ſeule Iſis fait ton bonheur ſuprême.
Dieux qui ſavez aimer, favoriſez l'amour !

(*pendant que Tanis fait cette prière aux dieux, Iſis et Oſiris deſcendent dans un nuage brillant.*)

SCENE III.

ISIS et OSIRIS *dans le nuage*, TANIS, CLEÓFIS.

ISIS et OSIRIS.

L'AMOUR te conduira dans la cité barbare
Où les mages donnent la loi :
Soutiens le ſort affreux que l'Amour t'y prépare,
Et vois le trépas ſans effroi.

SCENE IV.

TANIS, CLEOFIS.

TANIS.

DE quel trouble nouveau je ſens mon ame atteinte !

CLEOFIS.

De quelle horreur je ſuis ſurpris !

TANIS.

Pour braver les dangers, et voir la mort ſans crainte,
Mon cœur n'attendait pas l'oracle d'Oſiris ;
Mais pour mes tendres feux quel funeſte préſage !
Quel oracle pour un amant !
O Dieux, dont Zélide eſt l'image,
Peut-on vous déplaire en l'aimant ?

SCENE V.

TANIS, ZELIDE.

TANIS.

PRINCESSE, dans mes yeux vous lifez mon offenfe ;
Mon crime éclate devant vous.
Je crains la célefte vengeance ;
Mais je crains plus votre courroux.

ZELIDE.

J'ignore à quels deffeins votre cœur s'abandonne.
Je vois en vous mon défenfeur.
S'il eft un crime au fond de votre cœur,
Je fens que le mien vous pardonne.

TANIS.

Un berger vous adore, et vous lui pardonnez !
Ah ! je tremblais à vous le dire.
J'ai bravé les fronts couronnés,
Et leur éclat et leur empire.
Mon orgueil me trompait ; j'écoutai trop fa voix.
Cet orgueil s'abaiffe ; il commence,
Depuis le jour que je vous vois,
A fentir qu'entre nous il eft trop de diftance.

ZELIDE.

Il n'en eft point, Tanis, et s'il en eût été,
L'amour l'aurait fait difparaître.
Ce n'eft pas des grandeurs où les dieux m'ont fait naître
Que mon cœur eft le plus flatté.

TANIS.

L'amant que votre cœur préfère
Devient le premier des humains.
Vous voir, vous adorer, vous plaire,
Eſt le plus brillant des deſtins.
Mais quand vous m'êtes propice,
Le ciel paraît en courroux;
J'aurais cru que ſa juſtice
Penſait toujours comme vous.

ZELIDE.

Non, je ne puis douter que le ciel ne vous aime.

TANIS.

Je viens d'entendre ici ſon oracle ſuprême:
L'Amour doit dans Memphis me punir à vos yeux.

ZELIDE.

Vous punir? vous, Tanis! quelle horrible injuſtice!
Ah! que plutôt Memphis périſſe!
Evitons ces murs odieux,
Evitons cette ville impie et meurtrière.
Je renonce à Memphis, je demeure en ces lieux;
Vos lois ſeront mes lois, vos dieux ſeront mes dieux;
Tanis me tiendra lieu de la nature entière:
Je n'y vois plus rien que nous deux.

TANIS et ZELIDE.

Oſiris que l'amour engage,
Toujours aimé d'Iſis, et toujours amoureux,
Nous ſerons fidelles, heureux,
Dans cet obſcur bocage,
Comme vous l'êtes dans les cieux.

SCENE VI.

ZELIDE, TANIS, PHANOR.

PHANOR.

Zelide inhumaine, cruelle !
C'eſt ainſi que je ſuis trahi !
J'avais tout fait pour vous ; l'Amour m'en a puni.
Sous les lois d'un paſteur un vil amour vous range !
Ah ! ſi vous ne craignez dans vos indignes fers
Les reproches de l'univers,
Craignez au moins que je me venge.

TANIS.

Vous venger ! et de qui ?

ZELIDE.

Calmez ce vain courroux :
Je ne crains l'univers ni vous.
Je dois avouer que je l'aime.
Prétendez-vous forcer un cœur
Qui ne dépend que de lui-même ?
Etes-vous mon tyran plus que mon défenſeur ?
Pardonnez à l'Amour : il règne avec caprice ;
Il enchaîne à ſon choix
Les cœurs des bergers et des rois.
Un berger tel que lui n'a rien dont je rougiſſe.

PHANOR.

Ah ! je rougis pour vous de votre aveuglement.
Mais frémiſſez du tourment qui m'accable ;

Vous avez fait du plus fidelle amant
L'ennemi le plus implacable.

L'afile où l'on trahit ma foi
Ne vous défendra pas de ma rage inflexible.
Nous verrons fi l'amant dont vous fuivez la loi
Paraîtra toujours invincible,
Comme il le fut toujours en combattant fous moi.

TANIS.

Vous pouvez l'éprouver, et dès ce moment même.
Quel plus beau champ pour la valeur ?
Il eft doux de combattre aux yeux de ce qu'on aime :
Ne différez pas mon bonheur.

PHANOR.

C'en eft trop, et mon bras. . .

ZELIDE, *l'arrêtant.*

Barbare que vous êtes,
Percez plutôt ce cœur plein de trouble et d'ennui.

TANIS.

Vous daignez arrêter fes fureurs indifcrètes
Moins par crainte pour moi que par pitié pour lui.

SCENE VII.

ZELIDE, TANIS, PHANOR, CHOEUR DE BERGERS.

LES BERGERS.

Suspendez, fuſpendez la fureur inhumaine
Qui vous trouble à nos yeux :
La difcorde et la haine
N'habitent point ces lieux.

ZELIDE.

Phanor, connaiſſez l'injuſtice
D'un amour barbare et jaloux.

PHANOR.

Si vous aimez Tanis, il faut que je périſſe :
Je ſuis moins barbare que vous.

SCENE VIII.

ZELIDE, TANIS, CHOEUR DE BERGERS.

LE CHOEUR.

O Diſcorde terrible,
Fille affreuſe du tendre Amour,
Reſpectez ce beau ſéjour ;
Qu'il ſoit à jamais paiſible.

Exhaler en vain ſa rage ;
Zélide eſt mon partage :
J'aurai pour moi tous les dieux.

LE CHOEUR.

O Diſcorde terrible,
Fille affreuſe du tendre Amour,
Reſpecte ce beau ſéjour ;
Qu'il ſoit à jamaia paiſible.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

le théâtre repréſente le temple d'Iſis et d'Oſiris. Les ſtatues de ces dieux ſont ſur l'autel : elles ſe donnent la main pour marquer l'union de ces deux divinités.)

SCENE PREMIERE.

TANIS *ſeul.*

TEMPLE d'Iſis où règne la nature,
Beaux lieux ſans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur auſſi pure
Que nos offrandes et nos cœurs.
Ni l'amour de Phanor, ni l'éclat des grandeurs,
N'ont ſéduit la belle Zélide.

Zélide eſt ſemblable à nos dieux.
Comme eux ſa bonté préfère
Le cœur le plus ſincère :
Le reſte des mortels eſt égal à ſes yeux.

Momens charmans, momens délicieux,
Hâtez-vous d'embellir ce beau jour qui m'éclaire ;
Hâtez-vous de combler mes vœux.

Temple d'Iſis où règne la nature,
Beaux lieux ſans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur auſſi pure
Que nos offrandes et nos cœurs.

SCENE II.

TANIS, LE CHOEUR DES BERGERS.

LE CHOEUR.

JAMAIS l'Amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

TANIS.

Je dois attendre ici la beauté qui m'enchante :
Que ces momens ſont lents à mon cœur agité !

LE CHOEUR.

Zélide a dédaigné la grandeur éclatante :
Zélide eſt comme nous, elle eſt ſimple et conſtante ;
Et ſes vertus égalent ſa beauté.

GRAND CHOEUR.

Jamais l'Amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

UN BERGER.

Dans le prochain bocage orné par ſes appas
La pompe de l'hymen et ſon bonheur s'apprête ;
Nos bergers parent ſa tête
Des fleurs qui naiſſent ſous ſes pas.

Phanor avec les ſiens a quitté nos aſiles ;
La diſcorde fuit pour jamais.
L'hymen, le tendre amour, et les dieux, et la paix,
Nous aſſurent des jours tranquilles.

(*danſes.*)

Dans ce fortuné séjour,
Les timbales et les musettes,
Les sceptres des rois, les houlettes,
Sont unis des mains de l'Amour.

UNE BERGERE.

Bientôt, selon l'usage établi parmi nous,
Les pasteurs consacrés aux dieux de nos ancêtres,
Au son de leurs flûtes champêtres,
Vont amener Zélide à son heureux époux.

TANIS.

Viens, vole, cher objet, c'est l'amour qui t'appelle.
Nos chiffres sont tracés sur de jeunes ormeaux :
Le temps les verra croître, et les rendra plus beaux,
Sans pouvoir ajouter à mon amour fidelle.

Ces gazons sont plus verts ; une grâce nouvelle
Animc le chant des oiseaux.
Viens, vole, cher objet, c'est l'amour qui t'appelle.

SCENE III.

TANIS, LES BERGERS, CLEOFIS.

CLEOFIS.

O perfidie ! ô crime ! ô douleur éternelle !

TANIS et LE CHOEUR.

Ciel ! quels maux nous annoncez-vous ?

CLEOFIS.

Des soldats de Memphis, et ton rival jaloux...
Ceux qui n'auraient osé combattre contre nous....

TANIS.

Eh bien ?

CLEOFIS.

Ils ont trahi notre ſimple innocence !
Ils t'enlèvent Zélide !

TANIS.

O fureur ! ô vengeance !

LE CHOEUR.

Ils l'enlèvent, ô Dieux !

TANIS.

Courons, amis, puniſſons cet outrage.

CLEOFIS.

Sur un vaiſſeau caché près du rivage
Ils ont fendu les flots impétueux.
Sur la foi des ſermens nous demeurions tranquilles :
C'eſt la première fois qu'ils ont été trahis !

Dans le ſein de ces doux aſiles,
Elle invoquait les dieux, elle appelait Tanis :
Nous ne répondions à ſes cris
Que par des ſanglots inutiles.

TANIS.

Grands Dieux ! voilà les maux que vous m'aviez promis !
Je les verrai ces murs malheureux et coupables :
Ces implacables dieux, ces mages inhumains,
Ces mages affreux dont les mains
Verſent le ſang des miſérables.
Amis, c'eſt là qu'il faut mourir.
On ne peut vous dompter : on oſe vous trahir.

Détruiſons cette ville impie.
Amis, c'eſt à votre valeur
De punir cette perfidie;
Amis, c'eſt à votre valeur
De ſervir ma juſte fureur.

LE CHOEUR.

Nous allons tous chercher la mort ou la vengeance.
Nous marchons ſous ſon étendard.

CLEOFIS.

Vengeons l'amour, vengeons l'innocence;
Mais craignons d'arriver trop tard.
Il faut franchir ce mont inacceſſible,
Et Memphis à nos yeux eſt un autre univers.

TANIS.

L'Amour ne voit rien d'impoſſible;
Tous les chemins lui ſont ouverts:
Il traverſe la terre et l'onde;
Il pénètre au ſein des enfers;
Il franchit les bornes du monde.
Croyez-en les tranſports de mon cœur outragé.
Memphis me verra mort, ou me verra vengé.

Que vois-je? quel heureux préſage?
Nos dieux tournent ſur moi les plus tendres regards!
Dieux, dont la bonté m'encourage,
Je ſuis l'Amour et vous; tout m'anime, je pars.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

(le théâtre repréſente le temple des mages de Memphis. On voit à droite et à gauche des pyramides et des obéliſques : les chapiteaux des colonnes du temple ſont chargés des repréſentations de tous les monſtres de l'Egypte.)

SCENE PREMIERE.

OTOÈS, chef des Mages, CHOEUR de Mages.

OTOÈS.

MINISTRES de mes lois que ma vengeance anime,
Phanor a réparé ſon crime.
Puiſſe du ſang des rois le dangereux parti,
Qui menaçait l'autel, et que l'autel opprime,
Tomber anéanti !

Conſultons de notre art les ſecrets formidables :
Voyons par quels terribles coups
Il faut confondre les coupables
Qu'un ſacrilége orgueil anima contre nous.

CHOEUR DES MAGES.

O magique puiſſance,
Sois toujours dans nos mains
L'inſtrument de la vengeance ;
Fais trembler les faibles humains !

OTOÈS.

Que nos ſecrets impénétrables
D'une profonde nuit ſoient à jamais voilés :
Plus ils ſont inconnus, plus ils ſont vénérables
A nos eſclaves aveuglés.

LE CHOEUR.

O magique puiſſance,
Sois toujours dans nos mains
L'inſtrument de la vengeance ;
Fais trembler les faibles humains !

OTOÈS.

Commençons nos myſtères ſombres,
Inconnus aux mortels.
Du fatal avenir je vais percer les ombres
Et chercher du deſtin les décrets éternels.

Symphonie terrible.

(*on peut exprimer par une danſe figurée la ſombre horreur de ces myſtères.*)

Que vois-je ? quel danger ! quelle horreur nous menace !
Un berger, un ſimple berger
Des rois que j'ai détruits vient rétablir la race !
Il dreſſe un autel étranger ! . . .
Un dieu vengeur l'amène ! . . Un dieu vengeur nous chaſſe !

CHOEUR DES MAGES.

Que tout l'enfer armé prévienne cette audace !

OTOÈS.

Otons toute eſpérance aux vils ſéditieux.
Du ſang des rois, de ce ſang ſi funeſte,
Zélide eſt le ſeul reſte ;
Il faut l'immoler à leurs yeux.

LE CHOEUR.

Soyons inexorables ;
N'épargnons pas le ſang :
Que la beauté, l'âge et le rang
Nous rendent plus impitoyables.

OTOÈS.

Qu'on amène Zélide : il faut tout préparer
Pour ce terrible ſacrifice.

SCENE II.

OTOÈS, LES MAGES, PHANOR et ſa Suite.

PHANOR.

Je viens vous demander le prix de mon ſervice ;
Vous me l'avez promis, et je dois l'eſpérer.
Je ramène les miens ſous votre obéiſſance ;
Zélide eſt en mes mains ; nos troubles ſont finis ;
Et Zélide eſt l'unique prix
Que je veux pour ma récompenſe.

OTOÈS.

Qu'oſez-vous demander ?

PHANOR.

PHANOR.

Aux pieds de vos autels
C'eſt à vous de former cette auguſte alliance.

OTOÈS.

Venez la diſputer à nos dieux immortels.

PHANOR.

Ciel! Qu'eſt-ce que j'entends! je tremble, je friſſonne.

OTOÈS.

Après vos complots criminels,
C'eſt beaucoup ſi l'on vous pardonne.
(*il rentre dans le temple avec les mages.*)

SCENE III.

PHANOR, Suite.

PHANOR.

O crime! ô projet infernal!
J'entrevois les horreurs que ce temple prépare!
C'eſt moi, c'eſt mon amour barbare
Qui va porter le coup fatal.

Vengez-moi, vengez-vous: prévenez le ſupplice
Qui nous eſt à tous deſtiné.
Qu'attendez-vous de leur juſtice?
Ces monſtres teints de ſang n'ont jamais pardonné.
Quel appareil horrible à mes yeux ſe découvre!
Zélide dans les fers! un glaive ſur l'autel!
(*Zélide paraît, enchaînée dans le fond du temple; il continue.*)

Raſſemblons nos amis ; ſecondez mon courage ;
Partagez ma honte et ma rage ;
Suivez mon déſeſpoir mortel.
(*ils ſortent.*)

SCENE IV.

OTOÈS, LES MAGES, ZELIDE.

ZELIDE.

ACHEVEZ, monſtres inflexibles :
Frappez, miniſtre cruel ;
Hâtez les vengeances du ciel
Par vos ſacriléges horribles.
Qu'eſt devenu Tanis ? Ciel ! qu'eſt-ce que je voi ?

SCENE V.

OTOÈS, LES MAGES, ZELIDE, TANIS.

TANIS, *accourant à l'autel.*

ARRETEZ, arrêtez, miniſtres du carnage :
De ce temple ſanglant j'apprends quelle eſt la loi.
La mort doit être mon partage ;
Zélide a mon cœur et ma foi.
Un époux en ces lieux peut s'offrir en victime.
Reſpectez l'amour qui m'anime ;
Que tous vos coups tombent ſur moi.

ZELIDE.

O prodige d'amour ! ô comble de l'effroi !
Tanis pour moi ſe ſacrifie !
(*à Tanis.*)
Voici le ſeul moment de ma funeſte vie
Où je puis déſirer de n'être point à toi.
(*aux mages.*)
Il n'eſt point mon époux : c'eſt en vain qu'il réclame
Des droits ſi chers, un nom ſi doux.

TANIS.

Ah ! ne trahiſſez pas mon eſpoir et ma flamme :
Que j'emporte au tombeau le bonheur d'être à vous !

ZELIDE et TANIS *enſemble.*

Sauvez la moitié de moi-même ;
Frappez, ne différez pas.
Pardonnez à ce que j'aime :
C'eſt à moi qu'on doit le trépas.

SCENE VI.

OTOÈS, les Acteurs précédens, PHANOR.

OTOÈS.

NOTRE indigne ennemi lui-même ſe déclare ;
C'eſt lui qu'ont amené les dieux et les enfers.

TANIS.

Je ſuis ton ennemi, n'en doute point, barbare.

OTOÈS.

Qu'on le charge de fers ;

Commençons par ce ſacrifice.
Téméraire, tu périras;
Mais ton juſte ſupplice
Ne la ſauvera pas.

Prenez ce fer ſacré. Dieux! quel affreux prodige!
Ce fer tombe en éclats... ces murs ſont teints de ſang!...
Ton dieu m'impoſe en vain par ce nouveau preſtige:
Il reſte encor des traits pour te percer le flanc.

ZELIDE.

Peuples, un dieu prend ſa défenſe.

PHANOR *à ſa ſuite, arrivant ſur la ſcène.*

Amis, ſuivez mes pas, et vengeons l'innocence.

OTOÈS *aux mages.*

Soldats qui me ſervez, terraſſez l'inſolence.
Vous, gardez ces deux criminels;
Vous, marchez, combattez, et vengez les autels.

(*les combattans entrent dans le temple, qui ſe referme.*)

SCENE VII.

TANIS, ZELIDE, Gardes.

TANIS.

O prodige inutile! ô douloureuſes peines!
Phanor combat pour vous, et je ſuis dans les chaînes!
Tous les miens m'ont ſuivi, mais leurs ſecours ſont lents:
Je n'ai pour vous que des vœux impuiſſans.

CHOEUR, *derrière la ſcène.*

Cédez, tombez, mourez, ſacriléges coupables :
Nos traits ſont inévitables.

ZELIDE.

Entendez-vous les cris des combattans ?

TANIS.

Quel ſon harmonieux ſe mêle au bruit des armes !
Quel mélange inoui de douceurs et d'alarmes !

(*on entend une ſymphonie douce.*)

CHOEUR, *derrière la ſcène.*

Des dieux équitables
Prennent ſoin de vos beaux jours ;
Des dieux favorables
Protégent vos tendres amours.

TANIS.

Je reconnais la voix de nos dieux ſecourables :
Ces dieux de l'innocence arment pour vous leurs bras.

CHOEUR *des combattans.*

Tombez, tyrans ; mourez, coupables ;
Tombez dans la nuit du trépas.

ZELIDE.

Je frémis !

TANIS.

Non, ne craignez pas.
Si mes dieux ont parlé, j'eſpère en leur clémence ;
J'en crois leurs bienfaits et mon cœur.
Ils ont conduit mes pas dans ce ſéjour d'horreur.

Ils font éclater leur puiſſance ;
Ils étendent leur bras vengeur.

ZELIDE et TANIS.

Dieux bienfeſans, achevez votre ouvrage ;
Délivrez l'innocent, qui n'eſpère qu'en vous.
Lancez vos traits, écraſez ſous vos coups
Le barbare qui vous outrage.
(*les gardes emmènent Zélide et Tanis.*)

ZELIDE.

On vous redoute encore, on nous ſépare, hélas !
La mort approche, on nous ſépare.

TANIS.

Qu'ils tremblent à la voix du ciel qui ſe déclare.
C'eſt à nous d'eſpérer juſqu'au ſein du trépas.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZELIDE, TANIS.

ZELIDE.

La mort en ces lieux nous raſſemble ;
Le ſacrifice eſt prêt ; nous périrons enſemble.

TANIS.

Zélide, calmez vos terreurs.

ZELIDE.

Nos cruels tyrans ſont vainqueurs :
A peine on voit de loin paraître nos paſteurs ;
Et Phanor a perdu la vie.

TANIS.

Il méritait la mort ; il vous avait trahie.

ZELIDE.

Vous êtes ſeul et déſarmé,
Et votre cœur eſt ſans alarmes !

TANIS.

Je vous aime, je ſuis aimé :
L'amour et les dieux ſont mes armes.

ZELIDE.

Tanis ! mon cher Tanis, ſans vous, ſans nos amours,
Je braverais la mort qui me menace.
Mais ces mages ſanglans ſont maîtres de vos jours ;
Nous ſommes enchaînés : vous êtes ſans ſecours.

TANIS.

Nos chaînes vont tomber : tout va changer de face.

ZELIDE.

Quoi ! les dieux à ce point voudraient nous protéger !
Fuyons ces lieux...

TANIS.

Moi ? fuir, quand je puis vous venger !

ZELIDE.

N'abufez point de la faveur célefte ;
Dérobez-vous à ces mages fanglans :
Tout l'enfer eft foumis à leur pouvoir funefte ;
La nature obéit à leurs commandemens.

TANIS.

Elle obéit à moi.

ZELIDE.

Ciel ! qu'eft-ce que j'entends ?

TANIS.

D'Ifis et d'Ofiris les deftins m'ont fait naître.

ZELIDE.

Ah ! vous êtes du fang des dieux !
Vous favez affez qu'à mes yeux
Vous feul étiez digne d'en être.

TANIS.

Ils daignaient m'éprouver par les plus rudes coups :
Ils n'ont voulu me reconnaître
Qu'après m'avoir enfin rendu digne de vous.

Lorfque ces tyrans fanguinaires
Nous féparaient par un barbare effort,

J'ai

J'ai revu mes dieux tutélaires ;
Ils m'ont appris ma gloire, ils ont changé mon ſort ;
Ils ont mis dans mes mains le tonnerre et la mort.
Vous allez remonter au rang de vos ancêtres ;
L'Egypte va changer et de dieux et de maîtres.

ZELIDE.

Un ſi grand changement eſt digne de vos mains.
Mais je vois avancer ces mages inflexibles.
Hélas ! je vous aime, et je crains...

TANIS.

Ils trembleront bientôt, ces tyrans ſi terribles.

SCENE II.

TANIS, ZELIDE, OTOÈS, LES MAGES, LE PEUPLE.

OTOÈS.

PEUPLES, proſternez-vous : terre entière, adorez
Les éternels arrêts de nos dieux redoutables.
Monſtres de l'Egypte, accourez :
Connaiſſez ma voix, dévorez
Ces audacieux coupables,
Au fer de l'autel échappés.

TANIS.

Oſiris, mon père, frappez ;
Lancez du haut des cieux vos traits inévitables.
(*des flèches lancées par des mains inviſibles percent les monſtres qui ſe ſont répandus ſur la ſcène.*)

LES MAGES.

O Ciel ! ſe peut-il concevoir
Qu'on égale notre pouvoir !

OTOÈS.

Art terrible et divin, déployez vos prodiges ;
Confondez ces nouveaux preſtiges !
Sortez des gouffres des enfers,
Du brûlant Phlégéton, flammes étincelantes !
(on voit s'élever des tourbillons de flammes.)

TANIS.

Cieux, à ma voix ſoyez ouverts !
Torrens ſuſpendus dans les airs,
Venez, et détruiſez ces flammes impuiſſantes !
(des caſcades d'eau ſortent des obéliſques du temple, et éteignent les flammes.)

CHOEUR DU PEUPLE.

O Ciel ! dans ce combat quel dieu ſera vainqueur ?

OTOÈS.

Vous oſez en douter ! Que la voix du tonnerre
Gronde et décide en ma faveur !
Eclairs, brillez ſeuls ſur la terre !
Elémens, faites-vous la guerre,
Confondez-vous avec horreur !

TANIS.

Les dieux t'ont exaucé, mais c'eſt pour ton ſupplice.
Voici l'inſtant de leur juſtice :
L'enfer va ſuccomber, et ton pouvoir finit.

Le ciel s'eſt enflammé, le tonnerre étincelle.
Tremble, c'eſt ta voix qui l'appelle :
Il tombe, il frappe, il te punit.

CHOEUR DU PEUPLE.

Ah ! les dieux de Tanis ſont nos dieux légitimes.
(*le tonnerre tombe ; l'autel et les mages ſont renverſés.*)

TANIS.

Autels ſanglans, prêtres chargés de crimes,
Soyez détruits, ſoyez précipités
Dans les éternels abymes
Du Ténare dont vous ſortez.

SCENE III et dernière.

Les Acteurs précédens, LES BERGERS.

TANIS *aux bergers, qui paraiſſent armés ſur la ſcène.*

VOUS qui venez venger Zélide,
Le ciel a prévenu vos cœurs et vos exploits.
Sa juſtice en ces lieux réſide ;
Il n'appartient qu'aux dieux de rétablir les rois.

Sur ces débris ſanglans, ſur ces vaſtes ruines,
Célébrons les faveurs divines.

(*danſes.*)

LE CHOEUR.

Régnez tous deux dans une paix profonde
Toujours unis et toujours vertueux.

Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, ſoyez l'amour du monde.

TANIS.

Le calme ſuccède à la guerre.
De nouveaux cieux, une nouvelle terre,
Semblent formés en ce beau jour.
Sur les pas des Vertus les Plaiſirs vont paraître :
Tout eſt l'ouvrage de l'Amour.

(*danſes.*)

LE CHOEUR *répète.*

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis et toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, ſoyez l'amour du monde.

Fin du cinquième et dernier acte.

LE BARON
D'OTRANTE,
OPERA BUFFA.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE petite pièce fut faite pour M. *Grétry*, qui, avant de venir à Paris, avait paſſé ſix mois à Genève, d'où il ſe rendait fréquemment à Ferney. M. de *Voltaire* et madame *Denis*, ſur quelques eſſais qu'il leur fit entendre, conçurent une ſi grande eſpérance de ſes talens, qu'ils le preſsèrent vivement d'aller les exercer dans la capitale; et pour l'y déterminer d'autant mieux, M. de *Voltaire* s'offrit de travailler dans un genre nouveau, dont il n'oſait cependant eſpérer, diſait-il, d'atteindre la ſublimité. Il donna en effet le Baron d'Otrante à M. *Grétry*, qui vint le préſenter aux comédiens italiens, comme l'ouvrage d'un jeune homme de province. Les comédiens refuſèrent la pièce, en avouant cependant que l'auteur n'était pas ſans talent, et qu'il promettait beaucoup. Ils engagèrent même M. *Grétry* à mander au jeune homme que s'il voulait ſe rendre à Paris, on pourrait lui indiquer des changemens néceſſaires

pour faire admettre et repréſenter ſa pièce, et que moyennant un peu d'étude de leur théâtre, et de la docilité, il pourrait lui être utile par ſes travaux et ſe rendre digne d'y être attaché.

Le jeune auteur reconnut ſon inſuffiſance, et ne jugea pas à propos de ſe déplacer. Il aima mieux renoncer à une gloire qu'il déſeſpérait d'obtenir. Cet événement empêcha M. *Grétry* de mettre la pièce en muſique, et M. de *Voltaire* de faire d'autres opéra comiques que le Baron d'Otrante, et les deux Tonneaux qu'il avait commencés.

Il eſt aſſez remarquable que M. de *Voltaire* donna le premier un opéra à M. *Grétry*, comme il avait donné le premier, vers 1730, une tragédie lyrique (*) à *Rameau*, avant que ces deux grands muſiciens ſe fuſſent encore exercés dans les genres où ils ont excellé. Le grand poëte découvrit leur génie et devina leurs ſuccès. Peut-être il détermina ſeul leur vocation, et dans ce

(*) *Samſon.*

cas, la France lui ſerait en partie redevable des chefs-d'œuvre qu'ils lui ont donnés. Quel homme grave, à ce prix, ne pardonnerait à M. de *Voltaire* d'avoir fait des opéra comiques ?

PERSONNAGES.

LE BARON D'OTRANTE.

IRENE.

Une GOUVERNANTE.

ABDALA, corsaire turc.

CONSEILLERS privés du Baron.

HOBEREAUX et FILLES d'Otrante.

Troupe de TURCS.

La scène est dans le château du Baron.

LE BARON D'OTRANTE,

OPERA BUFFA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*le théâtre repréſente un ſalon magnifique.*)

LE BARON *ſeul, en robe de chambre, couché ſur un lit de repos.*

(*il chante.*) AH ! que je m'ennuie !
Je n'ai point encore eu de plaiſir ce matin.

(*il ſe lève et ſe regarde au miroir.*)

On m'aſſure pourtant que les jours de ma vie
Doivent couler, cculer ſans ombre de chagrin.

Je prétends qu'on me réjouiſſe
Dès que j'ai le moindre déſir.
Holà, mes gens, qu'on m'avertiſſe
Si je puis avoir du plaiſir.

SCENE II.

LE BARON, un CONSEILLER privé *en grande perruque, en habit feuille-morte et en manteau noir; il entre une foule de* HOBEREAUX *et de* FILLES *d'Otrante.*

LE CONSEILLER.

MONSEIGNEUR, notre unique envie
Eſt de vous voir heureux dans votre baronnie :
D'un ſeigneur tel que vous c'eſt l'unique deſtin.

LE BARON.

Ah! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaiſir ce matin.
(*on habille Monſeigneur.*)

LE CONSEILLER.

C'eſt aujourd'hui le jour où le ciel a fait naître
Dans ce fameux château notre adorable maître.
Nous célébrons ce jour par des jeux bien brillans...

LE BARON.

Et quel âge ai-je donc ?

LE CONSEILLER.

Vous avez dix-huit ans.

LE BARON.

Ah! me voilà majeur!

LE CONSEILLER.

Les barons à cet âge
De leur majorité font le plus noble uſage;

Ils ont tous de l'efprit, ils font pleins de bon fens :
Ils font, quand il leur plaît, la guerre aux Mufulmans ;
Rançonnent leurs vaffaux à leurs ordres tremblans,
Vident leurs coffres-forts, ou coupent leurs oreilles.
Ils n'entreprennent rien dont on ne vienne à bout.
Ils font tout d'un feul mot, bien fouvent rien du tout ;
Et quand ils font oififs ils font toujours merveilles.

LE BARON.

On me l'a toujours dit : je fus bien élevé.
Or çà, répondez-moi, mon confeiller privé,
Ai-je beaucoup d'argent ?

LE CONSEILLER.

Fort peu ; mais on peut prendre
Celui de vos fermiers, et même fans le rendre.

LE BARON.

Et des foldats ?

LE CONSEILLER.

Pas un ; mais en difant deux mots
Tous les manans d'ici deviendront des héros.

LE BARON.

Ai-je quelque galère ?

LE CONSEILLER.

Oui, Seigneur : votre alteffe
A des bois, une rade ; et quand elle voudra,
On fera des vaiffeaux ; l'Hellefpont tremblera ;
Elle fera des mers fouveraine maîtreffe.

LE BARON.

Je me vois bien puiffant.

LE CONSEILLER.

Nul ne l'eſt plus que vous.
Seigneur, goûtez en paix ce deſtin noble et doux ;
Ne vous mêlez de rien : chacun pour vous travaille.

LE BARON.

Etant ſi fortuné, d'où vient donc que je bâille ?

LE CONSEILLER.

Seigneur, ces bâillemens ſont l'effet d'un grand cœur
Qui ſe ſent au-deſſus de toute ſa grandeur.
Ce beau jour de gala, ce beau jour de naiſſance
Célébre ſon bonheur ainſi que ſon pouvoir ;
Et Monſeigneur ſans doute aura la complaiſance
De prendre du plaiſir puiſqu'il en veut avoir.
Vous ſerez harangué ; c'eſt le premier devoir :
Les ſpectacles ſuivront ; c'eſt notre antique uſage.

LE BARON.

Tout cela bien ſouvent fait bâiller davantage :
Les harangues ſurtout ont ce don merveilleux.
O Ciel ! je vois Irène arriver en ces lieux !
Irène, ſi matin, vient me rendre viſite !
Mes conſeillers privés, qu'on s'en aille au plus vîte.
Les harangues pour moi ſont des ſoins ſuperflus ;
Ma couſine paraît ; je ne bâillerai plus.

SCENE III.

LE BARON, IRENE.

LE BARON *chante.*

BELLE Irène, belle coufine,
Ma langueur chagrine
S'en va quand je te vois ;
L'Amour vole à ta voix.
Tes yeux m'infpirent l'allégreffe,
Ton cœur fait mon deftin ;
Tout m'ennuyait, tout m'intéreffe :
Je commence à goûter du plaifir ce matin.
Mais répondez-moi donc en chanfons, belle Irène ;
C'eft dans ces lieux chéris une loi fouveraine
Dont ni berger ni roi ne fe peut écarter.
Si l'on y parle un peu, ce n'eft que pour chanter.
Vous avez une voix fi tendre et fi touchante !

IRENE.

Il n'eft point à propos, mon coufin, que je chante ;
Je n'en ai nulle envie : on pleure dans Otrante.
Vos confeillers privés prennent tout notre argent :
Vous ne fongez à rien, et l'on vous fait accroire
Que tout le monde eft fort content.

LE BARON.

Je le fuis avec vous : j'y mets toute ma gloire.

IRENE.

Sachez que pour me plaire il vous faudra changer.
D'une molleſſe indigne il faut vous corriger ;
Sans cela point de mariage.
Vous avez des vertus, vous avez du courage :
La nonchalance a tout gâté.
On ne vous a donné que des leçons ſtériles ;
On s'eſt moqué de vous, et votre oiſiveté
Rendra vos vertus inutiles.

LE BARON.

Mes conſeillers privés....

IRENE.

Seigneur, ſont des fripons
Qu vous avaient donné de méchantes leçons,
Et qui vous nourriſſaient d'orgueil et de fadaiſe,
Pour mieux pouvoir piller la baronnie à l'aiſe.

LE BARON.

Oui, l'on m'élevait mal : oui, je m'en aperçois ;
Et je me ſens tout autre alors que je vous vois.
On ne m'a rien appris ; le vide eſt dans ma tête :
Mais mon cœur plein de vous, et plein de ma conquête,
Me rendra digne enfin de plaire à vos beaux yeux :
Etant aimé de vous, j'en vaudrai beaucoup mieux.

IRENE.

Alors, Seigneur, alors à vos vertus rendue
Je reprendrai pour vous la voix que j'ai perdue.
elle chante.)

Pour

Pour jamais je vous chérirai ;
De tout mon cœur je chanterai :
Amant charmant, aimez toujours Irène.
Régnez ſur tous les cœurs, et préférez le mien.
Que le temps affermiſſe un ſi tendre lien ;
Que le temps redouble ma chaîne !

(*tous deux enſemble.*)

Non, je ne m'ennuîrai jamais ;
J'aimerai toute ma vie.
Amour, Amour, lance tes traits,
Lance tes traits
Dans mon ame ravie.
Non, je ne m'ennuîrai jamais ;
J'aimerai toute ma vie.

(*on entend une grande rumeur et des cris.*)

IRENE.

O Ciel ! quels cris affreux !

LE BARON.

Quel tumulte ! quel bruit !
Quel étrange gala ! chacun court, chacun fuit.

SCENE IV.

LE BARON, IRENE, un CONSEILLER privé.

LE CONSEILLER.

Ah ! Seigneur, c'en eſt fait, les Turcs ſont dans la ville.

IRENE.

Les Turcs !

LE BARON.

Eſt-il bien vrai ?

LE CONSEILLER.

Vous n'avez plus d'aſile.

LE BARON.

Comment cela ? Par où ſont-ils donc arrivés ?

IRENE.

Voilà ce qu'ont produit vos conſeillers privés.

LE BARON.

Allez dire à mes gens qu'on faſſe réſiſtance ;
Je cours les ſeconder.

LE CONSEILLER.

Seigneur, votre grandeur
De ſon rang glorieux doit garder la décence.

IRENE.

Hélas ! ma gouvernante et mes filles d'honneur
Viennent de tous côtés, et ſont toutes tremblantes.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, la GOUVERNANTE, et les FILLES D'HONNEUR.

LA GOUVERNANTE.

Ah, Madame! les Turcs....

IRENE.

Ah! pauvres innocentes....
Qu'ont fait ces Turcs maudits?...

LA GOUVERNANTE.

Les Turcs... je n'en puis plus...
Dans votre appartement... ils ſont tous répandus,
Le corſaire Abdala tout enlève, et tout pille:
On enchaîne à la fois père, enfant, femme, fille.
Madame!.. entendez-vous les tambours... les clameurs!...

LES TURCS, *derrière le théâtre.*

Alla! alla! guerra!

LA GOUVERNANTE.

Madame... je me meurs!

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, ABDALA, *ſuivi de ſes Turcs.*

QUATUOR *de Turcs.*

PILLAR, pillar, grand Abdala !
Alla, ylla, alla !
Tout conquir,
Tout occir,
Tout ravir ;
Alla, ylla, alla !

ABDALA.

Non amazar,
No, no, non amazar.
Baſta, baſta tout ſaccagear ;
Ma non amazar,
Incatenar,
Bever, violar ;
Non amazar.

(*pendant qu'ils chantent, les Turcs enchaînent tous les hommes avec une longue corde qui fait le tour de la troupe, et dont un levantis tient le bout.*)

LE BARON, *enchaîné avec deux conſeillers en grande perruque.*

Irène, vous voyez ſi dans cette poſture
Je fais pour un baron une noble figure.

QUATUOR *de Turcs.*

Pillar, pillar, grand Abdala !
Tout ſaccagear ;
Pillar, bever, violar.
Alla, ylla, alla !

IRENE.

Quoi ! ces Turcs ſi méchans n'enchaînent point les dames !
Tant d'honneur entre-t-il dans ces vilaines ames ?

ABDALA *chante.*

O bravi Corſari,
Spavento di mari,
Andate à partagir,
A bever, à fruir.

A voſtri ſtrapazzi
Cedo li ragazzi,
Et tutti li conſiglieri.
Tutte le donne ſon per me
El'mio coſtume,
Tutte le donne ſon per me.

LES TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdala !
Alla, ylla, alla !

IRENE *au Baron qu'on emmène.*

Allez, mon cher couſin : je me flatte, j'eſpère,
Si ce turc eſt galant, de vous tirer d'affaire.
Peut-être direz-vous, par mes ſoins relevé,
Qu'une femme vaut mieux qu'un conſeiller privé.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, LA GOUVERNANTE.

IRENE.

Consolons-nous, ma bonne; il faut avec adreſſe
Corriger, ſi l'on peut, la fortune traîtreſſe.
Vous ſavez du Baron le bizarre deſtin.

LA GOUVERNANTE.

Point du tout.

IRENE.

Le corſaire, échauffé par le vin,
Dans les tranſports de joie où ſon cœur s'abandonne,
Sans s'informer du rang ni du nom de perſonne,
A, pour ſe réjouir, dans la cour du château
Aſſemblé les captifs, et par un goût nouveau
Fait tirer aux trois dés les emplois qu'il leur donne.
Un grave magiſtrat ſe trouve cuiſinier;
Le Baron pour ſon lot eſt reçu muletier.
Ce ſont-là, nous dit-on, les jeux de la fortune:
Cette bizarrerie en Turquie eſt commune.

LA GOUVERNANTE.

Se peut-il qu'un baron, hélas! ſoit réduit là?
Et quelle eſt votre place à la cour d'Abdala?

IRENE.

Je n'en ai point encor; mais ſi je dois en croire
Certains regards hardis que du haut de ſa gloire

L'impudent, en paſſant, a fait tomber ſur moi,
J'aurai bientôt, je penſe, un aſſez bel emploi;
Et j'en ferai, ma bonne, un très-honnête uſage.

LA GOUVERNANTE.

Ah! je n'en doute pas: je ſais qu'Irène eſt ſage.
Mais, Madame, un corſaire eſt un peu dangereux:
Il paraît volontaire, et le pas eſt ſcabreux.

IRENE.

Il a pris ſans façon l'appartement du maître:
Je le ſuis, a-t-il dit, et j'ai ſeul droit de l'être.
Vin, fille, argent comptant, tout eſt pour le plus fort;
Le vainqueur les mérite, et les vaincus ont tort.
Dans cette belle idée il s'en donne à cœur-joie,
Et pour tous les plaiſirs ſon bon goût ſe déploie;
Tandis que mon Baron, une étrille à la main,
Gémit dans l'écurie et s'y tourmente en vain.
Il fait venir ici les dames les plus belles
Pour leur rendre juſtice, et pour juger entre elles;
Mettre au jour leur mérite, exercer leurs talens
Par des pas de ballet, des mines et des chants.
Nous allons lui donner cette petite fête:
Et ſi de ſon mouchoir mes yeux font la conquête,
Je pourrai m'en ſervir pour lui jouer un tour
Qui fera triompher ma gloire et mon amour.
J'entends déjà d'ici ſes fifres, ſes timbales;
Voilà nos ennemis, et voici mes rivales.

SCENE II.

(*les lévantis arrivent, donnant chacun la main à une perſonne.*)

IRENE, LA GOUVERNANTE; ABDALA *arrive au ſon d'une muſique turque, un mouchoir à la main; les demoiſelles du château d'Otrante font un cercle autour de lui.*

ABDALA *chante.*

Su, ſu, Zitelle tenere ;
La mia ſpada fa tremar.
Ma voi, fanciule cave,
Mi piacer, mi diſarmar :
Mi ſentir plus grand honore
Di rendir mi à l'amore,
Che di rapir tutta la terra
Col terrore della guerra.

Su, ſu, Zitelle tenere, &c.

IRENE *chante cet air tendre et meſuré.*

C'eſt pour ſervir notre adorable maître,
C'eſt pour l'aimer que le ciel nous fit naître.
Mars et l'Amour à l'envi l'ont formé :
Son bras eſt craint, ſon cœur eſt plus aimé.
Des Amours la tendre mère
Naquit dans le ſein des eaux
Pour orner notre corſaire
De ſes préſens les plus beaux.

(*elle*

(elle parle.)

Votre mouchoir fait la plus chère envie
De ces beautés de notre baronnie ;
Mais nul objet n'a droit de s'en flatter :
On peut vous plaire, et non vous mériter.

(Abdala fume ſur un canapé : les dames paſſent en revue devant lui. Il fait des mines à chacune, et donne enfin le mouchoir à Irène.)

ABDALA.

Pigliate voi il fazoletto,
L'avete ben guadagnato.
Che tutte le altre fanciulle
Men leggiadre, et men belle
Aſpettino per un'altra volta
La mia ſobrana volonta.

(il fait aſſeoir Irène à côté de lui.)

A mio canto Irena ſtia ;
Et tutte le altre via, via.

(elles s'en vont toutes en lui feſant la révérence.)

Bene, bene, ſara per un'altra volta.
Un'altra volta.

SCENE III.

IRENE, ABDALA.

ABDALA.

CARA Irena, adeſſo
Sedete apreſſo di me.
Amor mi punge e mi conſume.
(*il la fait aſſeoir plus près.*)
Più apreſſo, più apreſſo.

IRENE, *à côté d'Abdala ſur le canapé.*

Seigneur, de vos bontés mon ame eſt pénétrée :
Je n'ai jamais paſſé de plus belle ſoirée.
Quand je craignais les Turcs ſi fiers dans les combats,
Mon cœur, mon tendre cœur ne vous connaiſſait pas.
Non, il n'eſt point de turc qui vous ſoit comparable :
Je crois que Mahomet fut beaucoup moins aimable ;
Et pour mettre le comble à des plaiſirs ſi doux,
Je compte avoir l'honneur de ſouper avec vous.

ABDALA.

Si, ſi, cara : cenaremo inſieme, *tête à tête*, l'uno dirimpeto
A l'altra ; ſenza ſchiavi ; ſolo con ſola ; beveremo del
vino greco :
E cantaremo, e ci traſtullaremo, dirimpetto l'uno à l'altra
Si, ſi, cara, per dio maccone.

IRENE.

Après tant de bontés aurai-je encor l'audace
D'implorer de mon turc une nouvelle grace ?

ABDALA.

Parli, parli: faro tutto che vorrette presto, presto.

IRENE.

Seigneur, je suis baronne : et mon père autrefois
Dans Otrante a donné des lois.
Il était connétable, ou comte d'écurie ;
C'est une dignité que j'ai toujours chérie.
Mon cœur en est encor tellement occupé
Que si vous permettez que j'aille avant soupé
Commander un quart d'heure où commandait mon père,
C'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire.

ABDALA.

Come ! nella stalla ?

IRENE.

Nella stalla, Signor.
Au nom du tendre amour je vous en prie encor.
Un héros tel que vous, formé pour la tendresse,
Pourrait-il durement refuser sa maîtresse ?

ABDALA.

La signora e matta. Le stalle sono puzzolente; bisognera più d'un fiasco d'acqua di nanphe per nettar la. Or su andate à vostro piacere, lo concedo: andate, cara, è ritornate.

(*elle sort.*)

SCENE IV.

ABDALA *chante.*

(en se frappant le front.)

OGNI fanciulla tien là
Qualche fantasia,
Somigliente alla pazzia.
Ma l'ira mia e vana.
Basta, che la Zitella
Sia facile e bella ;
Tutto si perdona.

Ogni fanciulla tien là
Qualche fantasia.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(le théâtre repréſente un coin d'écurie.)

IRENE, LE BARON *en ſouquenille, une étrille à la main.*

IRENE *chante.*

Oui, oui, je dois tout eſpérer;
Tout eſt prêt pour vous délivrer.
Oui... oui... je peux tout eſpérer;
L'amour vous protége et m'inſpire.
Votre malheur m'a fait pleurer;
Mais en trompant ce Turc que je fais ſoupirer,
Je ſuis prête à mourir de rire.

LE BARON.

Lorſque vous me voyez une étrille à la main,
Si vous riez, c'eſt de moi-même.
Je l'ai bien mérité : dans ma grandeur ſuprême
J'étais indigne, hélas! du pouvoir ſouverain,
Et du charmant objet que j'aime.

IRENE.

Non, le deſtin volage
Ne peut rien ſur mon cœur.
Je vous aimai dans la grandeur;

Je vous aime dans l'esclavage.
Rien ne peut nous humilier ;
Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

(*elle répète.*)

Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

LE BARON.

Il faut donc mériter un si parfait amour ;
Ainsi que mon destin je change en un seul jour ;
Irène et mes malheurs éveillent mon courage.

(*à ses vassaux qui paraissent en armes.*)

Amis, le fer en main, frayons-nous un passage
Dans nos propres foyers ravis par ces brigands.
Enchaînons, à leur tour, ces vainqueurs insolens
Plongés dans leur ivresse, et se livrant en proie
A la sécurité de leur brutale joie.
Vous, gardez cette porte ; et vous, vous m'attendrez
Près de ma chambre même, au haut de ces degrés
Qui donnent au palais une secrète issue.
J'en ouvrirai la porte au public inconnue.
Je veux que de ma main le corsaire soit pris.
Dans le même moment appelez à grands cris
Tous les bons citoyens au secours de leur maître :
Frappez, percez, tuez, jetez par la fenêtre
Quiconque à ma valeur osera résister.

(*à Irène.*)

Déeſſe de mon cœur, c'eſt trop vous arrêter :
Allez à ce feſtin que le vainqueur prépare.
Je lui deſtine un plat qu'il pourra trouver rare ;
Et j'eſpère ce ſoir, plus heureux qu'au matin,
De manger le rôti qu'on cuit pour le vilain.

IRENE.

J'y cours, vous m'y verrez : mais que votre tendreſſe
Ne s'effarouche pas ſi de quelque careſſe
Je daigne encourager ſes déſirs effrontés :
Ce ne ſont point, Seigneur, des infidélités.
Je ne penſe qu'à vous quand je lui dis que j'aime :
En buvant avec lui je bois avec vous-même :
En acceptant ſon cœur je vous donne le mien :
Il faut un petit mal ſouvent pour un grand bien.

(*elle ſort.*)

SCENE II.

LE BARON *à ſes vaſſaux.*

ALLONS donc, mes amis, hâtons-nous de nous rendre
Au ſouper où l'Amour avec Mars doit m'attendre.
Le temps eſt précieux : je cours quelque haſard
D'être un peu paſſé maître, et d'arriver trop tard.
Faites de point en point ce que j'ai ſu preſcrire ;
Gardez de vous méprendre, et laiſſez-vous conduire.
Avancez à tâtons ſous ces longs ſouterrains ;
De la gloire bientôt ils feront les chemins.

SCENE III.

(le théâtre repréſente une jolie ſalle à manger.)

ABDALA, IRENE, *ſeuls à table ſans domeſtiques.*

IRENE, *un verre en main, chante.*

Ah ! quel plaiſir
De boire avec ſon corſaire !
Chaque coup que je bois augmente mon déſir
De boire encore et de lui plaire.

Verſe, verſe, mon bel amant :
Ah ! que tu verſes tendrement
Tous les feux d'amour dans mon verre !

ABDALA.

Si, ſi, brindiſi a te,
Amate, bevete, ridete.
Si, ſi, brindiſi a te.
Queſto vino di Champagna
A te ſomiglia,
Incanta tutta la terra :
Li Chriſtiani,
Li Muſulmani.

Begli occhi ſcintillate
Al par del vino ſpumante.
Si, ſi, ſi, brindiſi a te.

(*tous deux ensemble.*)

Si, si, brindisi a te
Amate, bevete, ridete
Si, si, brindisi a te, &c.

(*ils dansent ensemlle le verre à la main en chantant :*)

Si, si, brindisi a te, &c.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LE BARON *armé, et ses suivans entrent de tous côtés dans la chambre.*

LE BARON.

CORSAIRE, il faut ici danser une autre danse.

ABDALA, *cherchant son sabre.*

Che veggo? che veggo?

LE BARON.

Ton maître, et la vengeance.
Il est juste, soldats, qu'on l'enchaîne à son tour :
Ainsi tout a son terme, et tout passe en un jour.

ABDALA.

Levanti, venite!

LE BARON.

Tes Levanti, Corsaire,
Sont tous mis à la chaîne et s'en vont en galère.
Ami, l'oisiveté t'a perdu comme moi :
Je te rends la leçon que je reçus de toi.

Je t'en donne encore une avec reconnaiſſance :
Je te rends ton vaiſſeau ; va, pars en diligence.
Laiſſe-moi la beauté qui nous a tous ſauvés,
Et rembarque avec toi mes conſeillers privés.

(*il chante.*)

Je jure... je jure d'obéir
Pour jamais à ma belle Irène.
Peuples heureux dont elle eſt ſouveraine,
Répétez avec moi, contens de la ſervir :

LE CHOEUR.

Je jure... je jure d'obéir
Pour jamais à la belle Irène.

Fin du troiſième et dernier acte.

LES DEUX

TONNEAUX,

Esquisse d'un opéra comique.

PERSONNAGES.

GLYCERE.

PRESTINE, petite sœur de *Glycère.*

DAPHNIS.

LE PERE de *Daphnis.*

LE PERE de *Glycère.*

GREGOIRE, cabaretier-cuisinier, prêtre du temple de *Bacchus.*

PHEBÉ, servante du temple.

Troupe de jeunes garçons et de jeunes filles.

La scène est dans un temple consacré à Bacchus.

LES DEUX TONNEAUX.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre repréſente un temple de feuillages, orné de thyrſes, de trompettes, de pampre, de raiſins. On voit entre les colonnades de feuillage les ſtatues de Bacchus, d'Ariane, de Silène et de Pan. Un grand buffet tient lieu d'autel: deux fontaines de vin coulent dans le fond. Des garçons et des filles ſont empreſſés à préparer tout pour une fête. Grégoire, l'un des ſuivans de Bacchus, ordonne la fête. Il eſt en veſte blanche et galante, portant un thyrſe à la main, et ſur ſa tête une couronne de lierre.

(*ouverture gaie et vive, repriſe douloureuſe et terrible.*)

GREGOIRE, troupe de jeunes garçons et de jeunes filles.

GREGOIRE *chante.*

ALLONS, enfans, à qui mieux-mieux;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Parez cet autel glorieux.
Trémouſſez-vous, pareſſeux que vous êtes:

Mettez-moi cela
là,
Rendez ce buffet
net.
Songez bien à ce que vous faites.
Allons, enfans, à qui mieux-mieux;
Trémouſſez-vous, pareſſeux que vous êtes:
Songez que vous ſervez les belles et les dieux.

UNE SUIVANTE, *elle parle.*

Eh, doucement, monſieur Grégoire;
Nous ſommes comme vous du temple de Bacchus;
Comme vous nous lui rendons gloire:
Nous ſommes tous très-aſſidus
A ſervir Bacchus et Vénus.
Le grand-prêtre du temple eſt ſans doute allé boire,

(*elle chante.*)

Il reviendra: faites moins l'important.
Alors que le maître eſt abſent,
Maître valet s'en fait accroire.

GREGOIRE.

Pardon, j'ai du chagrin.

LA SUIVANTE.

On n'en a point ici.
Vous vous moquez de nous.

GREGOIRE.

Va, j'ai bien du ſouci.
Nous attendons la noce, et mon maître m'ordonne
De repréſenter ſa perſonne,

Et d'unir les amans qui ſeront envoyés
De tous les lieux voiſins pour être mariés.
Ah ! j'enrage !

LA SUIVANTE.

Comment ! c'eſt la meilleure aubaine
Que jamais tu pourras trouver.
Toujours ces fêtes-là nous valent quelque étrenne :
Rien de mieux ne peut t'arriver.
J'ai vu plus d'un hymen. L'une et l'autre partie
S'eſt aſſez ſouvent repentie
Des marchés qu'ici l'on a faits ;
Mais le Monſieur qui les marie,
Quand il a leur argent, ne s'en repent jamais.
C'eſt l'aimable Daphnis et la belle Glycère
Qui viennent ſe donner la main.
Que Daphnis eſt charmant !

GREGOIRE, *en colère.*

Non ; il eſt fort vilain.

LA SUIVANTE.

A toutes nos beautés que Daphnis a ſu plaire !

GREGOIRE.

Il me déplaît beaucoup.

LA SUIVANTE.

Qu'il eſt beau !

GREGOIRE.

Qu'il eſt laid !

LA SUIVANTE.

Très-honnête garçon, libéral.

GREGOIRE.

Non.

LA SUIVANTE.

Si fait.

Que Grégoire eſt méchant ! me dira-t-il encore
Que la future eſt ſans beauté ?

GREGOIRE.

La future ?...

LA SUIVANTE.

Oui, Glycère : on la fête, on l'adore ;
Dans toute l'Arcadie on en eſt enchanté.

GREGOIRE.

Oui... la future... paſſe... elle eſt aſſez jolie ;
Mais c'eſt un mauvais cœur, tout plein de perfidie,
D'ingratitude, de fierté.

LA SUIVANTE.

Glycère un mauvais cœur ! hélas, c'eſt la bonté,
C'eſt la vertu modeſte et pleine d'indulgence ;
C'eſt la douceur, la patience ;
Et de ſes mœurs la pureté
Fait taire encor la médiſance.
Vous me paraiſſez dépité :
N'auriez-vous point été tenté
D'empaumer le cœur de la belle ?
Quand du ſuccès on eſt flatté,
Quand la dame n'eſt point cruelle,
Vous la traitez de nymphe et de divinité :

Si

Si vous en êtes rebuté,
Vous faites des chanſons contre elle.
Allons, maître Grégoire, un peu moins de courroux;
Recevons bien ces deux époux.
Que le feſtin ſoit magnifique :
On boit ici ſon vin ſans eau.
Mais, n'allez pas gâter notre fête bacchique
En perçant du mauvais tonneau.

GREGOIRE.

Comment ? Que dis-tu là ?

LA SUIVANTE.

Je m'entends bien.

GREGOIRE.

Petite,
Tremble que ce myſtère ici ſoit révélé.
C'eſt le ſecret des dieux : crains qu'on ne le débite.
Auſſitôt qu'on en a parlé,
Apprends qu'on meurt de mort ſubite.
Ceſſe tes diſcours familiers,
Réprime ta langue maudite,
Et reſpecte les dieux et les cabaretiers.

(*il chante.*)

Allons, reprenez votre ouvrage,
Servons bien ces heureux amans...

(*a part.*)

Le dépit et la rage
Déchirent tous mes ſens.

Hâtons ces heureux momens,
Courage, courage.
Cognez, frappez, partez en même temps; (*)
Suſpendez ces feſtons, étendez ce feuillage;
Que les bons vins, les amours
Nous donnent toujours
Sous ces charmans ombrages
D'heureuſes nuits et de beaux jours.
J'enrage,
J'enrage.
Je me vengerai;
Je les punirai;
Ils me payeront cher mon outrage.
Hâtons leurs heureux momens,
Cognez, frappez, partez en même temps.
J'enrage,
J'enrage.

LA SUIVANTE.

Ah! j'aperçois de loin cette noce en chemin.
La petite ſœur de Glycère
Eſt toujours à tout la première;
Elle s'y prend de bon matin.
Cette roſe eſt déjà fleurie;
Elle a précipité ſes pas.
La voici... ne dirait-on pas
Que c'eſt elle que l'on marie?

(*) Des ſuivans pourraient ici faire une eſpèce de baſſe, en frappant de leurs marteaux ſur des cuivres creux qui ſerviraient d'ornemens.

SCENE II.

GREGOIRE, PRESTINE, LA SUIVANTE.

PRESTINE, *arrivant en hâte.*

Eh, quoi donc ! rien n'eſt prêt au temple de Bacchus ?
Nous reſtons au filet ! Nos pas ſont-ils perdus ?
On ne fait rien ici quand on a tant à faire !
Ma ſœur et ſon amant, mon bon-homme de père,
Et celui de Daphnis, femmes, filles, garçons,
Arrivent à la file en danſant aux chanſons.
Ici je ne vois rien paraître.
Réponds donc, Grégoire, réponds ;
Mène-moi voir l'autel et monſieur le grand-prêtre.

GREGOIRE.

Le grand-prêtre, c'eſt moi.

PRESTINE.

Tu ris.

GREGOIRE.

Moi, dis-je.

PRESTINE.

Toi !
Toi, prêtre de Bacchus ?

GREGOIRE.

Et fait pour cet emploi.
Quel étonnement eſt le vôtre ?

PRESTINE.

Eh bien, ſoit : j'aime autant que ce ſoit toi qu'un autre.

GREGOIRE.

Je ſuis vice-gérent dans ce lieu plein d'appas.
Je conjoins les amans, et je fais leurs repas.
Ces deux charmans miniſtères,
Au monde ſi néceſſaires,
Sont ſans doute les premiers.
J'eſpère quelque jour, ma petite Preſtine,
Dans cette demeure divine
Les exercer pour vous.

PRESTINE.

Hélas, très-volontiers.

GREGOIRE et PRESTINE.

DUO.

En ces beaux lieux c'eſt à Grégoire,
C'eſt à lui d'enſeigner
Le grand art d'aimer et de boire ;
C'eſt lui qui doit régner.
Du dieu puiſſant de la liqueur vermeille
Le temple eſt un cabaret,
Son autel eſt un buffet.

L'Amour y veille
Avec tranſport ;
L'Amour y dort,
Dort, dort
Sous les beaux raiſins de la treille.

GREGOIRE.

Je vois nos gens venir ; je vais prendre à l'inſtant
Mes habits de cérémonie.
Il faut qu'à tous les yeux Grégoire juſtifie
Le choix qu'on fait de lui dans un jour ſi brillant.

PRESTINE.

Va vîte.... Avancez donc, mon père, mon beau-père,
Ma chère ſœur, mon cher beau-frère ;
Ah ! que vous marchez lentement !
Cet air grave eſt, dit-on, décent :
Il eſt noble, il a de la grâce ;
Mais j'irais plus vivement,
Si j'etais à votre place.

SCENE III.

LE PERE *de Glycère et de Preſtine*, LE PERE *de Daphnis*, petits vieillards ratatinés, *marchant les premiers la canne à la main*, DAPHNIS *conduiſant* GLYCERE et toute la noce, PRESTINE.

GLYCERE *à Preſtine.*

PARDONNE, chère ſœur, à mes ſens éblouis :
Je me ſuis arrêtée à regarder Daphnis ;
J'étais hors de moi-même, en extaſe, en délire ;
Et je n'avais qu'un ſentiment.
Va, tout ce que je te puis dire,
C'eſt que je t'en ſouhaite autant.

LES DEUX PERES.

DUO.

Oh ! qu'il eſt doux ſur nos vieux ans
De renaître dans ſa famille !
Mon fils . . . . ma fille
Raniment mes jours languiſſans ;
Mon hiver brille
Des roſes de leur printemps.
Les jeunes gens qui veulent rire
Traitent un vieillard
De rêveur , de babillard :
Ils ont grand tort ;
Chacun aſpire
A notre ſort ;
Chacun demande à la nature
De ne mourir qu'en cheveux blancs ;
Et dès qu'on parvient à cent ans ,
On a place dans le Mercure.

PRESTINE.

Il s'agit bien de fredonner ;
Ah ! vous avez , je penſe , aſſez d'autres affaires.
Savez-vous à quel homme on a voulu donner
Le ſoin de célébrer vos amoureux myſtères ?
A Grégoire.

GLYCERE, *effrayée.*

A Grégoire !

DAPHNIS.

Eh ! qu'importe, grands dieux !
Tout m'eſt bon, tout m'eſt précieux ;
Tout eſt égal ici quand mon bonheur approche.
Si Glycère eſt à moi, le reſte eſt étranger.
Qu'importe qui ſonne la cloche,
Quand j'entends l'heure du berger ?
Rien ne peut me déplaire, et rien ne m'intéreſſe.
Je ne vois point ces jeux, ce feſtin ſolennel,
Ces prêtres de l'hymen, ce temple, cet autel ;
Je ne vois rien que la Déeſſe.

QUATUOR.

LE PERE *de Glycère.* LE PERE *de Daphnis.* DAPHNIS. GLYCERE.

Ma fille ! ... mon cher fils ! ... Glycère ! tendre époux !
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.
De la félicité naiſſez, brillante aurore,
Naiſſez, faites éclore
Un jour encor plus doux.
Tendre amour, c'eſt toi que j'implore ;
En tous temps tu règnes ſur nous :
Tendre amour, c'eſt toi que j'implore ;
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.

PRESTINE.

Ils aiment à chanter, et c'eſt-là leur folie.
Ne parviendrai-je point à faire ma partie ?
Ces gens-là ſur un mot vous font vîte un concert ;

Et ce qu'en eux ſurtout je révère et j'admire,
C'eſt qu'ils chantent par fois ſans avoir rien à dire.
Ils nous ont ſur le champ donné d'un quatuor.
A mon oreille il plaiſait fort;
Et s'ils avaient voulu, j'aurais fait la cinquième.
Mais on me laiſſe là; chacun penſe à ſoi-même.

(*elle chante.*)

Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands Dieux, que je chanterai!
On néglige ma perſonne,
On m'abandonne.
Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands Dieux, que je chanterai!

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, PHEBÉ, Suivante.

PHEBÉ.

ENTREZ, mes beaux Meſſieurs, entrez, ma belle Dame.
(*à Glycère à part.*)
Ma belle Dame, au moins prenez bien garde à vous.

DAPHNIS.

Allez, j'en aurai ſoin; ne crains rien, bonne femme.
(*il lui met une bourſe dans la main.*)

LA SUIVANTE.

Que voilà deux charmans époux!
Prenez bien garde à vous, Madame.

GLYCERE.

GLYCERE.

Que veut-elle me dire ? Elle me fait trembler.
L'amour eſt trop timide, et mon cœur eſt trop tendre.

PRESTINE.

Auprès de votre amant qui peut donc vous troubler ?
Nulle crainte en tel cas ne pourrait me ſurprendre.

(*elle chante.*)

Le premier mari que j'aurai,
Ah, bon Dieu, que je chanterai !
On néglige ma perſonne,
On m'abandonne.

Le premier mari que j'aurai,
Ah ! grands Dieux, que je chanterai !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIS *conduit par ſon père*, GLYCERE *par le ſien*, PRESTINE *par perſonne, et courant par-tout*, GARÇONS de la noce.

LE PERE *de Daphnis.*

Mes enfans, croyez-moi, nous ſavons les rubriques ;
Feſons comme feſaient nos très-prudens aïeux :
Tout allait alors beaucoup mieux.
C'était-là le bon temps ; et les ſiècles antiques,
Etant plus vieux que nous, auront toujours raiſon.
Je vous dis que c'eſt là... que ſera le garçon :
Ici... la fille : ici... moi, du garçon le père.
(*à Glycère.*)
Là... vous : et puis Preſtine à côté de ſa ſœur,
Pour apprendre ſon rôle et le ſavoir bien faire.
Mais j'aperçois déjà le ſacrificateur.
Qu'il a l'air noble et grand ! une majeſté ſainte
Sur ſon front auguſte eſt empreinte.
Il reſſemble à ſon dieu, dont il a la rougeur.

LE PERE *de Glycère.*

Oui, l'on voit qu'il le ſert avec grande ferveur.
Silence, écoutons bien.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, GREGOIRE, *ſuivi des miniſtres de Bacchus.*

(*les deux amans mettent la main ſur le buffet qui ſert d'autel.*)

GREGOIRE *au milieu, vêtu en grand ſacrificateur.*

Futur, et vous future,
Qui venez allumer à l'autel de Bacchus
La flamme la plus belle, et l'ardeur la plus pure,
Soyez ici très-bien venus.
D'abord, avant que chacun jure
D'obſerver les rites reçus,
Avant que de former l'union conjugale,
Je vais vous préſenter la coupe nuptiale.

GLYCERE.

Ces rites ſont d'aimer : quel beſoin d'un ſerment
Pour remplir un devoir ſi cher et ſi durable !
Ce ſerment dans mon cœur conſtant, inaltérable,
Eſt écrit par le ſentiment
En caractère ineffaçable.
Hélas ! ſi vous voulez, ma bouche en fera cent.
Je les répéterai tous les jours de ma vie ;
Et n'allez pas penſer que le nombre m'ennuie ;
Ils feront tous pour mon amant.

GREGOIRE, *à part.*

Que ces deux gens heureux redoublent ma colère !
Dieux, qu'ils feront punis !... Buvez, belle Glycère ;
Et buvez l'amour à longs traits.
Buvez, tendres époux, vous jurerez après :
Vous recevrez des dieux des faveurs infinies.

(*il va prendre les deux coupes préparées au fond du buffet.*)

LE PERE *de Daphnis.*

Oui, nos pères buvaient dans leurs cérémonies ;
Auſſi valaient-ils mieux qu'on ne vaut aujourd'hui.
Depuis qu'on ne boit plus, l'eſprit avec l'ennui
Font bâiller noblement les bonnes compagnies.
Les chanſons en refrain des ſoupers ſont bannies :
Je riais autrefois, j'étais toujours joyeux ;
Et je ne ris plus tant depuis que je ſuis vieux :
J'en cherche la raiſon ; d'où vient cela, compère ?

LE PERE *de Glycère.*

Mais... cela vient... du temps. Je ſuis tout ſérieux,
Bien ſouvent, malgré moi, ſans en ſavoir la cauſe.
Il s'eſt fait parmi nous quelque métamorphoſe.
Mais il reſte, après tout, quelques plaiſirs touchans :
Dans le bonheur d'autrui l'ame à l'aiſe reſpire ;
Et quand nous marions nos aimables enfans,
Je vois qu'on eſt heureux ſans rire.

(*Grégoire préſente une petite coupe à Daphnis et une autre à Glycère.*)

GREGOIRE, *après qu'ils ont bu.*

Rendez-moi cette coupe. Eh quoi ! vous frémiſſez !

(*à Daphnis.*)

Çà, jurez à préſent : vous, Daphnis, commencez.

DAPHNIS *chante en récitatif meſuré, noble et tendre.*

Je jure par les dieux, et ſurtout par Glycère,
De l'aimer à jamais comme j'aime en ce jour.
Toutes les flammes de l'amour
Ont coulé dans ce vin, quand j'ai vidé mon verre.
O toi qui d'Ariane as mérité le cœur,
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Tu règnes aux feſtins, aux amours, à la guerre.
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Je t'invoque après ma Glycère.

(*ſymphonie.*)

(*Daphnis continue.*)

Deſcends, Bacchus, en ces beaux lieux,
Des Amours amène la mère ;
Amène avec toi tous les dieux ;
Ils pourront brûler pour Glycère.
Je ne ſerai point jaloux d'eux :
Son cœur me préfère,
Me préfère, me préfère aux dieux.

GREGOIRE.

C'eſt à vous de jurer, Glycère, à votre tour,
Devant Bacchus lui-même, au grand dieu de l'amour.

GLYCERE *chante.*

Je jure une haine implacable
A ce vilain magot,
A ce fat, à ce ſot ;

Il m'eſt inſupportable.
Je jure une haine implacable
A ce fat, à ce ſot.

Oui, mon père, oui, mon père,
J'aimerais mieux en enfer
Epouſer Lucifer.

Qu'on n'irrite point ma colère ;
Oui, je verrais plutôt le peu que j'ai d'appas
Dans la gueule du chien Cerbère
Qu'entre les bras
Du vilain qui croit me plaire.

DAPHNIS.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux !

LES DEUX PERES *enſemble.*

Ah, ma fille !

PRESTINE.

Ah, ma ſœur !

DAPHNIS.

Eſt-ce vous qui parlez, ma Glycère ?

GLYCERE, *reculant.*

Ah, l'horreur !
Ote-toi de mes yeux : ton ſeul aſpect m'afflige.

DAPHNIS.

Quoi ! c'eſt donc tout de bon ?

GLYCERE.

Retire-toi, te dis-je ;
Tu me donnerais des vapeurs.

DAPHNIS.

Eh ! qu'eſt-il arrivé ? Dieux puiſſans, Dieux vengeurs,
En étiez-vous jaloux ? m'ôtez-vous ce que j'aime ?
Ma charmante maîtreſſe, idole de mes ſens,
Reprends les tiens, rentre en toi-même ;
Vois Daphnis à tes pieds, les yeux chargés de pleurs.

GLYCERE.

Je ne puis te ſouffrir : je te l'ai dit, je penſe,
Aſſez net, aſſez clairement.
Va-t-en, ou je m'en vais.

LE PERE *de Daphnis.*

Ciel ! quelle extravagance !

DAPHNIS.

Prétends-tu m'éprouver par ces affreux ennuis ?
As-tu voulu jouir de ma douleur profonde ?

GLYCERE.

Tu ne t'en vas point ; je m'enfuis.
Pour être loin de toi, j'irais au bout du monde.

(*elle ſort.*)

QUATUOR.

LES DEUX PERES.	PRESTINE.	DAPHNIS.
Je ſuis tout confondu...	Je frémis...	Je me meurs !

(*tous enſemble.*)

Quel changement ! quelles alarmes !
Eſt-ce là cet hymen ſi doux, ſi plein de charmes !

PRESTINE.

Non, je ne rirai plus : coulez, coulez, mes pleurs.

(*tous ensemble.*)

Dieu puissant, rends-nous tes faveurs.

GREGOIRE *chante seul.*

Quand je vois quatre personnes
Ainsi pleurer en chantant,
Mon cœur se fend.
Bacchus, tu les abandonnes ;
Il faut en faire autant.

(*il s'en va.*)

SCENE III.

LE PERE *de Daphnis*, LE PERE *de Glycère*, DAPHNIS, PRESTINE.

LE PERE *de Daphnis à celui de Glycère.*

Ecoutez ; j'ai du sens, car j'ai vu bien des choses,
Des esprits, des sorciers et des métempsycoses.
Le dieu que je révère, et qui règne en ces lieux,
Me semble, après l'Amour, le plus malin des dieux.
Je l'ai vu dans mon temps troubler bien des cervelles ;
Il produisait souvent d'assez vives querelles :
Mais cela s'éteignait après une heure ou deux.
Peut-être que la coupe était d'un vin fumeux,
Ou dur, ou petillant, et qui porte à la tête.
Ma fille en a trop bu : de là vient la tempête
Qui de nos jours heureux a noirci le plus beau.
La coupe nuptiale a troublé son cerveau :

Elle eſt folle, il eſt vrai ; mais, Dieu merci, tout paſſe :
Je n'ai vu ni d'amour ni de haine ſans fin. . . .
Elle te r'aimera : tu rentreras en grâce
Dès qu'elle aura cuvé ſon vin.

PRESTINE.

Mon père, vous avez beaucoup d'expérience ;
Vous raiſonnez on ne peut mieux.
Je n'ai ni raiſon ni ſcience,
Mais j'ai des oreilles, des yeux.
De ce temple ſacré j'ai vu la balayeuſe
Qui d'une voix myſtérieuſe
A dit à ma grand'ſœur, avec un ton fort doux,
Quand on vous marîra, prenez bien garde à vous.
J'avais fait peu de cas d'une telle parole :
Je ne pouvais me défier
Que cela pût ſignifier
Que ma grand'ſœur deviendrait folle.
Et puis je me ſuis dit, (toujours en raiſonnant)
Ma ſœur eſt folle cependant.
Grégoire eſt bien malin : il pourchaſſa Glycère :
Il n'en eut qu'un refus ; il doit être en colère.
Il eſt devenu grand ſeigneur :
On aime quelquefois à venger ſon injure.
Moi, je me vengerais ſi l'on m'ôtait un cœur.
Voyez s'il eſt quelque valeur
Dans ma petite conjecture.

DAPHNIS.

Oui, Preſtine a raiſon.

LE PERE *de Glycère.*

Cette fille ira loin.

LE PERE *de Daphnis.*

Ce ſera quelque jour une maîtreſſe femme.

DAPHNIS.

Allez tous, laiſſez-moi le ſoin
De punir ici cet infame :
A ce monſtre ennemi je veux arracher l'ame.
Laiſſez-moi.

LE PERE *de Glycère.*

Qui l'eût cru, qu'un jour ſi fortuné
A tant de maux fût deſtiné ?

LE PERE *de Daphnis.*

Hélas ! j'en ai tant vu dans le cours de ma vie !
De tous les temps paſſés l'hiſtoire en eſt remplie.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, GREGOIRE, *revenant dans ſon premier habit.*

DAPHNIS.

O douleur ! ô tranſports jaloux !
Holà ! hé ! Monſieur le grand-prêtre,
Monſieur Grégoire, approchez-vous.

GREGOIRE.

Quel profane en ces lieux frappe et me parle en maître?

DAPHNIS.

C'eſt moi : me connais-tu ?

GREGOIRE.

Qui, toi ? mon ami, non,
Je ne te connais point à cet étrange ton
Que tu prends avec moi.

DAPHNIS.

Tu vas donc me connaître.
Tu mourras de ma main : je vais t'aſſommer, traître ;
Je vais t'exterminer, fripon.

GREGOIRE.

Tu manques de reſpect à Grégoire, à ma place !

DAPHNIS.

Va, ce fer que tu vois en manquera bien plus ;
Il faut punir ta lâche audace.
Indigne ſuppôt de Bacchus,
Tremble, et rends-moi ma femme.

GREGOIRE.

Eh ! mais pour te la rendre
Il faudrait avoir eu le plaiſir de la prendre.
Tu vois, je ne l'ai point.

DAPHNIS.

Non, tu ne l'auras pas.
Mais c'eſt toi qui me l'as ravie :
C'eſt toi qui l'as changée, et preſque dans mes bras.
Elle m'aimait plus que ſa vie
Avant d'avoir goûté ton vin.
On connaît ton eſprit malin.

A peine a-t-elle bu de ta liqueur mêlée,
Sa haine contre moi ſoudain s'eſt exhalée.
Elle me fuit, m'outrage, et m'accable d'horreurs.
C'eſt toi qui l'as enſorcelée.
Tes pareils dès long-temps ſont des empoiſonneurs.

GREGOIRE.

Quoi! ta femme te hait!

DAPHNIS.

Oui, perſide, à la rage.

GREGOIRE.

Eh mais, c'eſt quelquefois un fruit du mariage;
Tu peux t'en informer.

DAPHNIS.

Non, toi ſeul as tout fait:
Tu mets à mon bonheur un invincible obſtacle.

GREGOIRE.

Tu crois donc, mon ami, qu'une femme en effet
Ne peut te haïr ſans miracle?

DAPHNIS.

Je crois que dans l'inſtant à mon juſte dépit,
Lâche, ton ſang va ſatisfaire.

GREGOIRE.

ARIETTE.

Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit
Pour qui le peuple me révère;
Et ma perſonne eſt ſans crédit
Auprès de cet homme en colère.

Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit.

Apaiſe-toi, rengaine.... Eh bien, je te promets
Qu'aujourd'hui ta Glycère, en ſon ſens revenue,
A ſon époux, à ſon amour rendue,
Va te chérir plus que jamais.

DAPHNIS.

O Ciel! eſt-il bien vrai? mon cher ami Grégoire,
Parle; que faut-il faire?

GREGOIRE.

Il vous faut tous deux boire
Enſemble une ſeconde fois.

GREGOIRE. *DUO.*	DAPHNIS.
Sur cet autel Grégoire jure	Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on t'aimera.	Qu'on m'aimera.
Rien ne dure	Rien ne dure
Dans la nature.	Dans la nature.
Rien ne durera,	Rien ne durera,
Tout paſſera.	Tout paſſera.
On réparera ton injure.	On réparera mon injure.
On t'en fera;	On m'en fera;
On l'oublîra.	On l'oublîra.
Rien ne dure	Rien ne dure
Dans la nature.	Dans la nature.
Rien ne durera,	Rien ne durera,
Tout paſſera.	Tout paſſera.

Le caprice d'une femme
Eſt l'affaire d'un moment ;
La girouette de ſon ame
Tourne , tourne... au moindre vent.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LES DEUX PERES, GLYCERE, PRESTINE.

LE PERE *de Glycère.*

OUI, c'était des vapeurs : c'eſt une maladie
Où les vieux médecins n'entendent jamais rien.
Cela vient tout d'un coup... quand on ſe porte bien...
Une ſeconde doſe à l'inſtant l'a guérie.
Oh ! que cela t'a fait de bien !

LE PERE *de Daphnis.*

Ces eſpèces de maux s'appellent frénéſie.
Feue ma femme autrefois en fut long-temps ſaiſie ;
Quand ſon mal lui prenait, c'était un vrai démon.

LE PERE *de Glycère.*

Ma femme auſſi.

LE PERE *de Daphnis.*

C'était un torrent d'invectives,
Un tapage, des cris, des querelles ſi vives...

LE PERE *de Glycère.*

Tout de même.

LE PERE *de Daphnis.*

Il fallait déſerter la maiſon.
La bonne me diſait : *Je te hais* d'un courage,
D'un fond de vérité... cela partait du cœur.

Grâce au ciel, tu n'as plus cette mauvaise humeur,
Et rien ne troublera ta tête et ton ménage.

GLYCERE, *se relevant d'un banc de gazon où elle était penchée.*

A peine je comprends ce funeste langage.
Qu'est-il donc arrivé ? qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ?
A l'amant que j'adore aurais-je pu déplaire ?
Hélas ! j'aurais perdu l'esprit !
L'amour fit mon hymen ; mon cœur s'en applaudit :
Vous le savez, grands Dieux, si ce cœur est sincère.
Mais dès le second coup de vin
Qu'à cet autel on m'a fait boire,
Mon amant est parti soudain,
En montrant l'humeur la plus noire :
Attachée à ses pas j'ai vainement couru.
Où donc est-il allé ? ne l'avez-vous point vu ?

LE PERE *de Daphnis.*

Il arrive.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, DAPHNIS.

LE PERE *de Daphnis.*

En effet je vois ſur ſon viſage
Je ne ſais quoi de dur, de ſombre, de ſauvage.

GLYCERE *chante.*

Cher amant, vole dans mes bras :
Dieu de mes ſens, dieu de mon ame,
Animez, redoublez mon éternelle flamme....
Ah, ah, ah, cher époux, ne te détourne pas.
Tes yeux ſont-ils fixés ſur mes yeux pleins de larmes ?
Ton cœur répond-il à mon cœur ?
Du feu qui me conſume éprouves-tu les charmes ?
Sens-tu l'excès de mon bonheur ?

(*à cette muſique tendre ſuccède une ſymphonie impérieuſe et d'un caractère terrible.*)

DAPHNIS *au père de Glycère.*

(*il chante.*)

Ecoute, malheureux beau-père,
Tu m'as donné pour femme une mégère ;
Dès qu'on la voit on s'enfuit.
Sa laideur la rend plus fière.
Elle eſt fauſſe, elle eſt tracaſſière ;
Et, pour mettre le comble à mon deſtin maudit,
Veut avoir de l'eſprit.

Je fus aſſez ſot pour la prendre :
Je viens la rendre ;
Ma ſottiſe finit.
Le mariage
Eſt heureux et ſage
Quand le divorce le ſuit.

LES DEUX PERES, GLYCERE.

TRIO.

O Ciel ! ô juſte Ciel ! en voilà bien d'un autre.
Ah ! quelle douleur eſt la nôtre !

DAPHNIS.

Beau-père, pour jamais je renonce à la voir ;
Je m'en vais voyager loin d'elle.... Adieu.... Bonſoir.
(*il ſort.*)

SCENE III.

LES DEUX PERES, GLYCERE.

LE PERE *de Glycère.*

QUEL démon dans ce jour a troublé ma famille ?
Hélas ! ils ſont tous fous :
Ce matin c'était ma fille,
Et le ſoir c'eſt ſon époux.

TRIO.

D'une plainte commune
Uniſſons nos ſoupirs.

Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaifirs.

GLYCERE.

Ah ! j'en mourrai, mon père.

LES DEUX PERES.

Ah ! tout me défefpère.

TOUS ENSEMBLE.

Inutiles défirs !
D'une plainte commune
Uniffons nos foupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaifirs.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, PRESTINE, *arrivant avec précipitation.*

PRESTINE.

REJOUISSEZ-VOUS tous.

GLYCERE, *qui s'eft laiffé tomber fur un lit de gazon, fe retournant.*

Ah ! ma fœur, je fuis morte !
Je n'en puis revenir.

PRESTINE.

N'importe,
Je veux que vous danfiez avec mon père et moi.

LE PERE *de Daphnis.*

C'eſt bien prendre ſon temps, ma foi.
Serais-tu folle auſſi, Preſtine, à ta manière ?

PRESTINE.

Je ſuis gaie et ſenſée, et je ſais votre affaire ;
Soyez tous bien contens.

LE PERE *de Daphnis.*

Ah! méchant petit cœur,
Lorſqu'à tant de chagrins tu nous vois tous en proie,
Peux-tu bien dans notre douleur
Avoir la cruauté de montrer de la joie ?

PRESTINE *chante.*

Avant de parler je veux chanter,
Car j'ai bien des choſes à dire.
Ma ſœur, je viens vous apporter
De quoi ſoulager votre martyre.

Avant de parler je veux chanter,
Avant de parler je veux rire.
Et quand j'aurai pu tout vous conter,
Tout comme moi vous voudrez chanter,
Comme moi je vous verrai rire.

LE PERE *de Daphnis, pendant que Glycère eſt languiſſante ſur le lit de gazon, abymée dans la douleur.*

Conte-nous donc, Preſtine, et puis nous chanterons,
Si de nous conſoler tu donnes des raiſons.

PRESTINE.

D'abord, ma pauvre ſœur, il faut vous faire entendre
Que vous avez fait fort mal

De ne nous pas apprendre
Que de ce beau Daphnis Grégoire était rival.

GLYCERE.

Hélas ! quel intérêt mon cœur put-il y prendre ?
L'ai-je pu remarquer ? je ne voyais plus rien.

PRESTINE.

Je vous l'avais bien dit, Grégoire eſt un vaurien,
Bien plus dangereux qu'il n'eſt tendre.
Sachez que dans ce temple on a mis deux tonneaux
Pour tous les gens que l'on marie.
L'un eſt vaſte et profond ; la tonne de Citeaux
N'eſt qu'une pinte auprès ; mais il eſt plein de lie.
Il produit la diſcorde et les ſoupçons jaloux,
Les lourds ennuis, les froids dégoûts,
Et la ſecrète antipathie.
C'eſt celui que l'on donne, hélas ! à tant d'époux :
Et ce tonneau fatal empoiſonne la vie.
L'autre tonneau, ma ſœur, eſt celui de l'amour :
Il eſt petit... petit... on en eſt fort avare ;
De tous les vins qu'on boit c'eſt, dit-on, le plus rare.
Je veux en tâter quelque jour.
Sachez que le traître Grégoire
Du mauvais tonneau tour à tour
Malignement vous a fait boire.

GLYCERE.

Ah ! de celui d'amour je n'avais pas beſoin ;
J'idolâtrais ſans lui mon amant et mon maître.

Temple affreux! coupe horrible! Ah, Grégoire! ah, le traître!
Qu'il a pris un funeſte ſoin!

LE PERE *de Glycère.*

D'où ſais-tu tout cela?

PRESTINE.

La ſervante du temple
Eſt une babillarde; elle m'a tout conté.

LE PERE *de Daphnis.*

Oui, de ces deux tonneaux j'ai vu plus d'un exemple;
La ſervante a dit vrai. La docte antiquité
A parlé fort au long de cette belle hiſtoire.
Jupiter autrefois, comme on me l'a fait croire,
Avait ces deux bondons toujours à ſes côtés:
De là venaient nos biens et nos calamités.
J'ai lu dans un vieux livre...

PRESTINE.

Eh! liſez moins, mon père,
Et laiſſez-moi parler.... Dès que j'ai ſu le fait,
Au bon vin de l'amour j'ai bien vîte en ſecret
Couru tourner le robinet.
J'en ai fait boire un coup à l'amant de Glycère.
D'amour pour toi, ma ſœur, il eſt tout enivré,
Repentant, honteux, tendre: il va venir. Il roſſe
Le méchant Grégoire à ſon gré.
Et moi qui ſuis un peu précoce
J'ai pris un bon flacon de ce vin ſi ſucré;
Et je le garde pour ma noce.

GLYCERE, *se relevant.*

Ma sœur, ma chère sœur, mon cœur déſeſpéré
Se ranime par toi, reprend un nouvel être.
C'eſt Daphnis que je vois paraître;
C'eſt Daphnis qui me rend au jour.

SCENE V et dernière.

Les Acteurs précédens, DAPHNIS.

DAPHNIS.

AH! je meurs à tes pieds et de honte et d'amour.

QUINQUE.

Chantons tous cinq en ce jour d'allégreſſe
Du bon tonneau les effets merveilleux.

PRESTINE. LES DEUX PERES. GLYCERE. DAPHNIS.

Ma ſœur... Mon fils... Mon amant... Ma maîtreſſe.
Aimons-nous, béniſſons les dieux:
Deux amans brouillés s'en aiment mieux.
Que tout nous ſeconde;
Allons, courons, jetons au fond de l'eau
Ce vilain tonneau;
Et que tout ſoit heureux, s'il ſe peut, dans le monde.

Fin du troiſième et dernier acte.

JULES

JULES CESAR,

TRAGEDIE

DE SHAKESPEARE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

On a cru devoir joindre au théâtre les deux pièces ſuivantes, quoiqu'elles ne ſoient que de ſimples traductions.

On pourra comparer la Mort de Céſar de *Shakeſpeare* avec la tragédie de M. de *Voltaire*, et juger ſi l'art tragique a fait, ou non, des progrès depuis le ſiècle d'*Eliſabeth*. On verra auſſi ce que l'un et l'autre ont cru devoir emprunter de *Plutarque*, et ſi M. de *Voltaire* doit autant à *Shakeſpeare* qu'on l'a prétendu.

L'Héraclius eſpagnol ſuffit pour donner une idée de la différence qui exiſte entre le théâtre eſpagnol et celui de *Shakeſpeare*. C'eſt la même irrégularité, le même mélange des ſituations les plus tragiques et des bouffonneries les plus groſſières : mais il y a plus de paſſion dans le théâtre anglais, et plus de grandeur dans celui des Eſpagnols ; plus d'extravagance dans *Calderon* et *Vega*, plus d'horreurs dégoûtantes dans *Shakeſpeare*.

M. de *Voltaire* a combattu, pendant les vingt dernières années de ſa vie, contre

la manie de quelques gens de lettres qui, ayant appris de lui à connaître les beautés de ces théâtres groſſiers, ont cru devoir y louer preſque tout, et ont imaginé une nouvelle poëtique qui, s'ils avaient pu être écoutés, aurait abſolument replongé l'art tragique dans le chaos.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Ayant entendu ſouvent comparer *Corneille* et *Shakeſpeare*, j'ai cru convenable de faire voir la manière différente qu'ils emploient l'un et l'autre dans les ſujets qui peuvent avoir quelque reſſemblance; j'ai choiſi les premiers actes de la Mort de Céſar, où l'on voit une conſpiration comme dans Cinna, et dans leſquels il ne s'agit que d'une conſpiration, juſqu'à la fin du troiſième acte. Le lecteur pourra aiſément comparer les penſées, le ſtyle et le jugement de *Shakeſpeare*, avec les penſées, le ſtyle et le jugement de *Corneille*. C'eſt aux lecteurs de toutes les nations de prononcer entre l'un et l'autre. Un français et un anglais feraient peut-être ſuſpects de quelque partialité. Pour bien inſtruire ce procès, il a fallu faire une traduction exacte. On a mis en proſe ce qui eſt en proſe dans la tragédie de *Shakeſpeare;* on a rendu en vers blancs ce qui eſt en vers blancs, et preſque toujours vers pour vers. Ce qui eſt familier et bas eſt traduit avec familiarité et avec baſſeſſe. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il

s'élève ; et lorſqu'il eſt enflé et guindé, on a eu ſoin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exprimant ſeulement le fond de ſes penſées ; mais pour le bien faire connaître, pour donner une idée juſte de ſa langue, il faut traduire non-ſeulement ſes penſées, mais tous les acceſſoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui ſubſtituer une autre métaphore ; s'il ſe ſert d'un mot qui ſoit bas dans ſa langue, on doit le rendre par un mot qui ſoit bas dans la nôtre. C'eſt un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts et les beautés ; ſans quoi vous donnez votre ouvrage pour le ſien.

Nous avons en français des imitations, des eſquiſſes, des extraits de *Shakeſpeare*, mais aucune traduction. On a voulu apparemment ménager notre délicateſſe. Par exemple, dans la traduction du Maure de Veniſe, *Yago* au commencement de la pièce vient avertir le ſénateur *Brabantio*, que le maure a enlevé ſa fille. L'auteur français fait parler ainſi *Yago* à la françaiſe :

„ Je dis, Monſieur, que vous êtes trahi,
„ et que le maure eſt actuellement poſſeſ-
„ ſeur des charmes de votre fille. „

Mais voici comme *Yago* s'exprime dans l'original anglais :

„ Tête et ſang, Monſieur, vous êtes un „ de ceux qui ne ſerviraient pas Dieu ſi „ le diable vous le commandait ; parce „ que nous venons vous rendre ſervice, „ vous nous traitez de rufiens. Vous avez „ une fille couverte par un cheval de Bar- „ barie ; vous aurez des petits-fils qui „ henniront, des chevaux de courſe pour „ couſins-germains, et des chevaux de „ manége pour beaux-frères.

LE SENATEUR.

„ Qui es-tu, miſérable profane?

YAGO.

„ Je ſuis, Monſieur, un homme qui „ viens vous dire que le maure et votre „ fille font maintenant la bête à deux dos.

LE SENATEUR.

„ Tu es un coquin, &c. „

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau ; je dis ſeulement qu'il n'a pas fait connaître *Shakeſpeare*, et qu'on ne peut deviner quel eſt le génie de cet auteur, celui de ſon temps, celui de ſa langue, par les imitations qu'on nous en a données ſous le nom de traduction. Il n'y a pas ſix lignes de ſuite dans le Jules Céſar français, qui ſe

trouvent dans le Céſar anglais. La traduction qu'on donne ici de ce Céſar, eſt la plus fidelle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien, ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original, quelques mots qui ne peuvent ſe rendre littéralement en français, de même que nous en avons que les Anglais ne peuvent traduire; mais ils ſont en très-petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter; c'eſt que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter. Cela n'eſt pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'aviſe de faire des tragédies en vers blancs, et de les jouer ſur notre théâtre, la tragédie eſt perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

JULES CESAR,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. (*a*)

FLAVIUS.

HORS d'ici ; à la maifon ; retournez chez vous, fainéans ; eft-ce aujourd'hui jour de fête ? ne favez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable, fans les marques de votre profeffion (*b*) ? Parle, toi, quel eft ton métier ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, Monfieur, je fuis charpentier.

MARULLUS.

Où eft ton tablier de cuir ? où eft ta règle ? pourquoi portes-tu ton bel habit ? (*en s'adreffant à un autre.* Et toi, de quel métier es-tu ?

(*a*) Il y a trente-huit acteurs dans cette pièce, fans compter les affiftans. Les trois premiers actes fe paffent à Rome. Le quatrième et le cinquième fe paffent à Modène et en Gréce. La première fcène repréfente des rues de Rome. Une foule de peuple eft fur le théâtre. Deux tribuns, *Marullus* et *Flavius* leur parlent. Cette première fcène eft en profe.

(*b*) C'était alors la coutume en Angleterre.

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité... pour ce qui regarde les bons ouvriers.... je ſuis.... comme qui dirait, un ſavetier.

MARULLUS.

Mais, dis-moi, quel eſt ton métier, te dis-je ? réponds poſitivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, Monſieur ? mais j'eſpère que je peux l'exercer en bonne conſcience. Mon métier eſt, Monſieur, raccommodeur d'ames. (*c*)

MARULLUS.

Quel métier, faquin ? quel métier, te dis-je, vilain ſalope ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, Monſieur, ne vous mettez pas hors de vous; je pourrais vous raccommoder.

FLAVIUS.

Qu'appelles-tu, me raccommoder ? que veux-tu dire par là ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, vous reſſemeler.

FLAVIUS.

Ah, tu es donc en effet ſavetier ? l'es-tu ? parle.

(*c*) Il prononce ici le mot de *ſemelle* comme on prononce celui d'*ame* en anglais.

Il faut ſavoir que *Shakeſpeare* avait eu peu d'éducation, qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien, qu'il fallait plaire au peuple, que le peuple plus riche en Angleterre qu'ailleurs fréquente les ſpectacles, et que *Shakeſpeare* le ſervait ſelon ſon goût.

LE SAVETIER.

Il eſt vrai, Monſieur, je vis de mon alène; je ne me mêle point des affaires des autres marchands, ni de celles des femmes; je ſuis un chirurgien de vieux ſouliers; lorſqu'ils ſont en grand danger, je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les rues?

LE SAVETIER.

Eh, Monſieur, c'eſt pour uſer leurs ſouliers, afin que j'aie plus d'ouvrage. Mais la vérité, Monſieur, eſt que nous nous feſons une fête de voir paſſer Céſar, et que nous nous réjouiſſons de ſon triomphe.

MARULLUS. (*il parle en vers blancs.*)

Pourquoi vous réjouir? quelles ſont ſes conquêtes?
Quels rois par lui vaincus, enchaînés à ſon char,
Apportent des tributs aux ſouverains du monde?
Idiots, inſenſés, cervelles ſans raiſon,
Cœurs durs, ſans ſouvenir, et ſans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée, et toutes ſes vertus?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, ſur les toits, et ſur les cheminées,
Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras,
Attendiez-vous le temps où le char de Pompée
Traînait cent rois vaincus au pied du capitole?
Le ciel retentiſſait de vos voix, de vos cris,
Les rivages du Tibre et ſes eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands Dieux! vous aſſemble aujourd'hui?

Quoi! vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de ſon ſang !
Lâches, retirez-vous, retirez-vous, ingrats :
Implorez à genoux la clémence des dieux ;
Tremblez d'être punis de tant dingratitude. (*d*)

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons; allez, compatriotes;
Aſſemblez vos amis, et les pauvres ſurtout :
Pleurez aux bords du Tibre, et que ces triſtes bords
Soient couverts de ſes flots qu'auront enflés vos larmes.
(*le peuple s'en va.*)
Tu les vois, Marullus, à peine repentans :
Mais ils n'oſent parler, ils ont ſenti leurs crimes.
Va vers le capitole, et moi par ce chemin ;
Renverſons d'un tyran les images ſacrées.

MARULLUS.

Mais quoi! le pouvons-nous le jour des lupercales?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abattons ces images funeſtes.
Aux ailes de Céſar il faut ôter ces plumes :
Il volerait trop haut, et trop loin de nos yeux :
Il nous tiendrait de loin dans un lâche eſclavage.

(*d*) Si le commencement de la ſcène eſt pour la populace, ce morceau eſt pour la cour, pour les hommes d'Etat, pour les connaiſſeurs.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, (*habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes grosses.*) CALPHURNIA femme de César; PORCIA femme de Brutus; DECIUS, CICERON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, et un astrologue. (*Cette scène est moitié en vers, et moitié en prose.*)

CESAR.

ECOUTEZ, Calphurnia.

CASCA. (*e*)

Paix, Messieurs, holà, César parle.

CESAR.

Calphurnia!

CALPHURNIA.

Quoi! milord.

CESAR.

Ayez soin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE.

Pourquoi, Milord?

CESAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme.
Nos aïeux nous ont dit qu'en cette course sainte,
C'est ainsi qu'on guérit de la stérilité.

(*e*) *Shakespeare* fait de *Casca*, sénateur, une espèce de bouffon.

ANTOINE.

C'eſt aſſez, Céſar parle, on obéit ſoudain.

CESAR.

Va, cours, acquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE *avec une voix grêle.*

Céſar !

CESAR.

Qui m'appelle ?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit, paix, encore une fois.

CESAR.

Qui donc m'a appelé dans la foule ? J'ai entendu une voix plus claire que de la muſique, qui fredonnait Céſar. Parle, qui que tu ſois, parle ; Céſar ſe tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

Céſar, prends garde aux ides de mars. (*f*)

CESAR.

Quel homme eſt-ce cela ?

BRUTUS.

C'eſt un aſtrologue, qui vous dit de prendre garde aux ides de mars.

(*f*) Cette anecdote eſt dans *Plutarque*, ainſi que la plupart des incidens de la pièce. *Shakeſpeare* l'avait donc lu : comment donc a-t-il pu avilir la majeſté de l'hiſtoire romaine, juſqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des inſenſés, des bouffons, des crocheteurs ? On l'a déjà dit, il voulait plaire à la populace de ſon temps.

CESAR.

Qu'il paraiſſe devant moi, que je voie ſon viſage.

CASCA *à l'aſtrologue.*

L'ami, fends la preſſe, regarde Céſar.

CESAR.

Que diſais-tu tout à l'heure ? répète encore.

L'ASTROLOGUE.

Prends garde aux ides de mars.

CESAR.

C'eſt un rêveur, laiſſons-le aller, paſſons.

(*Céſar s'en va avec toute ſa ſuite.*)

SCENE III.

BRUTUS et CASSIUS.

CASSIUS.

VOULEZ-VOUS venir voir les courſes des lupercales?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS. (*en vers.*)

Je n'aime point ces jeux ; les goûts, l'eſprit d'Antoine,
Ne ſont point faits pour moi ; courez ſi vous voulez.

CASSIUS.

Brutus, depuis un temps, je ne vois plus en vous
Cette affabilité, ces marques de tendreſſe,
Dont vous flattiez jadis ma ſenſible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé ; quelques ennuis ſecrets,
Des chagrins peu connus ont changé mon viſage ;
Ils me regardent ſeul, et non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige ;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même ;
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'eſt pas.

CASSIUS.

Cet air ſévère et triſte, où je m'étais mépris,
M'a ſouvent avec vous impoſé le ſilence.
Mais parle-moi, Brutus, peux-tu voir ton viſage ?

BRUTUS.

(*g*) Non, l'œil ne peut ſe voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchiſſe en lui les traits de ſon image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raiſon : que n'avez-vous, Brutus,
Un fidelle miroir qui vous peigne à vous-même,
Qui déploie à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre votre ombre ? Apprenez, apprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes penſées ;
Tous diſent, en plaignant ce ſiècle infortuné,
Ah ſi du moins Brutus pouvait avoir des yeux !

BRUTUS.

A quel écueil étrange oſes-tu me conduire ?

(*g*) Rien n'eſt plus naturel que le fond de cette ſcène, rien n'eſt même plus adroit. Mais comment peut-on exprimer un ſentiment ſi naturel et ſi vrai par des tours qui le ſont ſi peu ? C'eſt que le goût n'était pas formé.

Et pourquoi prétends-tu que me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuse ?

CASSIUS.

Ecoute, cher Brutus, avec attention.
Tu ne saurais te voir que par réflexion.
Supposons qu'un miroir puisse *avec modestie*
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus;
Pardonne ! tu le sais, je ne suis point flatteur :
Je ne fatigue point par d'indignes sermens,
D'infidelles amis qu'en secret je méprise.
Je n'embrasse personne afin de le trahir.
Mon cœur est tout ouvert, et Brutus y peut lire.

(*on entend des acclamations et le son des trompettes.*)

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris ?
Le peuple voudrait-il choisir César pour roi ?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir César sur le trône ?

BRUTUS.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime César.
Mais pourquoi si long-temps me tenir incertain ?
Que ne t'expliques-tu ? que voulais-tu me dire ?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cause ?
Si l'amour de l'Etat les fait naître en ton sein,
Parle, ouvre-moi ton cœur, montre-moi sans frémir
La gloire dans un œil, et le trépas dans l'autre.
Je regarde la gloire et brave le trépas ;
Car le ciel m'est témoin que ce cœur tout romain,
Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais ; je connais ta vertu,
Ainſi que je connais ton amitié fidelle.
Oui, c'eſt l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins.
J'ignore de quel œil tu regardes la vie ;
Je n'examine point ce que le peuple en penſe.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
Que d'être ſous les lois d'un mortel mon égal ;
Nous ſommes nés tous deux libres comme Céſar.
Bien nourris comme lui, comme lui nous ſavons
Supporter la fatigue, et braver les hivers.
Je me ſouviens qu'un jour au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en courroux luttait contre ſes bords,
Veux-tu, me dit Céſar, te jeter dans le fleuve ?
Oſeras-tu nager malgré tout ſon courroux ?
Il dit, et dans l'inſtant, ſans ôter mes habits,
Je plonge, et je lui dis : Céſar, oſe me ſuivre.
Il me ſuit en effet, et de nos bras nerveux
Nous combattons les flots, nous repouſſons les ondes.
Bientôt j'entends Céſar qui me crie, au ſecours,
Au ſecours, ou j'enfonce ; et moi dans le moment,
Semblable à notre aïeul, à notre auguſte Enée,
Qui dérobant Anchiſe aux flammes dévorantes,
L'enleva ſur ſon dos dans les débris de Troye,
J'arrachai ce Céſar aux vagues en fureur ;
Et maintenant cet homme eſt un dieu parmi nous !
Il tonne, et Caſſius doit ſe courber à terre,
Quand ce dieu par haſard daigne le regarder !

(*h*) Je me ſouviens encor qu'il fut pris en Eſpagne
D'un grand accès de fièvre, et que dans le friſſon,
Je crois le voir encor, il tremblait comme un homme;
Je vis ce dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait triſtement de ſes lèvres poltronnes.
Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
Ces yeux étaient éteints : j'entendis ces ſoupirs,
Et cette même voix qui commande à la terre;
Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, et que ces mots ſoient écrits dans tes livres,
Cette voix qui tremblait, diſait, *Titinius*,
Titinius (*i*), *à boire*. Une fille, un enfant,
N'eût pas été plus faible; et c'eſt donc ce même homme,
C'eſt ce corps faible et mou qui commande aux Romains!
Lui notre maître! ô Dieux!

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit,
J'entends des cris de joie. Ah! Rome trop ſéduite
Surcharge encor Céſar et de biens et d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme! quel prodige! il enjambe ce monde
Comme un vaſte coloſſe; et nous petits humains,

(*h*) Tous ces contes que fait *Caſſius* reſſemblent à un diſcours de *Gille* à la foire. Cela eſt naturel, oui; mais c'eſt le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec ſon compère dans un cabaret. Ce n'eſt pas ainſi que parlaient les plus grands hommes de la république romaine.

(*i*) L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fièvre, et qui parle d'une voix grêle.

Rampans entre ſes pieds, nous ſortons notre tête,
Pour chercher en tremblant des tombeaux ſans honneur
Ah ! l'homme eſt quelquefois le maître de ſon ſort :
La faute eſt dans ſon cœur, et non dans les étoiles ;
Qu'il s'en prenne à lui ſeul s'il rampe dans les fers ;
Céſar ! Brutus ! eh bien ! quel eſt donc ce Céſar ?
Son nom ſonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre ?
Ecrivez votre nom , ſans doute il vaut le ſien :
Prononcez-les, tous deux ſont égaux dans la bouche :
Peſez-les, tous les deux ont un poids bien égal.
Conjurez en ces noms les démons du Tartare ,
Les démons évoqués viendront également. (*k*)
Je voudrais bien ſavoir ce que ce Céſar mange,
Pour s'être fait ſi grand ! O ſiècle ! ô jours honteux
O Rome ! c'en eſt fait, tes enfans ne ſont plus.
Tu formes des héros , et depuis le déluge
Aucun temps ne te vit ſans mortels généreux ;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un ſeul homme.

CASSIUS *continue*, *et dit :*

Ah, c'eſt aujourd'hui que Roume exiſte en effet ; car il n'y a de Roum (de place) que pour Céſar. (*l*)

(*k*) Ces idées ſont priſes des contes de ſorciers, qui étaient plus communs dans la ſuperſtitieuſe Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philoſophe, grâce aux *Bacon*, aux *Shafteſbury*, aux *Collins*, aux *Wholaſton*, aux *Dodwell*, aux *Midleton*, aux *Bolingbroke*, et à tant d'autres génies hardis.

(*l*) Il y a ici une plaiſante pointe ; Rome en anglais ſe prononce *Roum ;* et *room*, qui ſignifie place, ſe prononce auſſi *roum*. Cela n'eſt pas tout-à-fait dans le ſtyle de *Cinna :* mais chaque peuple et chaque ſiècle ont leur ſtyle et leur ſorte d'éloquence.

CASSIUS *achève son récit par ces vers.*

Ah ! dans Rome jadis il était un Brutus ,
Qui se ferait soumis au grand diable d'enfer
Aussi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va , je me fie à toi ; tu me chéris , je t'aime ;
Je vois ce que tu veux ; j'y pensai plus d'un jour.
Nous en pourrons parler : mais dans ces conjonctures,
Je te conjure , ami , de n'aller pas plus loin.
J'ai pesé tes discours ; tout mon cœur s'en occupe ;
Nous en reparlerons ; je ne t'en dis pas plus.
Va , sois sûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Etre un vil paysan , que d'être un sénateur ,
Un citoyen romain menacé d'esclavage.

SCENE IV.

CESAR *rentre avec tous ses courtisans* , *et* BRUTUS *continue.*

CESAR est de retour. Il a fini son jeu.

CASSIUS.

Crois-moi , tire Casca doucement par la manche ;
Il passe ; il te dira dans son étrange humeur ,
Avec son ton grossier tout ce qu'il aura vu.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais observe avec moi ,
Combien l'œil de César annonce de colère.
Vois tous ses courtisans près de lui consternés.

La pâleur ſe répand au front de Calphurnie.
Regarde Cicéron, comme il eſt inquiet,
Impatient, troublé, tel que dans nos comices
Nous l'avons vu ſouvent, quand quelques ſénateurs,
Réfutant ſes raiſons, bravent ſon éloquence.

CASSIUS.

Tu ſauras de Caſca tout ce qu'il faut ſavoir.

CESAR *dans le fond.*

Eh bien, Antoine!

ANTOINE.

Eh bien, Céſar!

CESAR *regardant Caſſius et Brutus qui ſont ſur le devant.*

Puiſſé-je déſormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Caſſius eſt trop maigre, il a les yeux trop creux;
Il penſe trop; je crains ces ſombres caractères.

ANTOINE.

Ne le crains point, Céſar, il n'eſt pas dangereux;
C'eſt un noble romain qui t'eſt fort attaché.

CESAR. (*m*)

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant ſi Céſar pouvait craindre un mortel,
Caſſius eſt celui dont j'aurais défiance:
Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout obſerver;
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amuſement, les concerts, les ſpectacles,

(*m*) Cela eſt encore tiré de *Plutarque.*

Tout ce qu'Antoine et moi nous goûtons ſans remords;
Il ſourit rarement, et dans ſon dur ſourire,
Il ſemble ſe moquer de ſon propre génie;
Il paraît inſulter au ſentiment ſecret,
Qui malgré lui l'entraîne, et le force à ſourire.
Un eſprit de ſa trempe eſt toujours en colère,
Quand il voit un mortel qui s'élève ſur lui.
D'un pareil caractère il faut qu'on ſe défie.
Je te dis après tout ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains; je ſuis toujours moi-même.
Paſſe à mon côté droit; je ſuis ſourd d'une oreille.
Dis-moi ſur Caſſius ce que je dois penſer.

(*Céſar ſort avec Antoine et ſa ſuite.*)

SCENE V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(*Brutus tire Caſca par la manche.*)

CASCA *à Brutus.*

CESAR ſort, et Brutus par la manche me tire:
Voudrait-il me parler?

BRUTUS.

Oui, je voudrais ſavoir
Quel ſujet à Céſar cauſe tant de triſteſſe.

CASCA.

Vous le ſavez aſſez, ne le ſuiviez-vous pas?

BRUTUS.

Eh! ſi je le ſavais, vous le demanderais-je?

(*Cette ſcène eſt continuée en proſe.*)

CASCA.

Oui-dà! Eh bien, on lui a offert une couronne, et cette couronne lui étant préſentée, il l'a rejetée du revers de la main. (*il fait ici le geſte qu'a fait Céſar.*) Alors le peuple a applaudi par mille acclamations.

BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé?

CASCA.

Pour la même raiſon.

CASSIUS.

Mais on a applaudi trois fois. Pourquoi ce troiſième applaudiſſement.

CASCA.

Pour cette même raiſon-là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi! on lui a offert trois fois la couronne?

CASCA.

Eh pardieu oui, et à chaque fois il l'a toujours doucement refuſée, et à chaque ſigne qu'il feſait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voiſins l'applaudiſſaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a offert la couronne?

CASCA.

Eh qui donc? Antoine.

BRUTUS.

BRUTUS.

De quelle manière s'y eſt-il pris, cher Caſca ?

CASCA.

Je veux être pendu ſi je ſais préciſément la manière: c'était une pure farce ; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc-Antoine lui offrir la couronne ; ce n'était pourtant pas une couronne tout à fait, c'était un petit coronnet (*n*), et, comme je vous l'ai déjà dit, il l'a rejeté. Mais ſelon mon jugement il aurait bien voulu le prendre ; on le lui a offert encore, il l'a rejeté encore ; mais, à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts deſſus. On le lui a encore préſenté, il l'a encore refuſé ; et à ce dernier refus la canaille a pouſſé de ſi hauts cris, et a battu de ſes vilaines mains avec tant de fracas, et a tant jeté en l'air ſes ſales bonnets, et a laiſſé échapper tant de bouffées de ſa puante haleine, que Céſar en a été preſque étouffé; il s'eſt évanoui, il eſt tombé par terre; et pour ma part, je n'oſais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche, je ne reçuſſe le mauvais air infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Dis-moi, je te prie; Céſar s'eſt évanoui ?

(*n*) Les coronnets ſont de petites couronnes que les paireſſes d'Angleterre portent ſur la tête au ſacre des rois et des reines, et dont les pairs ornent leurs armoiries. Il eſt bien étrange que *Shakeſpeare* ait traité en comique un récit dont le fond eſt ſi noble et ſi intéreſſant : mais il s'agit de la populace de Rome ; et *Shakeſpeare* cherchait les ſuffrages de celle de Londres.

CASCA.

Il eſt tombé tout au milieu du marché ; ſa bouche écumait, il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela eſt vraiſemblable ; il eſt ſujet à tomber du haut-mal.

CASSIUS.

Non, Céſar ne tombe point du haut-mal ; c'eſt vous et moi qui tombons ; c'eſt nous, honnête Caſca, qui ſommes en épilepſie.

CASCA.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par là ; mais je ſuis sûr que Jules Céſar eſt tombé : et regardez-moi comme un menteur, ſi tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué et ſifflé, ſelon qu'il lui plaiſait, ou déplaiſait, comme il fait les comédiens ſur le théâtre.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il eſt revenu à lui ?

CASCA.

Jarni, avant de tomber, quand il a vu la populace ſi aiſe de ſon refus de la couronne, il m'a ouvert ſon manteau, et leur a offert de ſe couper la gorge..... Quand il a eu repris ſes ſens, il a dit à l'aſſemblée : Meſſieurs, ſi j'ai dit ou fait quelque choſe de peu convenable, je prie vos ſeigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi ſe ſont miſes à crier : Hélas ! la bonne ame ! mais il ne faut pas prendre garde à elles ; car

s'il avait égorgé leurs mères, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en eſt retourné tout triſte ?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Cicéron a-t-il dit quelque choſe ?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS.

Pourquoi ?

CASCA.

Ma foi, je ne ſais ; je ne pourrai plus guère vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu, ſe ſont regardés en ſouriant, et ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelles à vous dire. Marullus et Flavius, pour avoir dépouillé les images de Céſar de leurs ornemens, ſont réduits au ſilence. Adieu : il y a eu encore bien d'autres ſottiſes, mais je ne m'en ſouviens pas.

CASSIUS.

Caſca, veux-tu ſouper avec moi ce ſoir ?

CASCA.

Non, je ſuis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu dîner avec moi demain ?

CASCA.

Oui, ſi je ſuis en vie, ſi tu ne changes pas d'avis, et ſi ton dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Attends-moi. Adieu tous deux.

(*le reſte de cette ſcène eſt en vers.*)

BRUTUS.

L'étrange compagnon! qu'il eſt devenu brute!
Je l'ai vu tout de feu jadis dans ma jeuneſſe.

CASSIUS.

Il eſt le même encor, quand il faut accomplir
Quelque illuſtre deſſein, quelque noble entrepriſe.
L'apparence eſt chez lui rude, lente et groſſière;
C'eſt la ſauſſe, crois-moi, qu'il met à ſon eſprit,
Pour faire avec plaiſir digérer ſes paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît: ami, ſéparons-nous;
Demain, ſi vous voulez, nous parlerons enſemble.
Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi.
J'y reſterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers, j'y viendrai.
Allez, en attendant, ſouvenez-vous de Rome.

SCENE VI.

CASSIUS *seul.*

Brutus, ton cœur est bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aisément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter ses semblables :
Le plus beau naturel est quelquefois séduit.
César me veut du mal, mais il aime Brutus ;
Et si j'étais Brutus, et qu'il fût Cassius,
Je sens que sur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jeter à sa fenêtre
Des billets sous le nom de plusieurs citoyens ;
Tous lui diront que Rome espère en son courage,
Et tous obscurément condamneront César ;
Son joug est trop affreux ; songeons à le détruire,
Ou songeons à quitter le jour que je respire.

(*Cassius sort.*)

(*Les deux derniers vers de cette scène sont rimés dans l'original.*)

SCENE VII.

(*On entend le tonnerre ; on voit des éclairs.* CASCA *entre l'épée à la main.* CICERON *entre par un autre côté, et rencontre Caſca.*)

CICERON.

BONSOIR, mon cher Caſca. Céſar eſt-il chez lui ?
Tu parais ſans haleine, et les yeux effarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé, quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi juſqu'en ſes fondemens ?
J'ai vu cent fois les vents et les fières tempêtes,
Renverſer les vieux troncs des chênes orgueilleux ;
Le fougueux Océan, tout écumant de rage,
Elever juſqu'au ciel ſes flots ambitieux ;
Mais juſqu'à cette nuit je n'ai point vu d'orage
Qui fît pleuvoir ainſi les flammes ſur nos têtes.
Ou la guerre civile eſt dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à frapper les malheureux humains.

CICERON.

Caſca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable ?

CASCA.

Un eſclave, je crois qu'il eſt connu de vous,
A levé ſa main gauche ; elle a flambé ſoudain,
Comme ſi vingt flambeaux s'allumaient tous enſemble,
Sans que ſa main brûlât, ſans qu'il ſentît les feux :

Bien plus (depuis ce temps j'ai ce fer à la main),
Un lion a paſſé tout près du capitole ;
Ses yeux étincelans ſe ſont tournés ſur moi ;
Il s'en va fièrement, ſans me faire de mal.
Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,
Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
Parcourir ſans brûler la ville épouvantée.
Le triſte et ſombre oiſeau qui préſide à la nuit,
A dans Rome en plein jour pouſſé ſes cris funèbres.
Croyez-moi, quand le ciel aſſemble ſes prodiges,
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raiſons,
Et de vouloir ſonder les lois de la nature.
C'eſt le ciel qui nous parle, et qui nous avertit.

CICERON.

Tous ces événemens paraiſſent effroyables :
Mais pour les expliquer chacun ſuit ſes penſées ;
On s'écarte du but en croyant le trouver.
Caſca, Céſar demain vient-il au capitole ?

CASCA.

Il y viendra ; ſachez qu'Antoine de ſa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre auſſi.

CICERON.

Bonſoir donc, cher Caſca ; les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer : adieu.

(*il ſort.*)

SCENE VIII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

Qui marche dans ces lieux à cette heure ?

CASCA.

Un romain.

CASSIUS.

C'eſt la voix de Caſca.

CASCA.

Votre oreille eſt fort bonne.
Quelle effroyable nuit !

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas ;
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus courroucés ?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.
Pour moi, dans cette nuit j'ai marché dans les rues ;
J'ai préſenté mon corps à la foudre, aux éclairs ;
La foudre et les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux ?
C'eſt à l'homme à trembler lorſque le ciel envoie
Ses meſſagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais groffier ! que ce feu du génie,
Qui luit chez les Romains, eft éteint dans tes fens !
Ou tu n'as point d'efprit, ou tu n'en ufes pas.
Pourquoi ces yeux hagards, et ce vifage pâle ?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux ?
De ce bruyant courroux veux-tu favoir la caufe ?
Pourquoi ces feux errans, ces mânes déchaînés,
Ces monftres, ces oifeaux, ces enfans qui prédifent ?
Pourquoi tout eft forti de fes bornes prefcrites ?
Tant de monftres, crois-moi, doivent nous avertir
Qu'il eft dans la patrie un plus grand monftre encore;
Et fi je te nommais un mortel, un romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreufe,
Que la foudre, l'éclair, et les tombeaux ouverts;
Un infolent mortel dont les rugiffemens
Semblent ceux du lion qui marche au capitole;
Un mortel par lui-même auffi faible que nous,
Mais que le ciel élève au-deffus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux, et ces affreux prodiges.

CASCA.

C'eft Céfar, c'eft de lui que tu prétends parler.

CASSIUS.

Qui que ce foit, n'importe. Eh quoi donc, les Romains
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs pères?
Ils n'en ont point l'efprit, ils n'en ont point les mœurs,

Ils n'ont que la faibleſſe et l'eſprit de leurs mères.
Les Romains dans nos jours ont donc ceſſé d'être hommes !

CASCA.

Oui, ſi l'on m'a dit vrai, demain les ſénateurs
Accordent à Céſar ce titre affreux de roi ;
Et ſur terre et ſur mer il doit porter le ſceptre,
En tous lieux, hors de Rome où déjà Céſar règne.

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Caſſius ſauvera Caſſius d'eſclavage.
Dieux ! c'eſt vous qui donnez la force aux faibles cœurs,
C'eſt vous qui des tyrans puniſſez l'injuſtice.
Ni les ſuperbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaînes de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anime ;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a ſur ſoi-même.
N'en doute point, Caſca, tout mortel courageux
Peut briſer à ſon gré les fers dont on le charge.

CASCA.

Oui, je m'en ſens capable ; oui, tout homme en ſes mains
Porte la liberté de ſortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc Céſar nous peut-il opprimer ?
Il n'eût jamais oſé régner ſur les Romains ;
Il ne ſerait pas loup, s'il n'était des moutons. (*o*)

(*o*) Le loup et les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les Anglais n'attachent point à ces mots une idée baſſe ; ils n'ont point le proverbe, *qui ſe fait brebis le loup le mange.*

Il nous trouva chevreuils, quand il s'eſt fait lion.
Qui veut faire un grand feu ſe ſert de faible paille.
Que de paille dans Rome ! et que d'ordure, ô ciel !
Notre indigne baſſeſſe a fait toute ſa gloire.
Mais que dis-je ? ô douleurs! où vais-je m'emporter ?
Devant qui mes regrets ſe ſont-ils fait entendre ?
Etes-vous un eſclave ? êtes-vous un romain ?
Si vous ſervez Céſar ? ce fer eſt ma reſſource.
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Caſca, que ce mot vous ſuffiſe.
Je ne ſais point flatter Céſar par des rapports.
Prends ma main, parle, agis, fais tout pour ſauver Rome.
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble deſſein,
Je le devancerai, compte ſur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait : je veux te confier
Que de plus d'un romain j'ai ſoulevé la haine.
Ils ſont prêts à former une grande entrepriſe,
Un terrible complot, dangereux, important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée :
Allons, car à préſent dans cette horrible nuit,
On ne peut ſe tenir, ni marcher dans les rues.
Les élémens armés, enſemble confondus,
Sont comme mes projets, fiers, ſanglans et terribles.

CASCA.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.

C'eſt Cinna, ſa démarche eſt aiſée à connaître.
C'eſt un ami. (*p*)

SCENE IX.

CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

Cinna, qui vous hâte à ce point ?

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber ſerait-il avec vous ?

CASSIUS.

Non, c'eſt Caſca ; je peux répondre de ſon zèle ;
C'eſt un des conjurés.

CINNA.

J'en rends grâces au ciel.
Mais quelle horrible nuit ! Des viſions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les eſprits.

CASSIUS.

M'attendiez-vous ?

CINNA.

Sans doute, avec impatience.
Ah ! ſi le grand Brutus était gagné par vous !

CASSIUS.

Il le ſera, Cinna. Va porter ce papier (*q*)

(*p*) Preſque toute cette ſcène me paraît pleine de grandeur, de force, et de beautés vraies.

(*q*) Un papier du temps de *Céſar* n'eſt pas trop dans *le*

Sur la chaire où fe fied le préteur de la ville ;
Et jette adroitement cet autre à fa fenêtre,
Mets cet autre papier aux pieds de la ftatue
De l'antique Brutus qui fut punir les rois.
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius ?

CINNA.

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent,
Et Cimber eft allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres refpectables.

CASSIUS.

Allons, Cafca, je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus : les trois quarts de lui-même
Sont déjà dans nos mains, nous l'aurons tout entier,
Et deux mots fuffiront pour fubjuguer fon ame.

CASCA.

Il nous eft néceffaire, il eft aimé dans Rome ;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,
Quand il nous aidera, paffera pour vertu.
Son crédit dans l'Etat eft la riche alchimie,
Qui peut changer ainfi les efpèces des chofes.

CASSIUS.

J'attends tout de Brutus, et tout de fon mérite.
Allons, il eft minuit, et devant qu'il foit jour
Il faudra l'éveiller, et s'affurer de lui.

Coftume ; mais il n'y faut pas trop regarder de fi près ; il faut fonger que *Shakefpeare* n'avait point eu d'éducation, qu'il devait tout à fon feul génie.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, et LUCIUS *l'un de ses domestiques dans le jardin de la maison de Brutus.*

BRUTUS.

Ho, Lucius! holà! j'observe en vain les astres.
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah! Lucius, debout; éveille-toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'appelez-vous, Milord?

BRUTUS.

Va chercher un flambeau,
Va, tu le porteras dans ma bibliothéque,
Et dès qu'il y sera, tu viendras m'avertir.

(*Brutus reste seul.*)

Il faut que César meure — oui, Rome enfin l'exige; —
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui;
Et la cause publique est tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi! — mais, quoi! le diadème
Change-t-il après tout la nature de l'homme?
Oui; le brillant soleil fait croître les serpens.
Pensons-y: nous allons l'armer d'un dard funeste,
Dont il peut nous piquer sitôt qu'il le voudra.

Le trône et la vertu ſont rarement enſemble.
Mais quoi ! je n'ai point vu que Céſar juſqu'ici
Ait à ſes paſſions accordé trop d'empire.
N'importe, — on ſait aſſez quelle eſt l'ambition.
L'échelle des grandeurs à ſes yeux ſe préſente ;
Elle y monte en cachant ſon front aux ſpectateurs ;
Et quand elle eſt au haut, alors elle ſe montre ;
Alors juſques au ciel élevant ſes regards,
D'un coup d'œil mépriſant ſa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent ſa grandeur.
C'eſt ce que peut Céſar. Il le faut prévenir.
Oui, c'eſt-là ſon deſtin, c'eſt-là ſon caractère ;
C'eſt un œuf de ſerpent, qui, s'il était couvé,
Serait auſſi méchant que tous ceux de ſa race.
Il le faut dans ſa coque écraſer ſans pitié.

LUCIUS *rentre.*

Les flambeaux ſont déjà dans votre cabinet ;
Mais lorſque je cherchais une pierre à fuſil,
J'ai trouvé ce billet, Monſieur, ſur la fenêtre,
Cacheté comme il eſt, et je ſuis très-certain
Que ce papier n'eſt là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t-en te repoſer ; il n'eſt pas jour encore.
Mais à propos demain n'avons-nous pas les ides ? (*a*)

(*a*) Ce ſont ces fameuſes ides de mars, 15 du mois ; où *Céſar* fut aſſaſſiné.

LUCIUS.

Je n'en fais rien, Monsieur. (*b*)

BRUTUS.

Prends le calendrier,

Et viens m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui, j'y cours à l'instant.

BRUTUS *décachetant le billet.*

Ouvrons, car les éclairs et les exhalaisons
Font assez de clarté pour que je puisse lire. (*il lit.*)
" Tu dors ; éveille-toi, Brutus, et songe à Rome ;
" Tourne les yeux sur toi, tourne les yeux sur elle.
" Es-tu Brutus encor ? peux-tu dormir, Brutus ?
" Debout. Sers ton pays, parle, frappe, et nous venge. "
J'ai reçu quelquefois de semblables conseils ;
Je les ai recueillis. On me parle de Rome ;
Je pense à Rome assez. — Rome, c'est de tes rues
Que mon aïeul Brutus osa chasser Tarquin.
Tarquin ! c'était un roi. — *Parle, frappe, et nous venge.*
Tu veux donc que je frappe ; — oui, je te le promets,
Je frapperai. Ma main vengera tes outrages,
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinzième du mois.

BRUTUS.

C'est fort bien ; cours ouvrir ; quelqu'un frappe à la porte.

(*Lucius va ouvrir.*)

(*b*) Il l'appelle tantôt *milord*, tantôt monsieur, *Sir.*

Depuis

Depuis que Caſſius m'a parlé de Céſar,
Mon cœur s'eſt échauffé, je n'ai pas pu dormir.
Tout le temps qui s'écoule entre un projet terrible
Et l'accompliſſement, n'eſt qu'un fantôme affreux,
Un rêve épouvantable, un aſſaut du génie,
Qui diſpute en ſecret avec cet attentat; (*c*)
C'eſt la guerre civile en notre ame excitée.

LUCIUS.

Caſſius votre frère (*d*) eſt là qui vous demande.

BRUTUS.

Eſt-il ſeul?

LUCIUS.

Non, Monſieur, ſa ſuite eſt aſſez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.
Couverts de leurs (*e*) chapeaux juſques à leurs oreilles,
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs viſages;
Et nul à Lucius ne s'eſt fait reconnaître:
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce ſont nos conjurés.
O conſpiration! quoi, dans la nuit tu trembles!

(*c*) Il y a dans l'original, *le génie tient conſeil avec ces inſtrumens de mort.* Cet endroit ſe retrouve dans une note de *Cinna*, mais moins exactement traduit.

(*d*) *Votre frère* veut dire ici *votre ami.*

(*e*) *Hats*, chapeaux.

Dans la nuit favorable aux autres attentats !
Ah, quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pourras-tu donc cacher ton monſtrueux viſage ?
Va, ne te montre point, prends le maſque impoſant
De l'affabilité, des reſpects, des careſſes.
Si tu ne ſais cacher tes traits épouvantables,
Les ombres de l'enfer ne ſont pas aſſez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de Céſar.

SCENE II.

CASSIUS, CASCA, DECIUS, CINNA, METELLUS, *enveloppés dans leurs manteaux.* TREBONIUS, *en ſe découvrant.*

TREBONIUS.

Nous venons hardiment troubler votre repos.
Bonjour, Brutus; parlez, ſommes-nous importuns?

BRUTUS.

Non, le ſommeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.
(*à part à Caſſius.*)
Ceux que vous amenez ſont-ils connus de moi ?

CASSIUS.

Tous le ſont; chacun d'eux vous aime et vous honore.
Puiſſiez-vous ſeulement, en vous rendant juſtice,
Vous eſtimer, Brutus, autant qu'ils vous eſtiment !
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il ſoit le bien-venu.

CASSIUS.

Celui qui l'accompagne eſt Décius Brutus.

BRUTUS.

Très-bien-venu de même.

CASSIUS.

Et cet autre eſt Caſca.
Celui-là c'eſt Cimber, et celui-ci Cinna.

BRUTUS.

Tous les très-bien-venus. — Quels projets importans
Les mènent dans ces lieux entre vous et la nuit ?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot ?

(*il lui parle à l'oreille ; et pendant ce temps-là les conjurés ſe retirent un peu.*)

DECIUS.

L'orient eſt ici ; le ſoleil va paraître.

CASCA.

Non.

DECIUS.

Pardonnez, Monſieur ; déjà quelques rayons,
Meſſagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés :
Tenez, le ſoleil eſt au bout de mon épée ;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printemps.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'approche de l'ourſe ;

(*f*) Mais ſes traits à préſent frappent au capitole.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos deſſeins généreux.

BRUTUS.

Laiſſons là les ſermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, ſi nos malheurs communs
Ne ſont pas des motifs aſſez puiſſans ſur vous,
Rompons tout; hors d'ici, retournez dans vos lits,
Dormez, laiſſez veiller l'affreuſe tyrannie;
Que ſous ſon bras ſanglant chacun tombe à ſon tour.
Mais ſi tant de malheurs, ainſi que je m'en flatte,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inſpirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons-nous donc beſoin d'un nouvel éperon?
Quel lien nous faut-il que notre propre cauſe?
Et quel autre ſerment que l'honneur, la parole?
L'amour de la patrie eſt notre engagement;
La vertu, mes amis, ſe fie à la vertu. (*g*)
Les prêtres, les poltrons, les fripons et les faibles,
Ceux dont on ſe défie, aux ſermens ont recours.
Ne ſouillez pas l'honneur d'une telle entrepriſe;

(*f*) On a traduit cette diſſertation, parce qu'il faut tout traduire.

(*g*) Y a-t-il rien de plus beau que le fond de ce diſcours? Il eſt vrai que la grandeur en eſt un peu avilie par quelques idées un peu baſſes, mais toutes ſont naturelles et fortes, ſans épithètes et ſans langueur.

Ne faites pas la honte à votre juſte cauſe,
De penſer qu'un ferment ſoutienne vos grands cœurs.
Un romain eſt bâtard s'il manque à ſa promeſſe.

CASSIUS.

Aurons-nous Cicéron ? voulez-vous le ſonder ?
Je crois qu'avec vigueur il ſera du parti.

CASCA.

Ah ! ne l'oublions pas.

CINNA.

Ne feſons rien ſans lui.

CIMBER.

Pour nous faire approuver, ſes cheveux blancs ſuffiſent ;
Il gagnera des voix ; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par ſa prudence ;
Notre âge jeune encore, et notre emportement
Trouveront un appui dans ſa grave vieilleſſe.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point, ne lui confiez rien.
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence.
Il prétend que tout vienne et dépende de lui.

CASSIUS.

Laiſſons donc Cicéron.

CASCA.

Il nous ſervirait mal.

CIMBER.

Céſar eſt-il le ſeul que nous devions frapper ?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui ſurvive ;

Il eſt trop dangereux ; vous ſavez ſes meſures ;
Il peut les pouſſer loin ; il peut nous perdre tous ;
Il faut le prévenir ; que Céſar et lui meurent.

BRUTUS.

Cette (*h*) *courſe* aux Romains paraîtrait trop ſanglante ;
On nous reprocherait la colère et l'envie,
Si nous coupons la tête, et puis hâchons les membres ;
Car Antoine n'eſt rien qu'un membre de Céſar.
(*i*) Ne ſoyons point bouchers, mais ſacrificateurs.
Qui voulons-nous punir ? c'eſt l'eſprit de Céſar.
Mais dans l'eſprit d'un homme on ne voit point de ſang.
Ah ! que ne pouvons-nous, en puniſſant cet homme,
Exterminer l'eſprit ſans démembrer le corps !
Hélas ! il faut qu'il meure. — O généreux amis,
Frappons avec audace, et non pas avec rage ;
Feſons de la victime un plat digne des dieux,
Non pas une carcaſſe aux chiens abandonnée :
Que nos cœurs aujourd'hui ſoient comme un maître habile
Qui fait par ſes laquais commettre quelque crime,
Et qui les gronde enſuite. Ainſi notre vengeance
Paraîtra néceſſaire, et non pas odieuſe.
Nous ſerons médecins, et non pas aſſaſſins.
Ne penſons plus, amis, à frapper Marc-Antoine ;

(*h*) Le mot *courſe* fait peut-être alluſion à la courſe des lupercales. *Courſe* ſignifie auſſi *ſervice de plats ſur table.*

(*i*) Obſervez que c'eſt ici un morceau des plus admirés ſur le théâtre de Londres. *Pope* et l'évêque *Warburton* l'ont imprimé avec des guillemets, pour en faire mieux remarquer les beautés. Il eſt traduit vers pour vers avec exactitude.

Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous,
Que le bras de Céſar, quand la tête eſt coupée.

CASSIUS.

Cependant j'e le crains ; je crains cette tendreſſe
Qu'en ſon cœur pour Céſar il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas ! bon Caſſius, ne le redoute point ;
S'il aime tant Céſar, il pourrait tout au plus
S'en occuper, le plaindre, et peut-être mourir :
Il ne le fera pas, car il eſt trop livré
Aux plaiſirs, aux feſtins, aux jeux, à la débauche.

TREBONIUS.

Non, il n'eſt point à craindre, il ne faut point qu'il meure ;
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.

(*On entend ſonner l'horloge ; ce n'eſt pas que les Romains euſſent des horloges ſonnantes, mais le* coſtume *eſt obſervé ici comme dans tout le reſte.*)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il eſt déjà trois heures.

TREBONIUS.

Il faut nous ſéparer.

CASCA.

Il eſt douteux encore
Si Céſar oſera venir au capitole.
Il change, il s'abandonne aux ſuperſtitions.
Il ne mépriſe plus les revenans, les ſonges ;

Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
L'horreur de cette nuit, ces effrayans prodiges,
Les difcours des devins, les rêves des augures,
Pourraient le détourner de marcher au fénat.

DECIUS.

Ne crains rien; fi telle eft fa réfolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;
Il parle volontiers de la chaffe aux licornes;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on attrape les ours,
Et que dans des filets on faifit les lions;
Mais les flatteurs, dit-il, font les filets des hommes.
Je le loûrai furtout de haïr les flatteurs.
(*k*) Il dira qu'il les hait, étant flatté lui-même.
Je lui tendrai ce piége, et le gouvernerai.
J'engagerai Céfar à fortir fans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce temps au plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas au moins, au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caïus Ligarius veut du mal à Céfar.
Céfar, vous le favez, l'avait perfécuté,

(*k*) L'évêque *Warburton*, dans fon commentaire fur *Shakefpeare*, dit que cela eft admirablement imaginé.

Pour

Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'eſt-il pas avec nous ?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber ; je le chéris ; il m'aime :
Qu'il vienne ; à nous ſervir je ſaurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour paraît ; nous vous laiſſons, Brutus.
Amis diſperſez-vous ; ſongez à vos promeſſes ;
Qu'on reconnaiſſe en vous des romains véritables.

BRUTUS.

(*l*) Paraiſſez gais, contens, mes braves gentilshommes ;
Gardez que vos regards trahiſſent vos deſſeins ;
Imitez les acteurs du théâtre de Rome ;
Ne vous rebutez point, ſoyez fermes, conſtans.
Adieu, je donne à tous le bonjour, et partez.

(*Lucius eſt endormi dans un coin.*)

Eh, garçon ! — Lucius ! — Il dort profondément.
Ah ! de ce doux ſommeil goûte bien la roſée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos penſées.
Nous ſommes agités ; ton ame eſt en repos.

(*l*) On traduit exactement.

SCENE III.

BRUTUS, et PORCIA ſa femme.

PORCIA.

BRUTUS ! — Milord !

BRUTUS.

Pourquoi paraître ſi matin ?
Que voulez-vous ? ſongez que rien n'eſt plus mal-ſain,
Pour une ſanté faible ainſi que vous l'avez,
D'affronter, le matin, la crudité de l'air.

PORCIA.

Si l'air eſt ſi mal-ſain, il doit l'être pour vous.
Ah, Brutus ! ah, pourquoi vous dérober du lit ?
Hier quand nous ſoupions, vous quittâtes la table,
Et vous vous promeniez, penſif et ſoupirant ;
Je vous dis : Qu'avez-vous ? Mais en croiſant les mains,
Vous fixâtes ſur moi des yeux ſombres et triſtes.
J'inſiſtai, je preſſai, mais ce fut vainement.
Vous frappâtes du pied en vous grattant la tête.
Je redoublai d'inſtance, et vous, ſans dire un mot,
D'un revers de la main, ſigne d'impatience,
Vous fites retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,
(*m*) Que ſouvent les maris font ſentir à leurs femmes.

(*m*) C'eſt encore un des endroits qu'on admire, et qui ſont marqués avec des guillemets.

Non, je ne puis, Brutus, ni vous laiſſer parler,
Ni vous laiſſer manger, ni vous laiſſer dormir,
Sans ſavoir le ſujet qui tourmente votre ame.
Brutus, mon cher Brutus, — Ah! ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte aſſez mal; c'eſt-là tout mon ſecret.

PORCIA.

Brutus eſt homme ſage, et s'il ſe portait mal,
Il prendrait les moyens d'avoir de la ſanté.

BRUTUS.

Auſſi fais-je; ma femme, allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi, vous êtes malade, et pour vous reſtaurer,
A l'air humide et froid vous marchez preſque nu;
Et vous ſortez du lit pour amaſſer un rhume!
Penſez-vous vous guérir en étant plus malade?
Non, Brutus, votre eſprit roule de grands projets;
Et moi par ma vertu, par les droits d'une épouſe,
Je dois en être inſtruite, et je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté
Vous fit ſentir l'amour, et ſi notre hymenée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
Dites-moi ce ſecret, à moi votre moitié,
A moi qui vis pour vous, à moi qui ſuis vous-même.
Eh bien, vous ſoupirez! parlez; quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs viſages?
Se cacher dans la nuit! pourquoi? quelles raiſons?
Que voulaient-ils?

BRUTUS.

Hélas ! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
Je n'aurais pas befoin de me mettre à vos pieds.
Parlez ; dans mon contrat eft-il donc ftipulé
Que je ne faurai rien des fecrets d'un mari ?
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réferve ?
Et moi ne fuis-je à vous que comme une compagne,
Soit au lit, foit à table, ou dans vos entretiens,
Vivant dans les faubourgs de votre volonté ?
S'il eft ainfi, Porcie eft votre concubine, (*n*)
Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah ! vous êtes ma femme.
Femme tendre, honorable, et plus chère à mon cœur
Que les gouttes de fang dont il eft animé.

PORCIA.

S'il eft ainfi, pourquoi me cacher vos fecrets ?
Je fuis femme, il eft vrai, mais femme de Brutus,
Mais fille de Caton ; pourriez-vous bien douter
Que je fois élevée au-deffus de mon fexe,
Voyant qui m'a fait naître, et qui j'ai pour époux ? (*o*)

(*n*) Il y a dans l'original, *whore*, putain.

(*o*) *Corneille* dit la même chofe dans Pompée. *Céfar* parle ainfi à *Cornélie* :

Certes, vos fentimens font affez reconnaître
Qui vous donna la main, et qui vous donna l'être ;

Confiez-vous à moi, ſoyez sûr du ſecret.
J'ai déjà ſur moi-même eſſayé ma conſtance ;
J'ai percé d'un poignard ma cuiſſe en cet endroit ;
J'ai ſouffert ſans me plaindre, et ne ſaurais me taire !

BRUTUS.

Dieux, qu'entends-je? grands dieux, rendez-moi digne d'elle.
Ecoute, écoute ; on frappe, on frappe ; écarte-toi.
Bientôt tous mes ſecrets dans mon cœur enfermés
Paſſeront dans le tien. Tu ſauras tout, Porcie ;
Va, mes ſourcils froncés prennent un air plus doux.

SCENE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS, *courant à la porte.*

QUI va là ? répondez.

LUCIUS, *en entrant et adreſſant la parole à Brutus.*

Un homme languiſſant,
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'eſt ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.
(*à Lucius.*)
Garçon, retire-toi. Eh bien, Ligarius ?

LIGARIUS.

C'eſt d'une faible voix que je te dis bonjour.

Et l'on juge aiſément, au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, et de qui vous ſortez, &c.

Il eſt vrai qu'un vers ſuffiſait, que cette noble penſée perd de ſon prix, en étant répétée, retournée; mais il eſt beau que *Shakeſpeare* et *Corneille* aient eu la même idée.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe ! hélas, quel contre-temps !
Que ta ſanté n'eſt-elle égale à ton courage !

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui ſoient dignes de nous, je ne ſuis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être ſecondés par un homme en ſanté.

LIGARIUS.

Je ſens, par tous les dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome !
Toi, brave deſcendant du vainqueur des Tarquins,
Qui comme un (*p*) exorciſte as conjuré dans moi
L'eſprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, et mes efforts combattront l'impoſſible ;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire ? dis.

BRUTUS.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens ſains pourront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien auſſi. Viens, je te dirai tout.

(*p*) L'*exorciſte* dans la bouche des Romains eſt ſingulier. Toute cette pièce pourrait être chargée de pareilles notes ; mais il faut laiſſer faire les réflexions au lecteur.

LIGARIUS.

Je te ſuis ; ce ſeul mot vient d'enflammer mon cœur.
Je ne ſais pas encor ce que tu veux qu'on faſſe ;
Mais viens ; je le ferai : tu parles ; il ſuffit.

(ils s'en vont.)

SCENE V.

Le théâtre repréſente le palais de CESAR. *La foudre gronde ; les éclairs étincellent.*

CESAR.

LA terre avec le ciel eſt cette nuit en guerre ;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit :
Au ſecours ; Céſar meurt ; venez ; on l'aſſaſſine.
Holà ! quelqu'un.

LE DOMESTIQUE.

Milord.

CESAR.

Va-t-en dire à nos prêtres
De faire un ſacrifice , et tu viendras ſoudain
M'avertir du ſuccès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIE.

Où voulez-vous aller ? vous ne ſortirez point,
Céſar, vous reſterez ce jour à la maiſon.

CESAR.

Non, non, je ſortirai ; tout ce qui me menace

(q) Ne s'eſt jamais montré que derrière mon dos.
Tout s'évanouira quand il verra ma face.

CALPHURNIE.

Je n'aſſiſtai jamais à ces cérémonies ;
Mais je tremble à préſent. Les gens de la maiſon
Diſent que l'on a vu des choſes effroyables.
Une lionne a fait ſes petits dans la rue :
Des tombeaux qui s'ouvraient des morts ſont échappés ;
Des bataillons armés, combattans dans les nues,
Ont fait pleuvoir du ſang ſur le mont Tarpéïen ;
Les airs ont retenti des cris des combattans ;
Les chevaux henniſſaient ; les mourans ſoupiraient ;
Des fantômes criaient et hurlaient dans les places.
On n'avait jamais vu de pareils accidens :
Je les crains.

CESAR.

Pourquoi craindre ? on ne peut éviter
Ce que l'arrêt des dieux a prononcé ſur nous.
Céſar prétend ſortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour Céſar.

CALPHURNIE.

Quand les gueux vont mourir, il n'eſt point de comètes ;
Mais le ciel enflammé prédit la mort des princes.

CESAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une ;
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'eſt plus étonnant, rien ne me ſurprend plus,

(q) Encore une fois, la traduction eſt fidelle.

Que lorſque l'on me dit qu'il eſt des gens qui craignent.
Que craignent-ils? la mort eſt un but néceſſaire.
Mourons quand il faudra.

(le domeſtique revient.)

Que diſent les augures?

LE DOMESTIQUE.

Gardez-vous, diſent-ils, de ſortir de ce jour.
En ſondant l'avenir dans le ſein des victimes,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(il s'en va.)

CESAR.

Le ciel prétend ainſi ſe moquer des poltrons.
Céſar ſerait lui-même une bête ſans cœur,
S'il était au logis arrêté par la crainte.
Il ſortira, vous dis-je, et le danger (*r*) ſait bien
Que Céſar eſt encor plus dangereux que lui.
Nous ſommes deux lions de la même portée;
Je ſuis l'aîné; je ſuis le plus vaillant des deux;
Je ne ſortirais point!

CALPHURNIE.

Hélas! mon cher Milord,
Votre témérité détruit votre prudence.
Ne ſortez point ce jour. Songez que c'eſt ma crainte,
Et non la vôtre enfin, qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au Sénat aſſemblé;

(*r*) Traduit mot à mot.

Il dira que Céſar eſt aujourd'hui malade.
J'embraſſe vos genoux ; faites-moi cette grâce.

CESAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal ;
Et pour l'amour de vous je reſte à la maiſon.

SCENE VI.

DECIUS *entre.*

CESAR *à Décius*

Ah ! voilà Décius ; il fera le meſſage.

DECIUS.

Serviteur et bonjour, noble et vaillant Céſar ;
Je viens pour vous chercher ; le Sénat vous attend.

CESAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les ſénateurs faites mes complimens.
Dites-leur qu'au Sénat je ne ſaurais aller.
(*à part.*)
Je ne peux, (c'eſt très-faux) je n'oſe, (encor plus faux.)
Dites-leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIE.

Dites qu'il eſt malade.

CESAR.

Eh quoi ! Céſar mentir !
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes,
Pour n'oſer dire vrai devant ces vieilles barbes ?
Vous direz ſeulement que je ne le veux pas.

DECIUS.

Grand Céſar, dites-moi du moins quelque raiſon ;
Si je n'en diſais pas, on me rirait au nez.

CESAR.

La raiſon, Décius, eſt dans ma volonté :
Je ne veux pas, ce mot ſuffit pour le Sénat :
Mais Céſar vous chérit ; mais je vous aime, vous ;
Et pour vous ſatisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je ſuis malgré moi-même
Retenu par ma femme : — elle a rêvé la nuit
Qu'elle a vu ma ſtatue, en fontaine changée,
Jeter par cent canaux des ruiſſeaux de pur ſang.
De vigoureux romains accouraient en riant ;
Et dans ce ſang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce ſonge eſt un avis des dieux.
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DECIUS.

Elle interprète mal ce ſonge favorable :
C'eſt une viſion très-belle et très-heureuſe.
Tous ces ruiſſeaux de ſang ſortans de la ſtatue,
Ces romains ſe baignant dans ce ſang précieux,
Figurent que par vous Rome vivifiée,
Reçoit un nouveau ſang et de nouveaux deſtins.

CESAR.

C'eſt très-bien expliquer le ſonge de ma femme.

DECIUS.

Vous en ſerez certain lorſque j'aurai parlé.
Sachez que le Sénat va vous couronner roi ;

Et s'il apprend par moi que vous ne venez pas,
Il eſt à préſumer qu'il changera d'avis.
C'eſt ſe moquer de lui, César, que de lui dire :
„ Sénat, ſéparez-vous, vous vous raſſemblerez
„ Lorſque ſa femme aura des rêves plus heureux. „
Ils diront tous : Céſar eſt devenu timide.
Pardonnez-moi, Céſar, excuſez ma tendreſſe ;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainſi.
L'amitié, la raiſon vous font ces remontrances.

CESAR.

Ma femme, je rougis de vos ſottes terreurs,
Et je ſuis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, et je vais au Sénat.

SCENE VII.

CESAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TREBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIE, PUBLIUS.

CESAR.

Ah, voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bonjour, Céſar.

CESAR.

Soyez bien venu, Publius.
Eh quoi, Brutus auſſi, vous venez ſi matin !
Bonjour, Caſca ; bonjour, Caïus Ligarius.
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fièvre,

Qui ne vous a laiſſé que la peau ſur les os.
Quelle heure eſt-il ?

BRUTUS.

César, huit heures ſont ſonnées.

CESAR.

Je vous ſuis obligé de votre courtoiſie.

(*Antoine entre, et Céſar continue.*)

Antoine dans les jeux paſſe toutes les nuits,
Et le premier debout ! Bonjour, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bonjour, noble Céſar.

CESAR.

Va, fais tout préparer :
On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.
Cinna, Cimber, et vous, mon cher Trébonius,
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au ſortir du Sénat venez à ma maiſon ;
Mettez-vous près de moi pour que je m'en ſouvienne.

TREBONIUS. (*à part.*)

Je n'y manquerai pas...... Va, j'en ſerai ſi près,
Que tes amis voudraient que j'euſſe été bien loin.

CESAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille enſemble, (*s*)
Et puis en bons amis nous irons au Sénat.

BRUTUS, *à part.*

Ce qui paraît ſemblable eſt ſouvent différent.
Mon cœur ſaigne en ſecret de ce que je vais faire.

(*ils ſortent tous, et Céſar reſte avec Calphurnie.*)

(*s*) Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

SCENE VIII.

Le théâtre repréſente une rue près du capitole. Un devin nommé ARTEMIDORE *arrive en liſant un papier dans le fond du théâtre.*

ARTEMIDORE, *liſant.*

„ CESAR, garde-toi de Brutus; prends garde à „ Caſſius; ne laiſſe point Caſca t'approcher; obſerve „ bien Cinna; défie-toi de Trébonius; examine bien „ Cimber, Décius; Brutus ne t'aime point; tu as „ outragé Ligarius; tous ces gens-là ſont animés du „ même eſprit, ils ſont aigris contre Céſar. Si tu „ n'es pas immortel, prends garde à toi. La ſécurité „ enhardit la conſpiration. Que les dieux tout-puiſ- „ ſans te défendent! *Ton fidelle Artémidore.* „

Prenons mon poſte ici. Quand Céſar paſſera,
Préſentons cet écrit ainſi qu'une requête.
Je ſuis outré de voir que toujours la vertu
Soit expoſée aux dents de la cruelle envie.
Si Céſar lit cela, ſes jours ſont conſervés,
Sinon la deſtinée eſt du parti des traîtres.

(*il ſort, et ſe met dans un coin.*)

(*Porcia arrive avec Lucius.*)

PORCIA *à Lucius.*

Garçon, cours au Sénat, ne me réponds point, vole.
Quoi! tu n'es pas parti?

LUCIUS.

Donnez-moi donc vos ordres.

PORCIA.

Je voudrais que déjà tu fusses de retour,
Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O constance! ô courage! animez mes esprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne suis qu'une femme, et pense comme un homme.
(*à Lucius.*)
Quoi! tu restes ici?

LUCIUS.

Je ne vous comprends pas;
Que j'aille au capitole, et puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez!

PORCIA.

Garçon... tu me diras... comment Brutus se porte;
Il est sorti malade ... attends ... observe bien —
Tout ce que César fait, quels courtisans l'entourent. —
Reste un moment, garçon. Quel bruit, quels cris j'entends!

LUCIUS.

Je n'entends rien, Madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, écoute;
J'entends des voix, des cris, un bruit de combattans,
Que le vent porte ici du haut du capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entends rien du tout.
(*Artémidore entre.*)

SCENE IX.

PORCIA, ARTEMIDORE.

PORCIA.

APPROCHE ici, l'ami ; que fais-tu ? d'où viens-tu ?

ARTEMIDORE.

Je viens de ma maifon.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il eft ?

ARTEMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais, Céfar eft-il au capitole ?

ARTEMIDORE.

Pas encor, je l'attends ici fur fon chemin.

PORCIA.

Tu veux lui préfenter quelque placet, fans doute ?

ARTEMIDORE.

Oui ; puiffe ce placet plaire aux yeux de Céfar !
Que Céfar s'aime affez pour m'écouter, Madame !
Mon placet eft pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu ? l'on ferait quelque mal à Céfar ?

ARTEMIDORE.

Je ne fais ce qu'on fait ; je fais ce que je crains.
Bonjour, Madame, adieu ; la rue eft fort étroite ;
Les fénateurs, préteurs, courtifans, demandeurs,

Font

Font une telle foule, une si grande presse,
Qu'en ce passage étroit ils pourraient m'étouffer ;
Et j'attendrai plus loin César à son passage.

(*il sort.*)

PORCIA.

Allons, il faut le suivre.... Hélas ! quelle faiblesse
Dans le cœur d'une femme ! Ah, Brutus ! ah, Brutus !
Puissent les immortels hâter ton entreprise !
Mais cet homme, grands Dieux, m'aurait-il écoutée !
Ah ! Brutus à César va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah ! je m'évanouis.

(*à Lucius.*)

Va, Lucius, cours vîte, et dis bien à Brutus....
Que je suis très-joyeuse, et revole me dire....

LUCIUS.

Quoi ?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre repréſente une rue qui mène au capitole : le capitole eſt ouvert. CESAR *marche au ſon des trompettes avec* BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIUS, CASCA, CINNA, TREBONIUS, ANTOINE, LEPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTEMIDORE, *et un autre devin.*

CESAR *à l'autre devin.*

Eh bien, nous avons donc ces ides ſi fatales !

LE DEVIN.

Oui, ce jour eſt venu, mais il n'eſt pas paſſé.

ARTEMIDORE, *d'un autre côté.*

Salut au grand Céſar ; qu'il liſe ce mémoire.

DECIUS, *du côté oppoſé.*

Trébonius par moi vous en préſente un autre ;
Daignez le parcourir quand vous aurez le temps.

ARTEMIDORE.

Liſez d'abord le mien ; il eſt de conſéquence ;
Il vous touche de près. Liſez, noble Céſar.

CESAR.

L'affaire me regarde ? elle eſt donc la dernière.

ARTEMIDORE.

Eh, ne différez pas, liſez dès ce moment.

CESAR.

Je penſe qu'il eſt fou.

PUBLIUS *à Artémidore.*

Allons, maraud, fais place.

CASSIUS.

Peut-on donner ici des placets dans les rues ?
Va-t-en au capitole.

POPILIUS, *s'approchant de Caſſius.*

Ecoutez, Caſſius ;
Puiſſe votre entrepriſe avoir un bon ſuccès !

CASSIUS, *étonné.*

Comment ! quelle entrepriſe ?

POPILIUS.

Adieu, portez-vous bien.

BRUTUS *à Caſſius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna ?

CASSIUS.

Il parle de ſuccès, et de notre entrepriſe.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde Céſar, il lui parle ; obſervons.

CASSIUS *à Caſca.*

Sois donc prêt à frapper, de peur qu'on nous prévienne.
Mais ſi Céſar fait tout, qu'allons-nous devenir ?
Caſſius à Céſar tournerait-il le dos ?
Non, j'aime mieux mourir.

CASCA *à Cassius.*

Va, ne prends point d'alarme :
Popilius Léna ne parle point de nous.
Vois comme César rit ; son visage est le même.

CASSIUS *à Brutus.*

Ah, que Trébonius agit adroitement !
Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

DECIUS.

Que Métellus commence, et que dès ce moment,
Pour occuper César, il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire est donné. Serrons-nous près de lui.

CINNA *à Casca.*

Souviens-toi de frapper, et de donner l'exemple.

CESAR *s'assied ici, et on suppose qu'ils sont tous dans la salle du Sénat.*

Eh bien, tout est-il prêt ? est-il quelques abus
Que le Sénat et moi nous puissions corriger ?

CIMBER, *se mettant à genoux devant César.*

O très-grand, très-puissant, très-redouté César !
Je mets très-humblement ma requête à vos pieds.

CESAR.

Cimber, je t'avertis que ces prosternemens,
Ces génuflexions, ces basses flatteries,
Peuvent sur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choses
Dans l'esprit des enfans. Ne t'imagine pas

Que le ſang de Céſar puiſſe ſe fondre ainſi.
Les prières, les cris, les vaines ſimagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un ſot;
Mais le cœur de Céſar réſiſte à ces baſſeſſes.
Par un juſte décret ton frère eſt exilé.
Flatte, prie à genoux, et lèche-moi les pieds;
(*a*) Va, je te roſſerai comme un chien; loin d'ici.
Lorſque Céſar fait tort, il a toujours raiſon.

CIMBER, *en ſe retournant vers les conjurés.*

N'eſt-il point quelque voix plus forte que la mienne,
Qui puiſſe mieux toucher l'oreille de Céſar,
Et fléchir ſon courroux en faveur de mon frère?

BRUTUS, *en baiſant la main de Céſar.*

Je baiſe cette main, mais non par flatterie;
Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même inſtant rappelé de l'exil.

CESAR.

Quoi, Brutus!

CASSIUS.

Ah! pardon, Céſar; Céſar, pardon!
Oui, Caſſius s'abaiſſe à te baiſer les pieds,
Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

CESAR.

On pourrait me fléchir ſi je vous reſſemblais;

(*a*) Traduit fidellement.

Qui ne ſaurait prier réſiſte à des prières.
Je ſuis plus affermi que l'étoile du Nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon (*b*)
Conſtant de ſa nature, immobile comme elle.
Les vaſtes cieux ſont pleins d'étoiles innombrables:
Ces aſtres ſont de feu, tous ſont étincelans;
Un ſeul ne change point, un ſeul garde ſa place.
Telle eſt la terre entière; on y voit des mortels,
Tous de chair et de ſang, tous formés pour la crainte.
Dans leur nombre infini, ſachez qu'il n'eſt qu'un homme
Qu'on ne puiſſe ébranler, qui ſoit ferme en ſon rang,
Qui ſache réſiſter; et cet homme c'eſt moi.
Je veux vous faire voir que je ſuis inflexible:
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber;
Et tel je veux paraître en ne pardonnant point.

CIMBER.

O Céſar!

CESAR.

Prétends-tu faire ébranler l'Olympe?

DECIUS, *à genoux.*

Grand Céſar!

CESAR, *repouſſant Décius.*

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA, *levant la robe de Céſar.*

Poignards, parlez pour nous.

(*b*) Traduit avec la plus grande exactitude.

(*Il le frappe ; les autres conjurés le secondent. César se débat contre eux, il marche en chancelant, tout percé de coups, et vient jusqu'auprès de Brutus, qui, en détournant le corps, le frappe comme à regret. César tombe, en s'écriant :*)

Et toi, Brutus, aussi ?

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyrannie est morte.

Courons tous, et crions, liberté, dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune, et criez, liberté.

BRUTUS *aux sénateurs et au peuple, qui arrivent.*

Ne vous effrayez point, ne fuyez point, restez.
Peuple, l'ambition vient de payer ses dettes.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous aussi, volez.

BRUTUS.

Où donc est Publius ?

CINNA.

Il est tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis ; les amis de César
Nous peuvent assaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.
Ah ! c'eſt vous, Publius ; allons, prenez courage,
Soyez en ſureté, vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les Romains ; parlez au peuple, allez.

CASSIUS.

Publius, laiſſez-nous ; la foule qui s'empreſſe
Pourrait vous faire mal ; vous êtes faible et vieux.

BRUTUS.

Allez ; qu'aucun romain ne prenne ici l'audace
De ſoutenir ce meurtre et de parler pour nous ;
C'eſt un droit qui n'eſt dû qu'aux ſeuls vengeurs de Rome.

SCENE II.

Les Conjurés, TREBONIUS.

CASSIUS.

QUE fait Antoine ?

TREBONIUS.

Il fuit interdit, égaré ;
Il fuit dans ſa maiſon : pères, mères, enfans,
L'effroi dans les regards, et les cris à la bouche,
Penſent qu'ils ſont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O deſtin ! nous ſaurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra ; l'heure en eſt inconnue.
On compte ſur des jours dont le temps eſt le maître.

CASSIUS.

Eh bien, lorſqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue ; ainſi donc la mort eſt un bienfait ;
Ainſi Céſar en nous a trouvé des amis ;
Nous avons abrégé le temps qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arrêtez ; baiſſons-nous ſur le corps de Céſar ;
Baignons tous dans ſon ſang nos mains juſques au coude; (*c*)
Trempons-y nos poignards, et marchons à la place ;
Là, brandiſſant en l'air ces glaives ſur nos têtes,
Crions à haute voix, paix, liberté, franchiſe.

CASSIUS.

Baiſſons-nous, lavons-nous dans le ſang de Céſar.
(*ils trempent tous leurs épées dans le ſang du mort.*)
Cette ſuperbe ſcène un jour ſera jouée
Dans de nouveaux Etats en accens inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra Céſar ſur les théâtres,

(*c*) C'eſt ici qu'on voit principalement l'eſprit différent des nations. Cette horrible barbarie de *Caſca* ne ſerait jamais tombée dans l'idée d'un auteur français ; nous ne voulons point qu'on enſanglante le théâtre, ſi ce n'eſt dans les occaſions extraordinaires, dans leſquelles on ſauve tant qu'on peut cette atrocité dégoûtante.

César mort et ſanglant aux pieds du grand Pompée,
Ce Céſar ſi fameux, plus vil que la pouſſière !

CASSIUS.

Oui, lorſque l'on joûra cette pièce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

Fin du troiſième et dernier acte.

OBSERVATIONS

SUR LE

JULES CESAR

DE SHAKESPEARE.

VOILA tout ce qui regarde la conſpiration contre *Céſar*. On peut la comparer à celle de *Cinna* et d'*Emilie* contre *Auguſte*, et mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de *Cinna* et la délibération du ſecond acte. On trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reſte de la pièce eſt une ſuite de la mort de *Céſar*. On apporte ſon corps dans la place publique. *Brutus* harangue le peuple ; *Antoine* le harangue à ſon tour ; il ſoulève le peuple contre les conjurés ; et le comique eſt encore joint à la terreur dans ces ſcènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les temps et de tous les lieux.

On voit enſuite *Antoine*, *Octave* et *Lépide* délibérer ſur leur triumvirat et ſur les proſ-criptions. De là on paſſe à Sardis ſans aucun intervalle. *Brutus* et *Caſſius* ſe querellent. *Brutus* reproche à *Caſſius* qu'il vend tout pour de l'argent, et qu'*il a des démangeaiſons dans les mains*. On paſſe de Sardis en Theſſalie. La

bataille de Philippes ſe donne. *Caſſius* et *Brutus* ſe tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célèbre par ſon génie, et par ſes ſuccès dans les arts et dans les ſciences, puiſſe ſe plaire à tant d'irrégularités monſtrueuſes, et voie ſouvent encore avec plaiſir d'un côté *Céſar* s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitan de farce; et de l'autre, des charpentiers, des ſavetiers, et des ſénateurs même, parlant comme on parle aux halles.

Mais on ſera moins ſurpris quand on ſaura que la plupart des pièces de *Lopez de Vega* et de *Caldéron* en Eſpagne ſont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'Héraclius de *Caldéron*, qu'on pourra comparer à l'Héraclius de *Corneille;* on y verra le même génie que dans *Shakeſpeare*, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des groſſièretés toutes ſemblables, des inconſéquences auſſi frappantes, et le même mélange du béguin de *Gilles* et du cothurne de *Sophocle*.

Certainement l'Eſpagne et l'Angleterre ne ſe ſont pas donné le mot pour applaudir pendant près d'un ſiècle à des pièces qui révoltent les autres nations. Rien n'eſt plus oppoſé d'ailleurs que le génie anglais et le génie eſpagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes ſe

réuniſſent-elles dans un goût ſi étrange ? Il faut qu'il y en ait une raiſon, et que cette raiſon ſoit dans la nature.

Premièrement, les Anglais, les Eſpagnols, n'ont jamais rien connu de mieux. Secondement, il y a un grand fonds d'intérêt dans ces pièces ſi bizarres et ſi ſauvages. J'ai vu jouer le Céſar de *Shakeſpeare*, et j'avoue que dès la première ſcène, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome ſon ingratitude envers *Pompée*, et ſon attachement à *Céſar* vainqueur de *Pompée*, je commençai à être intéreſſé, à être ému. Je ne vis enſuite aucun conjuré ſur la ſcène qui ne me donnât de la curioſité ; et malgré tant de diſparates ridicules, je ſentis que la pièce m'attachait.

Troiſièmement, il y a beaucoup de naturel ; ce naturel eſt ſouvent bas, groſſier et barbare. Ce ne ſont point des romains qui parlent ; ce ſont des campagnards des ſiècles paſſés qui conſpirent dans un cabaret ; et *Céſar*, qui leur propoſe de boire bouteille, ne reſſemble guère à *Céſar*. Le ridicule eſt outré, mais il n'eſt point languiſſant. Des traits ſublimes y brillent de temps en temps comme des diamans répandus ſur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encore ce monſtrueux ſpectacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou des raiſonnemens de politique encore plus froids.

Enfin, une quatrième raiſon, qui, jointe aux trois autres, eſt d'un poids conſidérable; c'eſt que les hommes en général aiment le ſpectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux; le peuple ſe plaît à voir des cérémonies pompeuſes, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du ſang répandu; et beaucoup de grands, comme on l'a déjà dit, ſont peuple. Il faut avoir l'eſprit très-cultivé, et le goût formé comme les Italiens l'ont eu au ſeizième ſiècle et les Français au dix-ſeptième, pour ne vouloir rien que de raiſonnable, rien que de ſagement écrit, et pour exiger qu'une pièce de théâtre ſoit digne de la cour des *Médicis* ou de celle de *Louis XIV*.

Malheureuſement *Lopez de Vega* et *Shakeſpeare* eurent du génie dans un temps où le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorans. Pluſieurs auteurs dramatiques, en Eſpagne et en Angleterre, tâchèrent d'imiter *Lopez* et *Shakeſpeare*; mais n'ayant pas leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, et par là ils ſervirent encore à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient ſurpaſſer.

Nous reſſemblerions à ces nations ſi nous avions été dans le même cas. Leur théâtre eſt

resté dans une enfance grossière, et le nôtre a peut-être acquis trop de raffinement. J'ai toujours pensé qu'un heureux et adroit mélange de l'action qui règne sur le théâtre de Londres et de Madrid avec la sagesse, l'élégance, la noblesse, la décence du nôtre, pourrait produire quelque chose de parfait, si pourtant il est possible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'Iphigénie et Athalie.

Je nomme ici Iphigénie et Athalie, qui me paraissent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui approchent le plus de la perfection. *Corneille* n'a aucune pièce parfaite; on l'excuse sans doute; il était presque sans modèle et sans conseil; il travaillait trop rapidement; il négligeait sa langue, qui n'était pas perfectionnée encore; il ne luttait pas assez contre les difficultés de la rime, qui est le plus pesant de tous les jougs, et qui force si souvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme *Shakespeare*, et plein de génie comme lui; mais le génie de *Corneille* était à celui de *Shakespeare* ce qu'un seigneur est à l'égard d'un homme du peuple né avec le même esprit que lui.

L'HERACLIUS

ESPAGNOL,

OU

LA COMEDIE

FAMEUSE:

Dans cette vie tout eſt vérité, et tout menſonge.

Fête repréſentée devant leurs majeſtés, dans le ſalon royal du palais; par don Pédro Caldéron de la Barca.

PREFACE

DU TRADUCTEUR.

Il s'eſt élevé depuis long-temps une diſpute aſſez vive pour ſavoir quel était l'original, ou l'Héraclius de *Corneille*, ou celui de *Caldéron;* n'ayant rien vu de ſatisfeſant dans les raiſons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Eſpagne l'Héraclius de *Caldéron*, intitulé : *En eſta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé ſéparément in-4º avant que le recueil de *Caldéron* parût au jour. C'eſt un exemplaire extrêmement rare, et que le ſavant D. *Gregorio Mayans y Siſcar*, ancien bibliothécaire du roi d'Eſpagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, et le lecteur attentif verra aiſément quelle eſt la différence du genre employé par *Corneille*, et de celui de *Caldéron;* et il découvrira au premier coup d'œil quel eſt l'original.

Le lecteur a déjà fait la comparaiſon des théâtres français et anglais, en liſant la conſpiration de *Brutus* et de *Caſſius*, après avoir lu celle de *Cinna*. Il comparera de même le théâtre eſpagnol avec le français. Si après cela il reſte des diſputes, ce ne ſera pas entre les perſonnes éclairées.

PERSONNAGES QUI PARLENT.

PHOCAS.

HERACLIUS, fils de Maurice.

LEONIDE, fils de Phocas.

ISMENIE.

ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambaſſadeur de Maurice vers Phocas.

CINTIA, reine de Sicile.

LISIPPO, ſorcier.

FREDERIC, prince de Calabre.

LIBIA, fille du ſorcier.

LUQUET, payſan gracieux, ou bouffon.

SABANION, autre bouffon, ou gracieux.

Muſiciens et Soldats.

LA COMEDIE
FAMEUSE:
Dans cette vie tout eſt vérité, et tout menſonge.

PREMIERE JOURNÉE.

LE théâtre repréſente une partie du mont Etna; d'un côté on bat le tambour et on ſonne de la trompette; de l'autre on joue du luth et du théorbe; des ſoldats s'avancent à droite, et PHOCAS paraît le dernier; des dames s'avancent à gauche, et CINTIA reine de Sicile paraît la dernière. Les ſoldats crient : *Phocas vive!* PHOCAS répond : *Vive Cintia!* allons, ſoldats, dites en la voyant : *Vive Cintia!* Alors les dames crient de toute leur force : *Vive Cintia et Phocas!*

Quand on a bien crié, PHOCAS ordonne à ſes tambours et à ſes trompettes de battre et de ſonner en l'honneur de *Cintia*. CINTIA ordonne à ſes muſiciens de chanter en l'honneur de PHOCAS; la muſique chante ce couplet :

(a) *Sicile, en cet heureux jour,*
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

(a) Il y a dans l'original mot à mot :

Que ce Mars jamais vaincu,
Que ce Céſar toujours vainqueur,
Vienne dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trinacrie.

Après qu'on a chanté ces beaux vers, CINTIA rend hommage de la Sicile à PHOCAS ; elle ſe félicite d'être la première à lui baiſer la main : *Nous ſommes tous heureux*, lui dit-elle, *de nous mettre aux pieds d'un héros ſi glorieux*. Enſuite, cette belle reine ſe tournant vers les ſpectateurs, leur dit : *C'eſt la crainte qui me fait parler ainſi ; il faut bien faire des complimens à un tyran*. La muſique recommence alors, et on répète que PHOCAS eſt venu en Sicile par un heureux haſard. L'empereur PHOCAS prend alors la parole, et fait ce récit qui, comme on voit, eſt très à propos :

» Il eſt bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée ; car j'y trouve des applaudiſſemens, et je pouvais y entendre des injures. Je ſuis né en Sicile, comme vous ſavez ; et, quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvaſſe ici plus d'oppoſitions que de fêtes, attendu que perſonne n'eſt auſſi heureux dans ſa patrie que chez les étrangers, ſurtout quand il revient dans ſon pays après tant d'années d'abſence.

» Mais voyant que vous êtes politique et aviſée, et que vous me recevez ſi bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, et que je n'étancherai, ni ſur vous, ni ſur la Sicile, la ſoif hydropique

de ſang de mon ſuperbe héritage ; et afin que vous ſachiez qu'il n'y a jamais eu de ſi grande clémence, et que perſonne juſqu'à préſent n'a joui d'un tel privilége, écoutez attentivement.

,, J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes et ces bruyères m'ont donné la naiſſance, et que je ne dois qu'à moi ſeul, non à un ſang illuſtre, les grandeurs où je ſuis monté. Avorton de ces montagnes, c'eſt grâce à ma grandeur que j'y ſuis revenu. Vous voyez ces ſommets du mont Etna dont le feu et la neige ſe diſputent la cime; c'eſt là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit; je n'y connus point de père; je ne fus entouré que de ſerpens; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance; et dans ma jeuneſſe je ne mangeai que des herbes. Elevé comme une brute, la nature douta long-temps ſi j'étais homme ou bête, et réſolut enfin, en voyant que j'étais l'un et l'autre, de me faire commander aux hommes et aux bêtes. Mes premiers vaſſaux furent les griffes des oiſeaux, et les armes des hommes contre leſquels je combattis ; leurs corps me ſervirent de viande, et leurs peaux de vêtemens.

,, Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits qui, pourſuivis par la juſtice, ſe retiraient dans les épaiſſes forêts de ces montagnes, et qui y vivaient de rapine et de carnage. Voyant que j'étais une brute raiſonnable, ils me choiſirent pour leur capitaine; nous mîmes à contribution le plat

pays ; mais bientôt nous élevant à de plus grandes entreprifes, nous nous emparâmes de quelques villes bien peuplées : mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père régnait alors en Sicile, et il était affez puiffant pour me réfifter ; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Conftantinople. Il paffa en Italie, pour fe venger de ce qu'on lui difputait la fouveraineté des fiefs du faint empire romain. Il ravagea toutes les campagnes, et il n'y eut ni hameau, ni ville, qui ne tremblât en voyant les aigles de fes étendards.

„ Votre père le roi de Sicile, qui voyait l'orage approcher de fes Etats, nous accorda un pardon général, à nos voleurs et à moi : (ô fottes raifons d'Etat !) il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, et bientôt mon métier infame devint une occupation glorieufe. Je combattis l'empereur Maurice avec tant de fuccès, qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes fes grandeurs, tous fes triomphes s'évanouirent ; fon armée me nomma fon capitaine par terre et par mer : alors je les menai à Conftantinople, qui fe mit en défenfe ; je mis le fiége devant fes murs pendant cinq années, fans que la chaleur des étés, ni le froid des hivers, ni la colère de la neige, ni la violence du foleil, me fiffent quitter mes tranchées : enfin les habitans prefque enfevelis fous leurs ruines, et demi-morts de faim, fe foumirent à regret, et me nommèrent céfar. Depuis ma première entreprife

entreprise jusqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'Orient, j'ai combattu pendant trente années; vous pouvez vous en apercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée et mal-propre peigne assez rarement.

„ Me voilà à présent revenu en Sicile; et quoiqu'on puisse présumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, et qui est à présent empereur, j'ai pourtant encore deux autres raisons de mon retour. Ces deux raisons sont des propositions contraires; l'une est la rancune, et l'autre l'amour. C'est ici, Cintia, qu'il faut me prêter attention.

„ Eudoxe, qui était femme et amante de Maurice, et qui le suivait dans toutes ses courses, la nuit comme le jour (à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets), fut surprise des douleurs de l'enfantement le jour que j'avais tué son mari dans la bataille; elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme, nommé Astolphe, qui était venu en ambassade vers moi, de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne sais pour quelle affaire. Je me souviens très-bien de cet Astolphe, et si je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant (si pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres). La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Astolphe se voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre

mes mains : on prétend qu'il s'eſt enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, et on ne ſait aujourd'hui s'il eſt mort ou vivant.

„ Mais laiſſons cela, et paſſons à une autre aventure ; elle n'eſt pas moins étrange, et cependant elle ne paraîtra pas invraiſemblable ; car deux aventures pareilles peuvent fort bien arriver. On n'admire les hiſtoriens et on ne tire du profit de leur lecture, que quand la vérité de l'hiſtoire tient du prodige.

„ Il faut que vous ſachiez qu'il y avait une jeune payſanne nommée Eriphile. L'Amour aurait juré qu'elle était reine, puiſqu'en effet l'empire eſt dans la beauté ; elle fut dame de mes penſées ; il n'y a, comme vous ſavez, ſi fière beauté qui ne ſe rende à l'amour. Or, Madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans ſon village, je la laiſſai groſſe. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

„ Quand j'eus vaincu et tué l'empereur Maurice, ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Eriphile, que, ne pouvant ſupporter mon abſence, elle réſolut de venir me trouver ; elle prit le chemin des montagnes ; les douleurs de l'enfantement la ſurprirent en chemin dans un déſert ; mon confident, qui l'accompagnait, alla chercher du ſecours, et voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce temps-là, un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Eriphile ; elle lui dit qui

elle était, et ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant ; elle crut l'intéreffer davantage par cette confidence ; et craignant de mourir dans les douleurs qu'elle reffentait, elle remit entre les mains de cet inconnu mon chiffre gravé fur une lame d'or, dont je lui avais fait préfent.

» Cependant mon confident revenait avec du monde ; l'inconnu difparut auffitôt, emportant avec lui mon fils, et le figne avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Eriphile mourut, fans qu'il nous ait été jamais poffible de retrouver ni le voleur ni le vol. Je vous ai déjà dit que la guerre et mes victoires ne m'ont point laiffé le temps de faire les recherches néceffaires. Aujourd'hui, comme tout l'Orient eft calme, ainfi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux fentimens de tendreffe et de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent ; l'une eft celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

» Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périffe ; j'ignore même encore fi cet enfant eft un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni foins ni peines ; je chercherai par toute l'île, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, jufqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, et que mes efpérances et mes craintes finiffent. »

CINTIA.

Si j'avais ſu votre ſecret plutôt, j'aurais fait toutes les diligences poſſibles, mais je vais vous ſeconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint et qui ſouhaite? Allons, ne différons point.

CINTIA *à ſes femmes.*

Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique, recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, battez du tambour, et ſonnez de la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos :

PHOCAS.

Faites réſonner vos différentes voix :

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHOEUR.

Que Cintia vive! vive Cintia!

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive! vive Phocas!

(*on entend ici une voix qui crie derrière le théâtre :* Meurs.)

PHOCAS.

Ecoutez, ſuſpendez vos chants : quelle eſt cette

voix qui contredit l'écho, et qui fait entendre tout le contraire de ces cris : Vive Phocas?

LIBIA, *derrière le théâtre.*

Meurs de ma malheureuſe main.

CINTIA.

Quelle eſt cette femme qui crie ? Nous voilà tombés d'une peine dans une autre ; c'eſt une femme qui paraît belle ; elle eſt toute troublée ; elle deſcend de la montagne ; elle court ; elle eſt prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la ; j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main, malheureuſe, et non pas des mains d'une bête.

PHOCAS, *en tendant les bras à Libia lorſqu'elle eſt prête à tomber du haut de la montagne.*

Tu ne mourras pas ; je te ſoutiendrai, je ſerai l'Atlas du ciel de ta beauté ; tu es en ſureté ; reprends tes eſprits.

CINTIA *à Libia.*

Dis-nous qui tu es.

LIBIA.

Je ſuis Libia, fille du magicien Liſippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre ſon maître ; il s'eſt retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble ſon almanach, des ſphères, des aſtrolabes et des quarts de cercle ; nous partageons entre nous deux le ciel et

la terre : il fait des prédictions, et j'ai ſoin du ménage ; je vais à la chaſſe ; je ſuivais une biche que j'avais bleſſée, lorſque j'ai entendu des tambours et des trompettes d'un côté, et de la muſique de l'autre. Etonnée de ce bruit de guerre et de paix, j'ai voulu m'approcher, lorſque au milieu de ces précipices j'ai vu une eſpèce de bête en forme d'homme, ou une eſpèce d'homme en forme de bête ; c'eſt un ſquelette tout courbé, une anatomie ambulante ; ſa barbe et ſes cheveux ſales couvraient en partie un viſage ſillonné de ces rides que le Temps, ce maudit laboureur, imprime ſur les ſillons de notre vie, pour n'y plus rien ſemer. Cet homme reſſemblait à ces vieux étançons de bâtimens ruinés qui, étant ſans écorce et ſans racine, ſont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crains rien ; ne pourſuis pas : tu ne ſais pas quelles idées tu rappelles dans ma mémoire ; mais où ne trouve-t-on pas des hommes et des bêtes ? Il y a là-dedans quelque choſe de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourrez trouver aiſément cet homme ; car ſi les tambours et la muſique l'ont fait ſortir de ſa caverne, il n'y a qu'à recommencer, et il approchera.

PHOCAS.

Vous dites bien, feſons entendre encore nos inſtrumens.

(*la musique recommence, et on chante encore.*)

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire, &c.

(*Après cette reprise, l'empereur Phocas, la reine Cintia et la fille du sorcier s'en vont à la piste de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, sans qu'on sache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard, qui est Astolphe lui-même, vient sur le théâtre avec Héraclius fils de Maurice, et Léonide fils de Phocas. Ils sont tous trois vêtus de peaux de bêtes.*)

ASTOLPHE.

Est-il possible, téméraires, que vous soyez sortis de votre caverne sans ma permission, et que vous hasardiez ainsi votre vie et la mienne !

LEONIDE.

Que voulez-vous? cette musique m'a charmé; je ne suis pas le maître de mes sens.

(*on entend alors le son des tambours.*)

HERACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi; c'est un volcan qui embrase toutes les puissances de mon ame.

LEONIDE.

Quand, dans le beau printemps, les doux zéphirs et le bruit des ruisseaux s'accordent ensemble, et que les gôsiers harmonieux des oiseaux chantent la bien-venue des roses et des œillets, leur musique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

HERACLIUS.

J'ai entendu fouvent, dans l'hiver, les gémiffemens de la croupe des montagnes, fous la rage des ouragans, le bruit de la chute des torrens, celui de la colère des nuées; mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre; c'eft un tonnerre dans un temps ferein; il flatte mon cœur et l'embrafe.

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un eft fi doux et l'autre fi terrible, ne foient la ruine de tous trois.

HERACLIUS et LEONIDE *enfemble.*

Comment l'entendez-vous?

ASTOLPHE.

C'eft qu'en fortant de ma caverne pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obfcure une femme, et je crains bien qu'elle ne dife qu'elle m'a vu.

HERACLIUS.

Et pourquoi, fi vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas appelé pour voir comment une femme eft faite? car, felon ce que vous m'avez dit, de toutes les chofes du monde que vous m'avez nommées, rien n'approche d'une femme; je ne fais quoi de doux et de tendre fe coule dans l'ame à fon feul nom, fans qu'on puiffe dire pourquoi.

LEONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas appelé pour la voir. Une femme excite en moi un fentiment

tout

tout contraire ; car d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à ſon nom, comme s'apercevant de ſon danger, ce nom ſeul laiſſe dans l'ame je ne ſais quoi qui la tourmente ſans qu'elle le ſache.

ASTOLPHE.

Ah ! Héraclius, que tu juges bien ! ah ! Léonide, que tu penſes à merveille !

HERACLIUS.

Mais comment ſe peut-il faire qu'en diſant des choſes contraires nous ayons tous deux raiſon ?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'une femme eſt un tableau à deux viſages ; regardez-la d'un ſens, rien n'eſt ſi agréable ; regardez-la d'un autre ſens, rien n'eſt ſi terrible. C'eſt le meilleur ami de notre nature, c'eſt notre plus grand ennemi ; la moitié de la vie de l'ame, et quelquefois la moitié de la mort ; point de plaiſir ſans elle, point de douleur ſans elle auſſi : on a raiſon de la craindre, on a raiſon de l'eſtimer. Sage eſt qui s'y fie, et ſage qui s'en défie. Elle donne la paix et la guerre, l'allégreſſe et la triſteſſe ; elle bleſſe et elle guérit ; c'eſt de la thériaque et du poiſon. Enfin elle eſt comme la langue, il n'y a rien de ſi bon quand elle eſt bonne, et rien de ſi mauvais quand elle eſt mauvaiſe, &c.

LEONIDE.

S'il y a tant de bien et tant de mal dans la femme,

pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connussions ce bien par expérience pour en jouir, et ce mal pour nous en garantir ?

HERACLIUS.

Léonide a très-bien parlé. Jusqu'à quand, notre père, nous refuserez-vous notre liberté ? et quand nous instruirez-vous qui vous êtes et qui nous sommes ?

ASTOLPHE.

Ah ! mes enfans ! si je vous réponds, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes, sachez qu'il est dangereux pour vous de sortir d'ici. La raison qui m'a forcé à vous cacher votre sort, c'est l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(*Cette conversation est interrompue par un bruit de chasse. Héraclius et Léonide s'échappent, excités par la curiosité. Les deux paysans gracieux, c'est-à-dire, les deux bouffons de la pièce, viennent parler au bon homme Astolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia et Héraclius sortent d'une grotte.*)

HERACLIUS.

Qu'est-ce que je vois ?

CINTIA.

Quel est cet objet ?

HERACLIUS.

Quel bel animal !

CINTIA.

La vilaine bête !

HERACLIUS.

Quel divin aſpect!

CINTIA.

Quelle horrible préſence!

HERACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je ſuis arrivée ici très-irréſolue, et je commence à ne plus l'être.

HERACLIUS.

O vous poiſon de deux de mes ſens, l'ouïe et la vue, avant de vous voir de mes yeux je vous avais admirée de mes oreilles; qui êtes-vous?

CINTIA.

Je ſuis une femme, et rien de plus.

HERACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme? et ſi toutes les autres ſont comme vous, comment reſte-t-il un homme en vie?

CINTIA.

Ainſi donc vous n'en avez pas vu d'autres?

HERACLIUS.

Non; je préſume pourtant que ſi: j'ai vu le ciel; et ſi l'homme eſt un petit monde, la femme eſt le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, et tu parais bien

ſavant; ſi tu as eu une éducation de brute, ce n'eſt point en brute que tu parles. Qui es-tu donc toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace ?

HERACLIUS.

Je n'en ſais rien.

CINTHIA.

Quel eſt ce vieillard qui écoutait, et qui a fait tant de peur à une femme ?

HERACLIUS.

Je ne le ſais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette ſorte dans les montagnes ?

HERACLIUS.

Je n'en ſais rien.

CINTIA.

Tu ne ſais rien ?

HERACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi ; ce n'eſt pas peu ſavoir que de ſavoir qu'on ne ſait rien du tout.

CINTIA.

Je veux apprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes flèches.

(Cintia eſt armée d'un arc, et porte un carquois ſur l'épaule ; elle veut prendre ſes flèches.)

HERACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de choſe à faire.

(CINTIA *laiſſant tomber ſes flèches et ſon carquois.*)

La crainte me fait tomber les armes.

HERACLIUS.

Ce ne ſont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi?

HERACLIUS.

Si vous vous ſervez de vos yeux pour faire des bleſſures, tenez-vous-en à leurs rayons; quel beſoin avez-vous de vos flèches?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grâce dans ton ſtyle, lorſque tant de férocité eſt ſur ton viſage? Ou ta voix n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, et je deviens une ſtatue de neige.

HERACLIUS.

Et moi je deviens tout de feu.

(*Au milieu de cette converſation arrivent Libia et Léonide, qui ſe diſent à peu-près les mêmes choſes que Cintia et Héraclius ſe ſont dites. Toutes ces ſcènes ſont pleines de jeu de théâtre. Héraclius et Léonide ſortent et rentrent. Pendant qu'ils ſont hors de la ſcène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux ſauvages en revenant s'y méprennent, et concluent qu'Aſtolphe avait raiſon de dire que la femme eſt un tableau à double viſage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Aſtolphe,*

qui s'est retiré dans sa grotte. Enfin Phocas paraît avec sa suite, et trouve Cintia et Libia avec Héraclius et Léonide.)

CINTIA, *en montrant Héraclius à Phocas.*

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi j'ai rencontré cette figure horrible; mais je ne trouve point cette vieille carcasse qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *aux deux sauvages.*

Vous me faites souvenir de mon premier état; qui êtes-vous ?

HERACLIUS.

Nous ne savons rien de nous, sinon que ces montagnes ont été notre berceau, et que leurs plantes ont été notre nourriture : nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Jusqu'aujourd'hui, j'ai su quelque chose de moi-même, et vous autres, pourrai-je savoir aussi quelque chose de vous, si j'interroge ce vieillard qui en sait plus que vous deux ?

LEONIDE.

Nous n'en savons rien.

HERACLIUS.

Tu n'en sauras rien.

PHOCAS.

Comment ! je n'en ſaurai rien ? Qu'on examine toutes les grottes, tous les buiſſons et tous les précipices. Les endroits les plus impénétrables ſont ſans doute ſa demeure ; c'eſt là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais ; c'eſt de là qu'eſt ſorti ce ſpectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *à Libia.*

Eh bien, entrez-y avec des ſoldats, et regardez au fond.

(*Héraclius et Léonide ſe mettent à l'entrée de la caverne.*)

LEONIDE.

Que perſonne n'oſe en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera ?

LEONIDE.

Ma valeur.

HERACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure ſombre, il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention eſt impoſſible ?

HERACLIUS et LEONIDE *enſemble.*

Va, va, arrive, arrive, tu verras ſi cela eſt impoſſible.

PHOCAS.

Voilà une impertinence trop effrontée; allons, qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reſte pas dans les carquois une flèche qui ne ſoit lancée dans leur poitrine. (*b*)

(*comme on eſt prêt à tirer ſur ces deux jeunes gens, Aſtolphe ſort de ſon antre, et s'écrie :*)

ASTOLPHE.

Non pas à eux, mais à moi; il vaut mieux que ce ſoit moi qui meure; tuez-moi, et qu'ils vivent.

(*tout le monde reſte en ſuſpens, en s'écriant :*)

Qu'eſt-ce que je vois? quel étonnement! quel prodige! quelle choſe admirable!

(*les deux payſans gracieux prennent ce moment intéreſſant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette ſituation, et*

(*b*) Le lecteur peut ici remarquer que dans cet amas d'extravagances ce diſcours de *Cintia* eſt peut-être ce qui révolte le plus; on ne s'étonne point que dans un ſiècle où l'on était ſi loin du bon goût, un auteur ſe ſoit abandonné à ſon génie ſauvage pour amuſer une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu juſqu'à préſent n'eſt que contre le bon ſens; mais que *Cintia* qui a paru avoir quelques ſentimens pour *Héraclius*, et qui doit l'épouſer à la fin de la pièce, ordonne qu'on le tue lui et *Léonide*, cela choque ſi étrangement tous les ſentimens naturels, qu'on ne peut comprendre que la *Comédie fameuſe* de D. *Pedro Caldéron de la Barca* n'ait pas en cet endroit excité la plus grande indignation.

ils croient que tout cela eſt de la magie : Phocas reſte tout penſif.)

CINTIA.

Je n'ai jamais vu de léthargie pareille à celle dont le diſcours de ce bon homme vient de frapper Phocas.

PHOCAS *à Aſtolphe.*

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du Temps, de tes cheveux blancs, et de ton vieux viſage brûlé par le ſoleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta perſonne ; je t'ai vu ambaſſadeur auprès de moi. Comment es-tu ici ? je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs ; je te promets au contraire ma faveur et mes dons : lève-toi, et dis-moi ſi l'un de ces deux jeunes gens n'eſt pas le fils de Maurice, que ta fidélité ſauva de ma colère ?

ASTOLPHE.

Oui, ſeigneur, l'un eſt le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, ſans qu'il ſache qui il eſt, ni qui je ſuis ; il m'a paru plus convenable de le cacher ainſi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéiſſance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien, vois comment le deſtin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux eſt le fils de Maurice ?

ASTOLPHE.

Que c'eſt l'un des deux, je vous l'avoue ; lequel c'eſt des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le cèles ? empêcheras-tu qu'il ne meure, puiſqu'en les tuant tous deux je ſuis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire ?

HERACLIUS.

Tu peux te défaire de la crainte à moins de frais.

PHOCAS.

Comment ?

LEONIDE.

En aſſouviſſant ta fureur dans mon ſang ; ce ſera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, et je te donnerai volontiers ma vie.

HERACLIUS.

Seigneur, c'eſt l'ambition qui parle en lui, mais en moi c'eſt la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Parce que c'eſt moi qui ſuis Héraclius.

PHOCAS.

En es-tu sûr ?

HERACLIUS.

Oui.

PHOCAS.

Qui te l'a dit ?

HERACLIUS.

Ma valeur. (*c*)

PHOCAS.

Quoi ! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice ?

(*tous deux enſemble.*)

Oui.

PHOCAS *à Aſtolphe.*

Dis, toi, qui des deux l'eſt ?

HERACLIUS.

Moi.

LEONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'eſt l'un des deux ; ma tendreſſe taira qui c'eſt des deux.

PHOCAS.

Eſt-ce donc là aimer, que de vouloir que deux périſſent pour en ſauver un ? Puiſque tous deux ſont également réſolus à mourir, ce n'eſt point moi qui ſuis tyran. Soldats, qu'on frappe l'un et l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penſeras mieux.

(*c*) On voit que dans cet amas d'aventures et d'idées romaneſques, il y a de temps en temps des traits admirables. Si tout reſſemblait à ce morceau, la pièce ferait au-deſſus de nos meilleures.

PHOCAS.

Que veux-tu dire ?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te causerait bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela ?

ASTOLPHE.

C'eſt que l'un des deux eſt ton propre fils ; et pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or, que me donna autrefois cette villageoiſe, qui m'avoua tout dans ſa douleur, qui me donna tout, et qui ne ſe réſerva pas même ſon fils. A préſent que tu es sûr que l'un des deux eſt né de toi, pourras-tu les faire périr l'un et l'autre ?

PHOCAS.

Qu'ai-je entendu ? qu'ai-je vu ?

CINTIA.

Quel événement étrange !

PHOCAS.

O ciel ! où ſuis-je ? Quand je ſuis près de me venger d'un ennemi qui pourrait me ſuccéder, je trouve mon véritable ſucceſſeur ſans le connaître ; et le bouclier de l'amour repouſſe les traits de la haine. Ah ! tu me diras quel eſt le ſang de Maurice, quel eſt le mien.

ASTOLPHE.

C'eſt ce que je ne te dirai pas. C'eſt à ton fils de

ſervir de ſauvegarde au fils de mon prince, de mon ſeigneur.

PHOCAS.

Ton ſilence ne te ſervira de rien; la nature, l'amour paternel parleront; ils me diront ſans toi quel eſt mon ſang; et celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas, ſera conduit au ſupplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuſe de la nature. Cet amour paternel eſt ſans force et ſans chaleur quand un père n'a jamais vu ſon fils, et qu'un autre l'a nourri. Crains que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre ſang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, ſi tu ne me déclares qui eſt mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu ſais que les morts gardent le ſecret.

PHOCAS.

Eh bien, je ne te donnerai point la mort, vieil inſenſé, vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible priſon; et cette longue mort t'arrachera ton ſecret pièce à pièce.

(*Phocas renverſe le vieil Aſtolphe par terre, les deux jeunes gens le relèvent.*)

HERACLIUS et LEONIDE.

Non, ta fureur ne l'outragera pas ; que gagnes-tu à le maltraiter ?

PHOCAS.

Osez-vous le protéger contre moi ?

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il a sauvé notre vie, n'est-il pas juste que nous gardions la sienne ?

PHOCAS.

Ainsi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs ?

HERACLIUS.

Non pas dans le mien ; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas et d'une paysanne.

LEONIDE.

Et moi, quand je regarderais l'honneur d'être ton fils comme un suprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la présomption de vouloir être au-dessus de moi.

PHOCAS.

Quoi ! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas ?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'est donc Phocas ?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice ! ô malheureux Phocas ! je ne peux trouver un fils pour régner, et tu en trouves deux pour mourir. Ah ! puiſque ce perfide reſte le maître de ce ſecret impénétrable, qu'on le charge de fers, et que la faim, la ſoif, la nudité, les tourmens, le faſſent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts ſur la place.

PHOCAS.

Ah ! c'eſt-là aimer. Hélas ! je cherchais auſſi à aimer l'un des deux. Que mon indignation ſe venge ſur l'un et ſur l'autre, et qu'elle s'en prenne à tous trois.

(*Les ſoldats les entourent.*)

HERACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LEONIDE.

Je vous tuerai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence ; qu'eſpèrent-ils ? qu'on les traîne en priſon, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfans, ma vie eſt trop peu de choſe, ne lui ſacrifiez pas la vôtre.

LIBIA *à Phocas.*

Seigneur. . . . . .

PHOCAS.

Ne me dites rien, je ſens un volcan dans ma poitrine, et un Etna dans mon cœur.

(*Cette ſcène terrible, ſi étincelante de beautés naturelles, eſt interrompue par les deux payſans gracieux. Pendant ce temps-là les deux ſauvages ſe défendent contre les ſoldats de Phocas. Cintia et Libia reſtent préſentes ſans rien dire. Le vieux ſorcier Liſippo, père de Libia, arrive.*)

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens ſont peu de choſe ; je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat ; que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune et le ſoleil obéiſſent à ma voix.

(*Auſſitôt la terre tremble, le théâtre s'obſcurcit, on voit les éclairs, on entend la foudre, et tous les acteurs ſe ſauvent en tombant les uns ſur les autres.*)

C'eſt ainſi que finit la première journée de la pièce de *Caldéron.*

SECONDE JOURNÉE.

IL y a des beautés dans la ſeconde journée comme il y en a dans la première, au milieu de ce chaos de folies inconſéquentes. Par exemple, CINTIA, en parlant à LIBIA de ce ſauvage qu'on appelle HERACLIUS, lui parle ainſi :

„ Nous

„ Nous ſommes les premières qui avons vu combien ſa rudeſſe eſt traitable. . . . . J'en ai eu compaſſion, j'en ai été troublée ; je l'ai vu d'abord ſi fier, et enſuite ſi ſoumis avec moi ! Il s'animait d'un ſi noble orgueil, en ſe croyant le fils d'un empereur ; il était ſi intrépide avec Phocas ; il aimait mieux mourir que d'être le fils d'un autre que de Maurice ! enfin ſa piété envers ce vénérable vieillard ! Tout doit te plaire comme à moi. „

Cela eſt naturel et intéreſſant. Mais voici un morceau qui paraît ſublime ; c'eſt cette réponſe de PHOCAS au ſorcier LISIPPO, quand celui-ci dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en oſant ſe défendre ſeuls contre tant de monde. PHOCAS répond :

„ C'eſt ainſi qu'en juge ma valeur ; et en voyant l'excès de leur courage, je les ai cru tous deux mes fils. „

PHOCAS dit enfin au bon homme ASTOLPHE, qu'il eſt content de lui et des deux enfans qu'il a élevés, et qu'il les veut adopter l'un et l'autre ; mais il s'agit de les trouver dans les bois et dans les antres où ils ſe ſont enfuis. On propoſe d'y envoyer de la muſique au lieu de gardes :

„ Car (dit Aſtolphe) puiſque le ſon des inſtrumens les a fait ſortir de notre caverne, il les attirera une ſeconde fois. „

On détache donc des muſiciens avec les deux payſans gracieux.

Cependant, le ſorcier perſuade à PHOCAS que toute cette aventure pourrait bien n'être qu'une illuſion, qu'on n'eſt sûr de rien dans ce monde, que la vérité eſt par-tout jointe au menſonge.

„ Pour vous en convaincre, dit-il, vous verrez tout-à-l'heure un palais ſuperbe, élevé au milieu de ces déſerts ſauvages. Sur quoi eſt-il fondé? ſur le vent; c'eſt un portrait de la vie humaine. „

Bientôt après, HERACLIUS et LEONIDE reviennent au ſon de la muſique, et HERACLIUS fait l'amour à CINTIA, à peu-près comme *Arlequin ſauvage*. Il lui avoue d'ailleurs qu'il ſe ſent une ſecrète horreur pour PHOCAS. Les payſans gracieux apprennent à HERACLIUS et à LEONIDE que PHOCAS eſt à la chaſſe au tigre, et qu'il eſt dans un grand danger. LEONIDE s'attendrit au péril de PHOCAS; ainſi la nature s'explique dans LEONIDE et dans HERACLIUS; mais elle ſe dément bien dans le reſte de la pièce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le ſorcier fait paraître; on leur donne des habits de gala. CINTIA leur fait encore entendre de la muſique. On répond en chantant, à toutes leurs queſtions. On chante à deux chœurs : le premier chœur dit : *On ne ſait ſi leur origine royale eſt menſonge*

ou vérité. Le fecond chœur dit : *Que leur bonheur foit vérité et menfonge.* Enfuite on leur préfente à chacun une épée.

„ Je ceins cette épée en friffonnant (dit Héraclius) : je me fouviens qu'Aftolphe me difait que c'eft l'inftrument de la gloire, le tréfor de la renommée ; que c'eft fur le crédit de fon épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du tréfor royal : plufieurs la prennent comme un ornement, et non comme le figne de leur devoir. Peu de gens oferaient accepter cette feuille blanche, s'ils favaient à quoi elle oblige. „

Pour LEONIDE, quand il voit ce beau palais et ces riches habits dont on lui fait préfent, *Tout cela eft beau*, dit-il, *cependant je n'en fuis point ébloui ; je fens qu'il faut quelque chofe de plus pour mon ambition.* L'auteur a voulu ainfi développer dans le fils de MAURICE l'inftinct du courage, et dans le fils de PHOCAS l'inftinct de l'ambition. Cela n'eft pas fans génie et fans artifice ; et il faut avouer (pour parler le langage de Caldéron) qu'il y a des traits de feu qui s'échappent au milieu de ces épaiffes fumées.

PHOCAS vient voir les deux fauvages ainfi équipés ; ils fe profternent tous deux à fes pieds, et les baifent. PHOCAS les traite tous deux comme fes enfans. HERACLIUS fe jette encore une fois à fes pieds, et les baife

encore; avilissement qui n'était pas nécessaire. LEONIDE, au contraire, ne le remercie seulement pas. PHOCAS s'en étonne.

„ De quoi aurais-je à te remercier? (lui dit Léonide): si tu me donnes des honneurs, ils sont dus à ma naissance, quelle qu'elle soit: si tu m'as accordé la vie, elle m'est odieuse quand je me crois fils de Maurice. Je ne hais pas cette arrogance, répond Phocas. „

Les paysans gracieux se mêlent de la conversation. La reine CINTIA et LIBIA arrivent; elles ne donnent aucun éclaircissement à PHOCAS, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces disparates arrive un ambassadeur du duc de Calabre, et cet ambassadeur est le duc de Calabre lui-même. Il baise aussi les pieds de PHOCAS, pour mériter, dit-il, de lui baiser la main. PHOCAS le relève; le prétendu ambassadeur parle ainsi:

„ Le grand duc Fréderic sachant, ô empereur! que vous êtes en Sicile, m'envoie devers vous et devers la reine Cintia, pour vous féliciter tous deux; vous, de votre arrivée, et elle, de l'honneur qu'elle a de posséder un tel hôte; il veut mériter de baiser sa main blanche. Mais, pour venir à des matières plus importantes, le grand duc mon maître m'a chargé de vous dire, qu'étant fils de Cassandre, sœur de l'empereur

Maurice, dont le monde pleure la perte, il ne doit point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à l'empire; mais que s'il ne se trouve point d'héritier plus proche que Maurice, c'est à mon maître qu'appartient le bonnet impérial et la couronne de laurier, comme un droit héréditaire. Il vous somme de les restituer. »

PHOCAS.

Ne poursuis point; tais-toi, tu n'as dit que des folies. De si sottes demandes ne méritent point de réponse; c'est assez que tu les aies prononcées.

LEONIDE.

Non, seigneur, ce n'est point assez; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par lesquelles on peut faire sauter au plus vite monsieur l'ambassadeur?

HERACLIUS.

Léonide, prends garde: il vient sous le nom sacré d'ambassadeur: n'aggravons point les motifs de mécontentement que peut avoir son maître.

PHOCAS *à l'ambassadeur.*

Pourquoi restes-tu ici? n'as-tu pas entendu ma réponse?

FREDERIC.

Je ne demeurais que pour vous dire que la dernière raison des princes, est de la poudre, des canons et des boulets. (*d*)

(*d*) Le lecteur remarque assez ici l'érudition de *Caldéron*, et celle des spectateurs à qui il avait à faire. De la poudre et des boulets au cinquième siècle, sont dignes de la conduite de cette pièce.

PHOCAS.

Eh bien ſoit. — Que ferons-nous, Cintia ?

CINTIA.

Pour moi, mon avis eſt, qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des feſtins, des bals, de la muſique et des danſes.

PHOCAS.

Vous avez raiſon : entrons dans ces jardins et divertiſſons-nous, pendant que l'ambaſſadeur s'en ira.

(*Léonide et Héraclius reſtent enſemble. Le vieux bon homme Aſtolphe vient ſe jeter à leurs pieds. Ce vieillard qui n'a pas un ſouffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de ſa priſon. Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y conſens, puiſque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une ſi grande ſplendeur et une ſi grande majeſté.*)

LEONIDE.

En quelle majeſté nous vois-tu donc, puiſque tu nous laiſſes encore dans le doute où nous ſommes, et que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner ſottement à celui qui n'y a point de droit ?

HERACLIUS.

Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

LEONIDE.

Qu'eſt-ce donc que je lui dois ? Il a été notre tyran dans une éducation ruſtique ; il a été le voleur de ma

vie, au milieu des précipices et des cavernes. Ne devait-il pas, puiſqu'il ſavait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naiſſance, nous apprendre à manier les armes ?

PHOCAS (*qui entre doucement ſur la pointe du pied pour les écouter.*)

En vérité, Léonide parle très-bien, et avec un noble orgueil.

HERACLIUS.

Mais il eſt clair qu'il a protégé celui de nous deux qui eſt le fils de Maurice, qu'il s'eſt enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuſe, et dis-moi, n'eſt-ce pas auſſi une piété bien ſignalée d'avoir auſſi conſervé le fils de Phocas qu'il connaiſſait, et qui était en ſon pouvoir ? N'a-t-il pas également pris ſoin de l'un et de l'autre ?

PHOCAS, *derrière eux.*

En vérité, Héraclius parle fort ſagement.

LEONIDE.

Quelle eſt donc cette fidélité ? Il a été compatiſſant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, et de nous inſtruire de notre deſtinée : mourrait qui mourrait, et régnerait qui régnerait.

HERACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LEONIDE.

Tais-toi, puiſque tu prends ſon parti; tu me mets ſi fort en colère, que je ſuis près de. . . . .

ASTOLPHE.

De quoi? ingrat, parle.

LEONIDE.

D'être ingrat, puiſque tu m'appelles ainſi; vieux traître, vieux tyran!

(*Léonide lui ſaute à la gorge et le jette par terre; Héraclius le relève.*)

ASTOLPHE.

Ah! je ſuis tout briſé.

HERACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a ſecouru puniſſe ce brutal.

(*Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris; les deux payſans gracieux s'en vont en diſant chacun leur mot.*)

ASTOLPHE.

Mes enfans, mes enfans, arrêtez!

(*Phocas paraît alors: Cintia et le ſorcier arrivent.*)

PHOCAS *à Héraclius.*

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fais point une mauvaiſe affaire.

HERACLIUS.

Non, ſeigneur, je ne le tuerai pas, puiſque vous le défendez. Il vivra, madame, puiſque vous le voulez.

(*Léonide*

(*Léonide relevé s'excuſe devant Phocas et Cintia de ſa chute ; il dit qu'on n'en eſt pas moins valeureux pour être mal-adroit, et veut courir après Héraclius pour s'en venger ;* PHOCAS *l'en empêche, et doutant toujours lequel des deux eſt ſon fils, il dit à Cintia :*)

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, et je n'ai rien vu ; mais dans mes incertitudes, je ſens que tous deux me plaiſent également, qu'ils ſont également dignes de moi, l'un par ſon courage opiniâtre, et l'autre par ſa modération.

TROISIEME JOURNÉE.

LA troiſième journée reſſemble aux deux autres. La reine CINTIA donne toujours des concerts aux deux ſauvages pour les polir ; et ces deux princes, qui ſont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuiſent en galanterie ſur les yeux et ſur la voix de CINTIA et de LIBIA. Enfin LIBIA découvre à HERACLIUS, en préſence de LEONIDE, qu'HERACLIUS eſt le fils de Maurice.

Comment le ſavez-vous? (dit Héraclius) C'eſt (répond Libia) que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fît mourir avec ſon ſecret.

LIBIA.

Oui, c'eſt à vous, Héraclius, qu'appartient l'empire invincible de Conſtantinople.

CINTIA.

Oui, non-ſeulement l'empire, mais auſſi la Sicile où je règne, qui eſt une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce ſecret; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le ſecret tant qu'il vivra; car l'empereur eſt hydropique de mon ſang, et il s'aſſouvirait du vôtre et du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le ſecret, et voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, et voyons comme vous pourrez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que ſur le champ

LIBIA.

Pluſieurs ne vous ſuivent.

CINTIA.

Pluſieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impoſſible,

CINTIA.

Je vois évidemment l'impoſſibilité,

(*toutes deux enſemble.*)

Que vous réuſſiſſiez tant que Phocas ſera en vie.

LEONIDE.

Ecoutez, Libia.

HERACLIUS.

Cintia, attendez.

LEONIDE.

Incertain ſur tout ce que j'ai entendu,

HERACLIUS.

Etonné de tout ce que j'apprends,

LEONIDE.

Je meurs de chagrin.

HERACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS *dans le fond du théâtre, ayant feint de dormir.*

Déjà ils ſont informés de cette tromperie, et perſuadés de la vérité à mon préjudice; il eſt bien force qu'entre deux ſentimens ſi contraires et ſi diſtincts, celui d'ennemi et celui de père, le ſang faſſe ſon devoir. Je vais leur parler tout à l'heure: mais non; il vaut mieux que je les obſerve finement; car il eſt clair qu'ils diſſimulent avec moi, et qu'ils ne ſe confient qu'à elles; de manière que je vais une ſeconde fois faire ſemblant d'avoir ſommeil.

Je flotte toujours dans mes incertitudes : mon cœur ſe partage néceſſairement en deux ſentimens contraires, celui de père et celui d'ennemi ; allons, voyons ſi la nature ſe fera connaître. Je viens pour leur parler. Mais non ; il vaut mieux les épier avec prudence ; il eſt clair qu'ils diſſimulent avec moi, et qu'ils ne ſe confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce ſonge finiſſe.

LEONIDE, *ſans voir Phocas.*

J'avoue que je me ſuis ſenti pour Phocas je ne ſais quelle affection ſecrète ; mais je vois à préſent que ce ſentiment ne venait que de mon orgueil qui aſpirait à l'empire. La même tendreſſe me prend actuellement pour Maurice, et je ſens que ce faux amour que je croyais ſentir pour Phocas n'était au fond que de la haine, quand j'imagine qu'il eſt un tyran et qu'il m'ôte l'empire qui était à moi. (*e*)

HERACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger. Mais, n'importe ; je triomphe d'avoir ſu quel noble ſang échauffe mes veines, quoiqu'à préſent ce feu ſoit attiédi.

(*e*) On ſent combien ce diſcours eſt abſurde : comment l'empire était-il à *Léonide?* parlerait-il autrement ſi on lui avait dit qu'il eſt le fils de *Maurice?* chacun d'eux croit-il que c'eſt à lui que *Libia* et *Cintia* ont parlé? Tout cela paraît d'une démence inconcevable.

PHOCAS, *derrière eux.*

Je ne peux rien avérer ſur ce qu'ils diſent : approchons-nous pour les écouter ; peut-être que du menſonge on paſſera à la vérité. Je me ſens trop troublé par les inquiétudes de tout ce ſonge, dont la rêverie eſt un vrai délire.

LEONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raiſon, ni jugement ; je ne veux que régner ; et je ferai tout pour y parvenir.

HERACLIUS.

Et moi, je n'ai d'autre ambition, d'autre déſir, que d'être digne de ce que je ſuis. Laiſſons au ciel l'accompliſſement de mes deſſeins. Il ſoutiendra ma cauſe.

(*Ici Héraclius ſe retire un moment ſans qu'on en ſache la raiſon.*)

LEONIDE.

Il eſt parti, et je reſte ſeul. Non, je ne ſuis pas ſeul ; mes inquiétudes, mes peines, ſont avec moi ; je ſuis ſi ſaiſi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier ſacré des empereurs, que je ne ſais comment je réſiſte aux emportemens de ma colère.

HERACLIUS, *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes ; mais ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à perſonne.

LEONIDE.

Cependant ſi Libia m'a fait entendre, en m'en diſant davantage, que quand Phocas ſera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois eſpérer (*f*). Mais quoi ? je me ſuis ſenti une ſecrèteinclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette ſecrète inclination ? Sans doute : donc, qu'eſt-ce que je crains ? pourquoi reſté-je en ſuſpens ?

HERACLIUS.

Que prétend là Léonide ?

(*Léonide tire ici ſon poignard, Héraclius tire le ſien, et Phocas qui était endormi s'éveille.*)

LEONIDE.

Qu'il meure.

HERACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Qu'eſt-ce que je vois ?

LEONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, et que c'eſt moi qui me ſuis oppoſé à ſa fureur.

HERACLIUS.

C'eſt Léonide qui voulait t'aſſaſſiner, et c'eſt moi qui te ſauve la vie.

(*f*) *Libia* ne lui a rien dit de cela ; c'eſt à *Héraclius* qu'elle a tenu ce propos : apparemment qu'il y a dans cette ſcène un jeu de théâtre, tel que chacun des deux princes puiſſe croire que *Libia* s'adreſſe à lui, l'appelle *Héraclius*, et déclare qu'il eſt fils de *Maurice*.

PHOCAS.

Ah ! malheureux, je ne ſuis ni endormi ni éveillé ; j'entends crier : Qu'il meure ; j'entends crier : Qu'il ne meure pas ; je confonds ces deux voix ; aucune n'eſt diſtincte ; ce ſont deux métaux fondus enſemble que je ne peux démêler ; il m'eſt impoſſible de rien décider. Si je m'arrête à l'action et aux paroles, tout eſt égal de part et d'autre ; chacun d'eux a un poignard dans la main.

HERACLIUS.

Je me ſuis armé de ce poignard quand j'ai vu que Léonide tirait le ſien pour te frapper.

PHOCAS.

Prenons garde ; je ne peux, il eſt vrai, porter un jugement aſſuré ſur les voix que j'ai entendues, ſur l'action que j'ai vue ; mais l'épouvante que j'ai reſſentie dans mon cœur, me dit par des cris étouffés que c'eſt toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard, font hériſſer mes cheveux ſur ma tête. Défends-moi, Léonide ; toute ma valeur tremble encore à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardieſſe, de cette ſanglante audace ; il me ſemble que je le vois encore eſcrimer avec cet aſpic de métal et ces regards de baſilic.

HERACLIUS.

Eh ! Seigneur, quand je mets à vos pieds, non-

ſeulement ce poignard, mais auſſi ma vie, pourquoi vous fais-je peur ?

PHOCAS.

Liſippo, Cintia, Libia, puiſque vous êtes mes amis et mes commenſaux, ſachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HERACLIUS.

Ah ! ſi une fois ils en ſont perſuadés, ils me tueront. Ah, Ciel ! où m'enfuirai-je dans un ſi grand péril ?

(*il s'en va, et on le laiſſe aller.*)

PHOCAS, *quand Héraclius eſt parti.*

Défendez-moi contre lui.

LEONIDE.

(*à part.*)

Moi, Seigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en ſuis tiré.... Oui, Seigneur, je le ſuivrai ; ſon châtiment ſera égal à ſa trahiſon ; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide ; la fuite du traître eſt un nouvel indice de ſon crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend ſubitement, Seigneur ?

PHOCAS.

Je ne ſais ce que c'eſt ; c'eſt une léthargie, un évanouiſſement, un tournement de tête, un ſpaſme, une frénéſie, une angoiſſe ; mes idées ſont toutes troublées ; je ne ſais ſi c'eſt un ſonge, ſi tout cela eſt vrai ou faux.

C'eſt un crépuſcule de la vie ; je ne ſuis ni mort ni vivant ; chacun d'eux prétend qu'il voulait me ſauver au lieu de me tuer. Je ne ſais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius eſt coupable , et que ſi Léonide ne m'avait ſecouru , Héraclius ſe ſerait baigné dans mon ſang. Je jurerais que cet Héraclius eſt le fils de Maurice ; toute ma colère crève ſur lui. Dites-moi ce que vous en penſez, et ſi je juge bien ou mal.

CINTIA.

Tout cela eſt ſi obſcur, qu'on ne peut pas juger de leur intention ; il faut les entendre : notre jugement ne peut atteindre à ce qui n'eſt pas ſur les lèvres.

PHOCAS *à Liſippo.*

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien ſur cette étrange aventure ?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déjà tout dit; mais la déité qui m'inſpire, me menace ſi je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia, et les autres, à dire ce qu'ils ſavent de ces prodiges ?

(*Tous enſemble.*)

On ne pourra nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi ?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des deſtinées eſt arrivé.

ISMENIA.

Oui, ce jour même, cet inſtant même.

(*Tous enſemble.*)

Nous ſommes entraînés par la force de l'enchantement.

(*ils diſparaiſſent tous avec le palais. Phocas et Liſippo reſtent ſur la ſcène.*)

PHOCAS.

Ecoute, eſpère tout de moi.

LISIPPO.

C'eſt en vain; je dois vous laiſſer dans la ſituation où vous êtes. Jugez, par ce que vous avez vu, des raiſons de mon ſilence.

(*il ſort.*)

PHOCAS.

Eh bien, tu t'en vas auſſi?

(*on entend derrière la ſcène des cris de chaſſeurs.*)

A la forêt, à la montagne, au buiſſon, au rocher.

(*Libia et Cintia derrière la ſcène appellent Phocas.*)

PHOCAS.

Ils m'ont tous laiſſé ici dans la plus grande incertitude; je n'ai pu ſavoir autre choſe d'eux tous, ſinon qu'Héraclius m'a voulu ſecourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, et que Léonide eſt un aſſaſſin, quand mon cœur me dit qu'il volait

à mon ſecours. O abyme impénétrable ! que de choſes tu me dis, et que de choſes tu me caches !

(*on entend derrière le théâtre :*)

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA, *dans le fond du théâtre.*

Allons, courons après lui. Sans doute, puiſque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, et il revient pour chercher quelque nouvelle proie. (*g*)

(*tous les chaſſeurs appellent ici leurs chiens, et les nomment par leurs noms.*)

PHOCAS, *ſur le devant du théâtre.*

Ainſi donc, afin que la concluſion de cette terrible aventure réponde à ſon commencement, voici mon tigre qui revient ſur moi, pourſuivi par les chiens, ſans que j'aye le temps de me mettre en défenſe. J'ai des vaſſaux, des domeſtiques, des amis ; et aucun d'eux ne vient à mon ſecours.

(*Héraclius et Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette pièce.*)

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Je t'ai entendu ; j'accours à ta voix.

HERACLIUS.

Je reviens pour ſavoir.... Mais que vois-je ?

(*g*) Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *affamé*, de *hambre*, *faim*.

LEONIDE.

Je viens ſavoir. . . . . Mais qu'aperçois-je ?

HERACLIUS.

Tu aperçois mon ancien habit de peau.

LEONIDE.

Tu vois auſſi le mien.

HERACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai ſongé ?

LEONIDE.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu ?

HERACLIUS.

Qu'eſt devenu ce beau palais ? où était-il ?

LEONIDE.

Qui a emporté cet édifice ?

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous ? Depuis hier juſqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre ; les rochers ont été mon lit ; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin, juſqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes ſauvages, les aboiemens des chiens : j'ai appelé ; vous êtes venus ; ſurement Cintia et Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvés à leur ordinaire au ſon de la muſique. Soyez les bien-venus.

(*tous les chaſſeurs, derrière le théâtre.*)

Allons tous, allons tous ; nous les découvrirons ici.

(*les dames arrivent avec les deux payſans gracieux et une ſuite nombreuſe. Les payſans gracieux ſont fort étonnés de voir qu'Héraclius et Léonide n'ont plus leurs beaux habits.*)

Qu'avez-vous fait, *dit un des gracieux*, de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux ?

LEONIDE.

Je n'en ſais rien.

(*les dames font des complimens à Phocas ſur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux payſans gracieux ſoutiennent à Héraclius et à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais ; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.*)

PHOCAS.

Quoi qu'il en ſoit de ce palais, qui ſans doute eſt un enchantement, j'ai déjà dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un et à l'autre, que de me venger de l'un des deux ; allons-nous en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtemens de ſauvages en habits royaux, et où nous ferons des feſtins et des réjouiſſances.

LEONIDE.

O Ciel ! ſera-ce une fiction ? et ce que nous avons vu était-il une vérité ? quel eſt le certain ? quel eſt l'incertain ? je n'y conçois rien ; mais n'importe, allons-nous en où nous ſerons bien logés, pompeuſement vêtus et bien ſervis : que ce ſoit une vérité ou un menſonge, qui jouit, jouit ; ſoit que les choſes ſoient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baiſe ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très-ſagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas auſſi des grâces que je te fais?

HERACLIUS.

Non, Seigneur; quand je vois que la pourpre et l'émail de Tyr ne cauſent que des peines, et que les pompes royales ſont ſi paſſagères qu'on ne ſait pas ſi elles ſont un menſonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes ſauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraiſſent et qui diſparaiſſent, et qu'on ne ſait ſi elles ſont vraies ou fauſſes.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HERACLIUS.

Et moi je m'entends un peu.

(*le vieil Aſtolphe et Liſippo arrivent, et s'arrêtent au fond du théâtre.*)

ASTOLPHE.

J'ai ſu que Léonide et Héraclius étaient avec Phocas; je viens les voir, mais je n'oſe approcher.

LISIPPO.

Je veux ſavoir quel parti ils auront pris, et je vais de ce côté.

PHOCAS *à Héraclius.*

Eh bien, ingrat, tu mépriſes donc mes bontés?

HERACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les expofer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te fupplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'eft-ce pas agir en défefpéré au mépris de mon honneur ?

HERACLIUS.

Non, Seigneur; il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus font une preuve de ta trahifon. Que fais-je ? je réprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahifon pouvez-vous avoir découverte en lui, puifqu'il arrive tout à l'heure ?

PHOCAS.

Va, ingrat, puifque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HERACLIUS.

Eh bien, c'eft la vérité; et puifque tu fais le fecret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je fuis le fils de Maurice; et je m'énorgueillis à tel point d'un fi beau titre, que je dirai mille fois que Maurice eft mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais affez; mais de qui le fais-tu ?

HERACLIUS.

D'un témoin irréprochable; c'eſt Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi! comment? quand? et de qui aurais-je pu le ſavoir?

HERACLIUS.

C'eſt Aſtolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer! quel eſpoir me reſte-t-il? Moi, Madame, je vous l'ai dit?

CINTIA.

Non, Aſtolphe ne m'a rien dit, et moi je ne t'ai point parlé.

HERACLIUS.

S'il vous a dit ce grand ſecret, je le paye aſſez par ma mort; et toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naiſſance, puiſque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi es-tu ſi hardi de la nier à préſent, et de manquer de reſpect à Cintia?

CINTIA.

Je t'ai déjà dit que je ne ſais rien du tout.

HERACLIUS *à Cintia.*

Pour toi, je ne te réplique rien; mais à celui-ci, qui après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, et la vie que je lui ai ſauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE.

ASTOLPHE.

Quoi ! quel palais ?

LEONIDE *à Héraclius.*

Arrête, ne le maltraite point ſans raiſon ; car s'il eſt vrai que nous avons été dans ce palais, il ne l'eſt pas que nous ſoyons, toi le fils de Maurice, et moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice eſt mon père, et je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi ! je te l'ai dit ? quand t'ai-je vu ? quand t'ai-je parlé ?

LEONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le ſorcier l'avait deviné par ſa profonde ſcience.

LISIPPO.

(*à part.*)

Ah ! voilà l'enchantement rompu.

(*à Léonide.*)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flatter ainſi ton audace, et me faire dire ce que je n'ai point dit ?

Un des payſans gracieux.

Il faut que le diable s'en mêle, il eſt déchaîné.

PHOCAS.

Puiſque cette confuſion augmente, venons à bout de ſortir de ce profond abyme. — Aſtolphe, j'ai voulu ſavoir ton ſecret ; j'ai employé des moyens qui m'ont

inſtruit. On m'a appris qu'être Héraclius c'eſt être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce ſerait donc la première vérité que le menſonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reſte aucun ſcrupule dans l'eſprit de Léonide, explique-toi clairement.

ASTOLPHE.

Seigneur, puiſque vous le ſavez, que puis-je dire?

CINTIA.

Et toi, traître Liſippo, pourquoi viens-tu ici?

LISIPPO *à Phocas.*

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le ſilence. Ses ſourcils froncés me menacent; il n'eſt plus temps de feindre: Léonide eſt votre fils, c'eſt aſſez que je l'affirme, et qu'Aſtolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'eſt plus qu'il ne faut. Mes vaſſaux, mes ſujets, Léonide eſt votre prince.

Tous les acteurs crient:

Vive Léonide!

PHOCAS.

Vive Léonide, et meure Héraclius!

CINTIA.

Arrêtez.

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius?

CINTIA.

Oui, je l'empêche; il eſt venu ſur votre parole et ſur la mienne; il faut la tenir; et ſi vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon ſein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée?

CINTIA.

De ne le faire mourir, ni de l'empriſonner.

PHOCAS.

Eh bien, pour vous et pour moi j'accomplirai ma promeſſe. Allez, vous autres; faites démarrer cette barque qui eſt ſur la rive, percez-en le fond. — Madame, je le laiſſerai vivant, puiſque je ne lui donne point la mort; il ne ſera point priſonnier, puiſque je l'envoie courir la mer à ſon aiſe. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HERACLIUS *aux gens de Phocas.*

Non, ruſtres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puiſque mon tombeau eſt dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier et le dernier que j'ai vu. Adieu, Aſtolphe, mon père, je vous laiſſe au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, et qui a dit la vérité en mentant. (*h*)

(*h*) C'eſt que *Phocas* a fait ſemblant de ſavoir qu'*Héraclius* était fils de *Maurice*, n'en étant pas certain, et voulant tirer cet aveu d'*Aſtolphe*. Ainſi, ſelon *Caldéron*, *tout eſt menſonge et vérité.*

PHOCAS.

Eſpère mieux, et vois ſi j'ai de la compaſſion. Je ne t'envie point la conſolation d'être avec cet Aſtolphe qui t'a ſervi de père. Qu'on entraîne auſſi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me ſoucie plus de la vie, puiſque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié !

LIBIA.

Quel malheur !

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confuſion !

PHOCAS.

A préſent, afin que les échos de leurs gémiſſemens ne viennent point juſqu'à nous, commençons nos réjouiſſances ; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaiſſe ; que tous mes vaſſaux lui baiſent la main, et qu'ils diſent à haute voix : Vive Léonide !

HERACLIUS.

O Cieux, favoriſez-moi !

ASTOLPHE.

O Cieux, ayez pitié de nous !

(*la muſique chante :* Vive Léonide !)

LEONIDE.

Que tout ceci ſoit une vérité ou un menſonge, que cela ſoit certain ou faux, que l'enchantement finiſſe ou qu'il dure, je me vois en attendant héritier de l'empire; et quand le deſtin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêcherait pas d'avoir goûté une ſi grande félicité à côté d'un ſi grand péril.

HERACLIUS.

Ciel, favoriſez-moi!

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous!

(*la muſique recommence, et chante:* Vive Léonide! *on entend de l'artillerie, des tambours et des trompettes.*)

PHOCAS *à Héraclius et à Aſtolphe.*

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours et du canon, qui paraiſſent vouloir changer nos divertiſſemens en appareil de guerre.

CINTIA (*qui apparemment s'en était allée, et qui revient ſur le théâtre.*)

Je regardais d'une vue de compaſſion le combat des vents et des flots, et ce gonflement paſſager des vagues qui ſe jouent en bouillonnant ſur ces vaſtes champs verts et ſalés, lorſque j'ai vu de loin dans le golfe une vaſte cité de navires, qui ont fait une ſalve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

C'eſt apparemment quelque roi voiſin, feudataire de l'empire (comme ils le ſont tous), qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur; en obſervant de plus près ces voiles enflées je penche à croire plutôt....

PHOCAS.

Quoi ?

LISIPPO.

Que c'eſt la flotte du prince de Calabre, dont l'ambaſſadeur eſt venu nous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joie et nos divertiſſemens. Cette flotte ne m'inſpire aucune épouvante; je vais enrôler du monde; et pendant que ces vaiſſeaux répéteront leurs ſalves d'artillerie, qu'on répète nos chants d'allégreſſe.

LEONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où ſa naiſſance l'engage.

CINTIA.

Je te ſuis, malgré moi, avec mes gens.

(*ils ſuivent Phocas; Aſtolphe et Héraclius reſtent. Tous deux enſemble s'écrient :* O Cieux! ayez pitié de nous! *On voit avancer la flotte de Frédéric, et on entend :* A terre, à terre; aux armes, aux armes! guerre, guerre!)

HERACLIUS et ASTOLPHE.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins!

Troupe de ſoldats de Phocas.

Vive Léonide! vive Léonide!

FREDERIC, *grand duc de Calabre, deſcendant de ſon vaiſſeau.*

Prenons terre; formons nos eſcadrons; que les ennemis ſurpris ſoient épouvantés; qu'ils ne ſachent mon débarquement que par moi, puiſque les eaux et les vents m'ont été ſi favorables; que le ſang et le feu faſſent voir un autre élément. Le deſtin m'a fait prince de Calabre: je ſuis neveu de Maurice; ſa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi payerais-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit? ſurtout lorſque je ſais que le fils poſthume de Maurice eſt perdu, et qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à ſa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile. Les deſtinées ne m'appellent-elles pas à l'empire, puiſque le tyran eſt ici mal accompagné? n'eſt-ce pas à moi de ſoutenir mes droits par mer et par terre, et de venger à la fois Frédéric et Maurice? Enfin, quand je n'aurais d'autre raiſon d'entreprendre cette guerre glorieuſe que les prédictions ſiniſtres de Liſippo, cette raiſon me ſuffirait; et je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte ſur ſes craintes.

(*on voit de loin Aſtolphe ſur le rivage, et Héraclius qui*

s'élance hors du bateau percé, où on l'avait déjà porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.)

FREDERIC.

Quelle voix entends-je ſur les eaux ? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles ? quel bruit de deſtruction ! Autant que ma vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci eſt monſtrueux. J'entends la voix d'un homme ; mais il ſouffle comme un animal : ce n'eſt point un oiſeau, car il ne vole pas : ce n'eſt point un poiſſon, car il ne nage pas ; il eſt pouſſé par les vagues qui ſe briſent contre ces rochers.

(Aſtolphe ſur le rivage embraſſe Héraclius qui ſort de la mer.)

HERACLIUS.

O Cieux ! ayez pitié de nous.

ASTOLPHE.

O Cieux ! nous implorons votre ſecours.

FREDERIC.

Il paraiſſait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, et maintenant en voilà deux ſur le rivage.

ASTOLPHE *à Héraclius.*

Je rends grâce au ciel qui t'a délivré de la mer.

FREDERIC.

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des algues marines, des vents, des flots et du limon, au lieu d'être couverts d'écailles, ſont-ils couverts de poil ? Qui êtes-vous ?

ASTOLPHE.

ASTOLPHE.

Deux hommes ſi infortunés, que le deſtin qui voulait nous donner la mort n'a pu en venir à bout.

HERACLIUS.

Nous ſommes les enfans des rochers; la mer n'a pu nous ſouffrir, et nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des ſoldats de Phocas, uſez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune: ce ſerait une cruauté d'avoir pitié de nous; et afin que vous ſoyez obligés de nous ôter cette malheureuſe vie, ſachez que je ſuis le fils de Maurice. Ce vieillard, que ſa fidélité a banni ſi long-temps de la cour, m'a ſauvé deux fois la vie ſur la terre et ſur la mer. C'eſt le généreux Aſtolphe (*i*). Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui reſtent. Je me jette à vos pieds: accordez-moi la mort que j'implore: pourquoi héſitez-vous? pourquoi refuſez-vous de finir mes tourmens?

FREDERIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon ame, que je ſauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il eſt peut-être étrange que je

(*i*) Le fond de cette ſcène paraît intéreſſant et admirable: on aurait pu en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraiſemblance et de convenance. Il me ſemble qu'une telle ſcène donnerait l'idée de la vraie tragédie, c'eſt-à-dire, d'une péripétie attendriſſante, toute en action, ſans aucun embarras, ſans le froid recours des lettres écrites long-temps auparavant, ſans rien de forcé, ſans aucun de ces raiſonnemens alambiqués qui font languir le tragique.

te croie avec tant de facilité ; mais je ſens une cauſe ſupérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifeſter ſa juſtice, et la vertu de ce noble vieillard que je reſpecte et que j'embraſſe.

HERACLIUS et ASTOLPHE.

Eh ! qui es-tu donc ? parle.

FREDERIC.

Je ſuis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joie. Le ſang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice ! eſt ton ſang. Je ſuis le fils de Caſſandre, ſœur de Maurice ; tes deſtins ſont conformes aux miens, ton étoile eſt mon étoile.

HERACLIUS.

Je reprends mes eſprits ; et plus je te conſidère, plus il me ſemble que je t'ai déjà vu.

FREDERIC.

Cela eſt impoſſible ; car je n'ai jamais approché des cavernes et des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeuneſſe.

HERACLIUS.

C'eſt la vérité ; mais je t'ai vu ſans te voir.

FREDERIC.

Comment ? me voir ſans me voir !

HERACLIUS.

Oui.

FREDERIC.

Ceci eſt une nouveauté égale à la première ; mais, avant de l'approfondir, va, je te prie, à ma galère

capitane ; et, après qu'on t'aura donné des habits, et qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'apprendras ce que je veux ſavoir, et qui me ravit déjà en admiration.

HERACLIUS.

Je t'ai déjà dit que je ſuis le fils des montagnes, accoutumé au travail et à la peine ; et quoique j'aye beaucoup ſouffert, écoute-moi, je me repoſerai en te parlant.

FREDERIC.

Puiſque c'eſt pour toi un ſoulagement, parle.

HERACLIUS.

Ecoute, tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte eſt défendu par les volcans de l'Etna. . . .

ce diſcours d'Héraclius eſt interrompu par des cris derrière la ſcène.)

Aux armes, aux armes! aux combats, aux combats!

PHOCAS.

Tombons ſur eux avant que leurs eſcadrons ſoient formés.

UN SOLDAT *de Frédéric, arrivant ſur la ſcène.*

Déjà on voit l'armée que Phocas a levée pour s'oppoſer à la hardieſſe de votre débarquement.

FREDERIC.

On dit que c'eſt le premier bataillon ; il faut s'empreſſer d'aller à ſa rencontre.

HERACLIUS.

Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement, vous rendra quelque ſervice.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous ſervir, je peux mourir du moins; et vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

FREDERIC.

J'eſpère en vous deux. J'attends de vous mon triomphe: déjà mes ſoldats s'avancent avec audace.

(*les troupes de Phocas paraiſſent, les trompettes et les clairons ſonnent la charge, la bataille ſe donne; on entend d'un côté:* Vive Phocas! *et de l'autre:* Vive Frédéric! *Puis tous enſemble crient:* Aux armes, aux armes! combattons, combattons.)

HERACLIUS, *l'épée à la main.*

Suivez-moi; je connais tous les ſentiers; ſi vous marchez de ce côté, vous pourrez tout rompre.

CINTIA, *paraiſſant armée à la tête des ſiens.*

Non, vous ne romprez rien; c'eſt à moi de défendre ce poſte.

HERACLIUS.

Qui pourra ſoutenir ma fureur?

CINTIA.

Moi.

HERACLIUS.

Quel objet frappe mes yeux!

CINTIA.

Qu'eſt-ce que je vois !

HERACLIUS.

Vous voyez le changement de nos deſtins : je défendais contre vous un paſſage quand je vous ai vue pour la première fois, et à préſent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, et à préſent c'eſt moi qui t'admire.

HERACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi ? rien que les viciſſitudes incompréhenſibles de ma vie. Je vous trouve ici ; vous voulez que je fuie : moi fuir, et fuir de vos yeux ! ce ſont deux choſes ſi impoſſibles, que ſi elles arrivaient elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur eſt de te voir en vie, ce bonheur ne ſera-t-il pas plus grand que ſi tu enfonces ce paſſage, et ſi tu reſtes victorieux ?

HERACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

CINTIA *à Libia qui l'accompagne.*

Libia, ne m'abandonne point; j'ai ſoin de ma réputation et de la tienne.

HERACLIUS.

Je ne ſais ſi je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non ?

HERACLIUS.

Parce que ſi vous me traitez avec tant de bonté à préſent, vous direz peut-être, comme vous avez déjà fait, que vous ne vous en ſouvenez plus, et que mon bien et mon mal vous ſont indifférens.

(*des voix s'élèvent au fond du théâtre.*)

LES SOLDATS DE FREDERIC.

C'eſt par là qu'Héraclius a paſſé.

FREDERIC.

Paſſez tous après lui.

HERACLIUS *à Cintia.*

Malheureux que je ſuis ! quand je voudrais fuir (*k*), je ne pourrais ; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraye et qui abandonne le poſte que vous gardiez ? Fuyez, vous pourrez à peine ſauver votre vie.

CINTIA.

Non, tu pourrais fuir ; les autres ne fuiront pas.

LEONIDE, *arrivant.*

Tournez tête, ſoldats ; ils ont forcé le paſſage que gardait Cintia ; défendons ſa vie ; je ſerai le premier à mourir.

(*k*) On ne conçoit rien à ce diſcours d'*Héraclius :* tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'eſt une ironie avec *Cintia*, il eſt difficile de s'en apercevoir.

HERACLIUS, *se jetant sur Léonide.*

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel !

LEONIDE.

Je ne suis point étonné de te voir en vie. Je suis persuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(*ils combattent tous deux.*)

HERACLIUS.

Tout à l'heure tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le désir que j'en ai. Je crains ma ruine si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances sont superflues; il est contre mes intérêts. Que ferai-je? O Ciel! secourez-moi. (*l*)

(*on entend les tambours.*)

(*l*) On ne conçoit rien à ce discours de *Cintia.* Je l'ai traduit fidellement.

Pues, no me puedo declarar,
Aunque quisiera al temer
Si vince Heraclio mi ruina,
Pues es contra mi poder,
Si Leonido, mi esperanza
Pues es contra mi interes
Qu'he de hazer? cielos piadosos!

Comment peut-elle craindre *Héraclius* qui est amoureux d'elle?

PHOCAS.

Brute, infidelle à ton maître, qui, en brisant ton frein, brises les lois et le devoir, puisque tu oses ainsi prendre le mors aux dents, demeure, et en courant ainsi déchaîné, ne fuis pas.

FREDERIC *à Héraclius.*

Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS *tombe en sautant aux ennemis.*

O Ciel ! ma vie est perdue !

HERACLIUS, *courant sur lui.*

C'est mon ennemi ; qu'il meure.

LEONIDE.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Malheureux, qu'ai-je entendu ! tout est toujours équivoque entre eux. Toujours ces voix : *Qu'il meure, qu'il ne meure pas !* Qui des deux me tue ? qui des deux me défend ? je suis toujours en doute, je suis confondu.

HERACLIUS.

Ne sois plus en doute à présent. Si tu as voulu faire ici l'essai de ta tragédie, la voici terminée. La vérité se montre. Nous avons changé de rôle Léonide et moi.

PHOCAS.

Quel rôle ?

HERACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être

humain ; il difait la première fois , *qu'il meure;* et moi, *qu'il ne meure pas.* Tout eft changé ; c'eft lui qui te défend , et c'eft moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius , je fuis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain préfage quand j'ai cru voir ton glaive enfanglanté.

LEONIDE.

Je ne me fuis donc pas trompé non plus , en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

(Libia , Frédéric et des foldats s'approchent.)

LIBIA.

C'eft ici qu'eft tombé Phocas.

FREDERIC.

C'eft ici que fon cheval l'a jeté par terre.

LEONIDE.

Je ne fuis donc venu ici que pour ma perte.

(troupe de foldats.)

UN SOLDAT.

Accourez tous . . . . Mais que vois-je ?

HERACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds ; vous voyez, dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par fon fils.

PHOCAS, *à terre.*

Non , tu n'es pas fon fils.

LE SOLDAT.

Qui eſt-il donc ?

PHOCAS.

Un hydropique de ſang, qui ne pouvant boire celui des autres, apaiſe ſa ſoif dans le ſien propre. (*Phocas meurt en diſant ces paroles. Mais comment peut-il dire qu'Héraclius a verſé ſon propre ſang ? il faut donc qu'il ſe croie ſon père ; mais comment peut-il le croire ?*)

CINTIA.

Déjà tous ſes gens ſont en fuite, et les miens ayant ſecoué le joug de la tyrannie diſent et rediſent :

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !
Qu'il ceigne ſon front du ſacré laurier !
Il doit régner ; il eſt fils de Maurice.

(*les ſoldats et le peuple diſent ces paroles avec Cintia ; ils font une couronne.*)

HERACLIUS.

Cette couronne appartient à Frédéric ; il l'a méritée ; c'eſt à lui qu'on doit la victoire.

FREDERIC.

Je n'ai voulu que briſer le joug du tyran, et non pas ravir la couronne au légitime poſſeſſeur. Vous l'êtes, c'eſt à vous de régner.

HERACLIUS.

Je ne ſais ſi je l'oſerai.

FREDERIC.

Pourquoi non ?

HERACLIUS.

C'eſt que j'ignore ſi tout ce que je vois eſt menſonge ou vérité.

FREDERIC.

Comment ?

HERACLIUS.

C'eſt que je me ſuis dejà vu traité et vêtu en prince, et qu'enſuite j'ai repris mes anciens habits de peau. (*il veut parler du château enchanté et de ſon habit de gala.*)

LISIPPO.

C'eſt moi qui vous ai trompé par mes enchantemens; je vous ai menti ; j'ai menti auſſi à Frédéric, quand je lui prédis en Calabre des infortunes ; Dieu lui a donné la victoire ; je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds ſa grâce.

HERACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'uſe plus de ſortiléges.

ASTOLPHE.

Et moi, ſi je peux mériter quelque choſe de vous, je demande la grâce du fils de Phocas.

HERACLIUS.

Léonide fut mon frère; nous fûmes élevés enſemble; qu'il ſoit mon frère encore.

LEONIDE.

Je ſerai votre ſujet ſoumis et fidelle.

HERACLIUS.

Si par hasard une grandeur si inespérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

(*les tambours battent, les clairons sonnent, le peuple et les soldats s'écrient :*)

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !

FREDERIC.

Que ces applaudissemens finissent.

HERACLIUS.

Espérons qu'un roi sera heureux quand il commencera son règne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraisse une vérité, et qui ne puisse être un mensonge.

Fin de la troisième et dernière journée.

DISSERTATION

DU TRADUCTEUR

SUR

L'HERACLIUS DE CALDERON.

QUICONQUE aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vu aiſément l'irrégularité de *Shakeſpeare*, ſa grandeur et ſa baſſeſſe, des traits de génie auſſi forts, un comique auſſi déplacé, une enflure auſſi bizarre, le même fracas d'action et de momens intéreſſans.

La grande différence entre l'Héraclius de *Caldéron*, et le Jules Céſar de *Shakeſpeare*, c'eſt que l'Héraclius eſpagnol eſt un roman moins vraiſemblable que tous les contes des Mille et une nuits, fondé ſur l'ignorance la plus craſſe de l'hiſtoire, et rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus abſurde. La pièce de *Shakeſpeare*, au contraire, eſt un tableau vivant de l'hiſtoire romaine, depuis le premier moment de la conſpiration de *Brutus*, juſqu'à ſa mort. Le langage, à la vérité, eſt ſouvent celui des ivrognes du temps de la reine *Eliſabeth;* mais le fond eſt toujours vrai, et ce vrai eſt quelquefois ſublime.

Il y a auſſi des traits ſublimes dans *Càldéron*, mais preſque jamais de vérité, ni de vraiſemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de pièces ennuyeuſes dans notre langue ; ce qui eſt encore pis : mais nous n'avons rien qui reſſemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas apercevoir dans ce fameux *Caldéron* la nature abandonnée à elle-même. Une imagination auſſi déréglée ne peut être copiſte ; et ſurement il n'a rien pris, ni pu prendre de perſonne.

On m'aſſure d'ailleurs que *Caldéron* ne ſavait pas le français, et qu'il n'avait même aucune connaiſſance du latin ni de l'hiſtoire. Son ignorance paraît aſſez quand il ſuppoſe une reine de Sicile du temps de *Phocas*, un duc de Calabre, des fiefs de l'Empire, et ſurtout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère aurait-il imité l'Héraclius de *Corneille*, pour le traveſtir d'une manière ſi horrible ? Aucun écrivain eſpagnol ne traduiſit, n'imita jamais un auteur français juſqu'au règne de *Philippe V* ; et ce n'eſt même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Eſpagne à traduire quelques-uns de nos livres de phyſique ; nous, au contraire, nous prîmes plus

de quarante pièces dramatiques des Eſpagnols, du temps de *Louis XIII* et de *Louis XIV*. *Pierre Corneille* commença par traduire tous les beaux endroits du Cid ; il traduiſit le Menteur, la Suite du Menteur ; il imita D. Sanche d'Arragon. N'eſt-il pas bien vraiſemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la pièce de *Caldéron*, il les ait inférés dans ſon Héraclius, et qu'il ait embelli le fond du ſujet ? *Molière* ne prit-il pas deux ſcènes du Pédant joué de *Cyrano de Bergerac* ſon compatriote et ſon contemporain ?

Il eſt bien naturel que *Corneille* ait tiré un peu d'or du fumier de *Caldéron*, mais il ne l'eſt pas que *Caldéron* ait déterré l'or de *Corneille* pour le changer en fumier.

L'Héraclius eſpagnol était très-fameux en Eſpagne, mais très-inconnu à Paris. Les troubles qui furent ſuivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs ſe feſait quand tout retentiſſait des cris, *point de Mazarin*. Pouvait-on s'aviſer de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à *Corneille* ? et quelle mortification lui aurait-on donnée ? il aurait été avéré qu'il avait imité ſept ou huit vers d'un ouvrage eſpagnol. Il l'eût avoué alors, comme il avait avoué ſes traductions de *Guilain de Caſtro* quand on les lui eut injuſtement reprochées, et comme il

avait avoué la traduction du Menteur. C'eſt rendre ſervice à ſa patrie que de faire paſſer dans ſa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de *Caldéron* dans ſon examen, c'eſt que le peu de vers traduits de *Caldéron* ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que ſon Héraclius eſt un *original dont il s'eſt fait depuis de belles copies*. Il entend toutes nos pièces d'intrigue où les héros ſont méconnus. S'il avait eu *Caldéron* en vue, n'aurait-il pas dit que les Eſpagnols commençaient enfin à imiter les Français, et leur feſaient le même honneur qu'ils en avaient reçu? aurait-il ſurtout appelé l'Héraclius de *Caldéron* une belle copie?

On ne ſait pas préciſément en quelle année la *famoſa comedia* fut jouée; mais on eſt sûr que ce ne peut être plus tôt qu'en 1637, et plus tard qu'en 1640. Elle ſe trouve citée, dit-on, dans des romances de 1641. Ce qui eſt certain, c'eſt que le docteur maître *Emmanuel de Guera*, juge eccléſiaſtique, chargé de revoir tous les ouvrages de *Caldéron*, après ſa mort, parle ainſi de lui en 1682: *Lo que mas admiro y admire en eſte raro ingenio fuè che a ninguno imitò*. Maître *Emmanuel* aurait-il dit que *Caldéron* n'imita jamais perſonne, s'il avait pris le ſujet d'Héraclius dans *Corneille?* Ce docteur était

très-

très-inſtruit de tout ce qui concernait *Caldéron*; il avait travaillé à quelques-unes de ſes comédies ; tantôt ils feſaient enſemble des pièces galantes, tantôt ils compoſaient des actes ſacramentaux, qu'on joue encore en Eſpagne. Ces actes ſacramentaux reſſemblent pour le fond aux anciennes pièces italiennes et françaiſes, tirées de l'Ecriture ; mais ils ſont chargés de beaucoup d'épiſodes et de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi *Philippe IV* envoyait toutes ces pièces à *Louis XIV* les premières années de ſon mariage.

Au reſte, il eſt très-inutile au progrès des arts de ſavoir qui eſt l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui eſt utile, c'eſt de ſavoir ce qui eſt bon ou mauvais, ce qui eſt bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, et de ſe faire des idées juſtes d'un art ſi longtemps barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, et preſque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection ſpécieuſe en faveur des irrégularités des théâtres eſpagnol et anglais. Des peuples pleins d'eſprit ſe plaiſent, dit-on, à ces ouvrages ; comment peuvent-ils avoir tort ?

Pour répondre à cette objection tant rebattue, écoutons *Lopez de Vega* lui-même, génie égal pour le moins à *Shakeſpeare*. Voici comme il

parle à peu-près dans ſon épître en vers, intitulée *Nouvel art de faire des comédies en ce temps :*

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains :
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins :
Nos aïeux étaient des barbares. *

L'abus règne, l'art tombe, et la raiſon s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.
** Il vit dans le mépris, et meurt dans l'indigence.

Je me vois obligé de ſervir l'ignorance :
J'enferme ſous quatre verroux ***
Sophocle, Euripide et Térence.
J'écris en inſenſé, mais j'écris pour des fous.

Le public eſt mon maître, il faut bien le ſervir ;
Il faut pour ſon argent lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des ſuccès dont je n'ai qu'à rougir.

* Mas come le ſervieron muchos barbaros
Che enſeñaron el vulgo a ſus rudezas ?

** Muere ſin fama è gallardon.

*** Encierro los preceptos con ſeis llaves, &c.

Il avoue enſuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il ſe reproche; et il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, il en eſt à ſa quatre cent-quatre-vingt-troiſième pièce de théâtre; il alla depuis juſqu'à plus de mille. Il eſt sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de *Lopez* et de *Shakeſpeare* était d'être comédiens; mais *Molière* était comédien auſſi; et au lieu de s'aſſervir au déteſtable goût de ſon ſiècle, il le força à prendre le ſien.

Il y a certainement un bon et un mauvais goût; ſi cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chanſons du pont-neuf et le ſecond livre de *Virgile*. Les chantres du pont-neuf ſeraient bien reçus à nous dire: Nous avons notre goût: *Auguſte*, *Mécène*, *Pollion*, *Varius*, avaient le leur, et la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels ſeront nos juges? diront les partiſans de ces pièces irrégulières et bizarres. Qui? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus eſt equus*, *et pater*, *et res*, ſe réuniront à eſtimer le ſecond, le troiſième, le quatrième, et le ſixième livre de *Virgile*, et le ſauront par cœur,

ſoyez sûrs que ce ſont-là des beautés de tous les temps et de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de Cinna et d'Athalie applaudis ſur les théâtres de l'Europe, depuis Pétersbourg juſqu'à Parme, concluez que ces tragédies ſont admirables avec leurs défauts ; mais ſi on ne joue jamais les vôtres que chez vous ſeuls, que pouvez-vous en conclure?

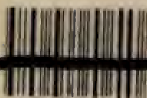
Fin du neuvième et dernier volume.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du neuvième et dernier volume.






U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 10 06 07 7